

Jean-Louis Danuser
avec Marie-Claire Danuser
son épouse

VIVRE AVEC UN CŒUR RÉPARÉ

Photos
de
l'auteur

2014

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com



Table des matières

PRÉFACE VIVRE AVEC UN CŒUR RÉPARÉ.	3
L'AUTEUR	9
PRÉLUDE À L'EXTASE	12
LA RÉSURRECTION.....	15
MA BELLE AJOIE	23
DÉTACHEMENT MATÉRIEL	30
ACCÈS À LA VIE SPIRITUELLE	37
LA VIE MÊME	42
LA RENAISSANCE.....	52
LA JUSTE FORMULE	62
AFFAIRES DE CŒUR.....	66
LES COULEURS DE LA VIE.....	74
À LA POSTÉRITÉ	203
2 ^{ème} PARTIE MADININA.....	207
Ce livre numérique	251

PRÉFACE

VIVRE AVEC UN CŒUR RÉPARÉ

Dans un texte qui respire la foi et l'optimisme – la triade de l'auteur comporte volonté, défi et optimisme – Jean-Louis Danuser n'est pas avare de pirouettes. On le prendrait même pour un prestidigitateur, vous comprendrez les raisons !

La pirouette la plus magistrale s'adresse à la Camarde si bien célébrée par Brassens. Il lui tournera le dos une bonne fois, à cette Camarde, lors de son infarctus. Mais l'incendie dont il échappe un peu par miracle en est une nouvelle démonstration : notre homme est insaisissable, une véritable anguille, prémisses de son amour de la mer ?

Reprenant Georges Brassens que je vénère aussi – l'auteur mentionne d'ailleurs l'Espace Brassens à Sète, proche de son domicile méridional – comment ne pas rappeler ces vers qui lui collent si parfaitement :

*J'quitterai la vie à reculons (...)
Je veux partir pour l'autre monde
Par le chemin des écoliers
« Le Testament »*

À l'opposé du poète toutefois, Jean-Louis ne paraît pas craindre la mort, il l'a apprivoisée, il l'affronte sereinement – quelle leçon pour nous ! – et peut-être dans le sillage d'un de nos prélats émérites jurassiens du siècle passé, qui se déclarait « prêt... mais pas pressé ». Combien l'approuvons-nous, nous aussi !

Avec ce prélat, il partage cette même foi, « à déplacer les montagnes », ce qui le distingue du poète cité. Quoique ce dernier, féru de lectures bibliques, ne soit de loin pas « le mécréant de Dieu » que l'on pense parfois.

Les tours de passe-passe du prestidigitateur, il faudra nous les refaire, Jean-Louis ! J'ai beau avoir le privilège de vous soigner, de vous examiner, je n'y ai rien vu pourtant vous êtes un cas !! Ce n'est pas un seul cœur mais bien plusieurs que vous cachez sous votre poitrine lézardée, derrière votre sourire désarmant... voire conquérant, si Marie-Claire ne voit ombrage à ce qualificatif !

Un cœur certes un peu abîmé, pas mal remis en état, bien entretenu dirait le mécanicien que vous êtes aussi, et qui supporte toutes vos passions d'homme amoureux mais aussi entreprenant, inventif, voyageur, toujours à l'affût. Ça c'est pour le myocarde, comme vous l'appellez directement, en le réduisant à sa fonction ô combien précieuse de pompe unique et indispensable. Et tous vos autres cœurs ? Celui qui s'est ouvert à Marie-Claire pour l'envoûter, celui si généreux envers autrui, famille, amis, celui qui s'émerveille encore et toujours, comme un enfant, devant la nature et ses miracles ; et puis celui de l'homme de Foi, qui a trouvé en Dieu le roc où s'appuyer, le roc où accrocher son bateau en cas de tempête, intérieure ou extérieure, et Dieu sait précisément qu'il en eut !!

Ne faudrait-il pas présenter à une Académie choisie, celle d'anatomie sans doute, votre cas si extraordinaire d'un homme aux multiples cœurs, une « polycardie » donc, quitte à créer ce néologisme pour vous seul ?

Ne rêvons pas... !

J'espère, lecteur, t'avoir donné envie de croquer à pleine dents ce texte si dense, original, témoignage d'un parcours de vie hors du commun. Ma

fierté est légitime – mais assurément imméritée – de côtoyer de très près une belle tranche de vie de Jean-Louis, tranche offerte entre deux pirouettes, et avec ce sourire inimitable. Que lui souhaiter de mieux que ces vers de Brassens, posant une question à laquelle j'aimerais répondre OUI sans hésiter :

*Est-il encore debout le chêne
Ou le sapin de mon cercueil ?...
« Le Testament »*

... pour que Jean-Louis ait encore de nombreuses aventures à négocier avec Marie-Claire et, conséquence logique, des pages bien sûr originales à rajouter au présent ouvrage.

P. S. J'apporterais un correctif au public ciblé par l'œuvre de Monsieur Danuser : s'il a englobé bien naturellement tous les « cardiaques », je n'ai aucune peine à lui ajouter toutes les personnes qui cherchent un sens à leur vie, même si elles n'ont pas le privilège ou les moyens de bourlinguer autant que l'a fait l'auteur. Mais un voyage

*intérieur, si bien suggéré dans cet ouvrage, pour-
ra y suppléer.*

*Docteur Alphonse Monnat,
Porrentruy, Février 2005*

Ce livre est dédié :

— à toute personne atteinte d'une maladie cardio-vasculaire et aux coronariens en particulier ;

— à toute personne voyant sa vie basculer d'un jour à l'autre par un arrêt du myocarde ;

— aux futurs cardiaques et aux futurs malades du cœur.

— à mes deux chers petits-fils, Marc et Valentin, en souhaitant qu'ils trouvent, en eux, les forces de vie et développent les qualités nécessaires à la bonne conduite de celle-ci.

*Par la pensée positive, l'optimisme, le non sédentarisme,
la volonté et la joie de vivre, la maladie peut être vaincue.*

***** ****

L'AUTEUR

Jean-Louis Danuser naît le 8 août 1936, à Winterthur, en Suisse.

Il coule une enfance heureuse et fait ses études à Winterthur, Porrentruy et Genève.

D'un caractère fort et entreprenant, ses diplômes en poche, il voyage énormément conduisant successivement deux activités dans sa vie professionnelle :

— technico-commercial dans les engins de génie civil à l'échelle mondiale et

— technico-commercial dans le médico-dentaire à l'échelle mondiale.

Marié et père d'un enfant, il s'adonne aux joies de la vie familiale, du sport équestre, de la navigation jusqu'au divorce prononcé en 1986, événement qui le marque profondément.

Se réfugiant dans son Jura natal, en Suisse, c'est en pleine activité, qu'un arrêt du myocarde extrêmement sévère le terrasse, alors qu'il est

dans sa cinquantième-troisième année. Le cœur est très atteint, mais le moral est au rendez-vous.

Inopérable pendant deux ans, c'est, en 1991 seulement, qu'un célèbre chirurgien tente, à Genève, l'opération à cœur ouvert, indispensable à la survie. Ce fut une réussite. Une nouvelle vie commence. Nouvelles activités. Des obstacles dus à la maladie et de nouvelles joies. Remariage en 1996 avec une personne également malade, souffrant d'un diabète difficile. Déménagements. Voyages. Optimisme. Rien n'arrête cet homme intrépide croquant la vie à belles dents, accompagné de son épouse, au destin peu commun.

Aujourd'hui, en 2014, vivant leur retraite dans le Midi de la France et en Martinique, ensemble, ils se reposent, ils naviguent et continuent à faire des projets. La maladie est là, mais comme vaincue. Les projets sont toujours au goût du jour. Jean-Louis, à 78 ans, écrit ses mémoires :

« Vivre avec un cœur réparé »

Il exprime, dans ses écrits, sa vie depuis son infarctus et, comme il dit,

ses « 23 ans de bonus ».

Il garde le meilleur dans son cœur

La nature, c'est vivre, souffrir et mourir

Elle nous montre le chemin vers la puissance rayonnante



**Marie-Claire et
Jean-Louis**

PRÉLUDE À L'EXTASE

C'était sur « Little clown », mon cheval irlandais, sur le chemin menant de Courchavon à Porrentruy, en passant par le Pont d'Able, accompagné de « Focker », un cheval bai suisse monté par mon amie, et d'un cheval noir monté par Georges, ami d'enfance, que je galopais par une belle fin d'après-midi automnale. J'étais le meneur quand, tout à coup, je fus pris d'un malaise, ressentant une barre thoracique accompagnée d'une douleur violente, dans le bras gauche. Tout en chevauchant à fort allure, instantanément, surgit dans ma mémoire ce que j'avais lu bien des années auparavant. Lors de l'un de mes innombrables voyages en avion, j'avais parcouru une revue médicale qui décrivait parfaitement les symptômes caractéristiques d'un imminent infarctus. Ces pensées, en l'espace de quelques fractions de secondes, s'imposèrent à moi. Je vis également surgir du fond de ma mémoire les derniers instants de mon ami André Zender, voisin à Versoix et tenancier du fa-

meux « Palais Mascotte », célèbre boîte de nuit de Genève dans le quartier des Pâquis. Cet homme était un grand sportif. Il effectuait souvent lors d'une même journée, du cheval, du ski, et encore du vélo. Il disait qu'il aimerait mourir, sur son vélo, ou sur son cheval ou encore, selon son expression, sur la motte. Il est mort sur son cheval d'un arrêt cardiaque.

Ralentissant « Litty » et le mettant au pas, j'arrivai aux écuries et, sans mot dire, lentement, je le dessellai, le soignai un peu, lui fis un « mimi » qu'il me rendit d'ailleurs, comme un clown qu'il était. J'allai m'étendre sur mon lit en espérant, qu'après un moment de repos, tout rentrerait dans l'ordre. C'était le 27 septembre 1989, jour qui restera gravé à jamais dans mes souvenirs. Le lendemain, dans l'après-midi, hélas, les mêmes symptômes réapparurent. À cette époque, je travaillais en tant qu'administrateur d'une entreprise de poids lourds et d'engins dans la région de Porrentruy. J'avais des responsabilités professionnelles. J'aimais mes activités. Je n'étais jamais malade et, malgré l'intuition que j'avais sur la gravité du mal, je renvoyai à un jour prochain la consultation d'un médecin. Ce fut une erreur. Le 29 septembre, arrivé à 6 h 45 sur mon lieu de travail, je vaquais dans la cour, quand, cette fois-ci, un ouragan de maux

torrides me fit vaciller. Je fus subitement conscient, alors que je n'avais que cinquante-trois ans, que la fin de ma vie était arrivée. Juste le temps de demander à mon patron et ami, Alain, de me transporter d'urgence à l'hôpital, ce qu'il fit. Son frère, présent également, me croyait ivre, conséquemment à un lendemain de fête, et ne supposait pas le drame qui était en train de se produire. Arrivé à l'hôpital ne sachant comment, j'étais néanmoins suffisamment conscient pour demander à l'infirmière qui nous accueillit, avec le brancard, de prévenir ma cousine Arlette, secrétaire à l'hôpital, que j'avais des petits problèmes. On me poussa aux urgences, on me demanda de me déshabiller, puis, ce fut le trou noir. Mon cœur venait de s'arrêter.

Huit jours plus tard j'émergeai avec, au pied de mon lit, ma famille réunie et le prêtre qui m'avait donné les derniers sacrements.

LA RÉSURRECTION

Une voix que je reconnus, voix qui m'avait marqué deux ans auparavant lors du décès de mon papa dans cette même salle, me dit : « Vous allez vous réveiller, restez tranquille, vous avez eu un arrêt du myocarde et tout se passe bien. »

Je sentais, à ce moment-là, tous mes membres attachés et je ne pouvais faire aucun mouvement. Cette voix était bien la voix du docteur Bernard, le médecin qui avait assisté les derniers moments de mon père. Plus tard, le relais fut pris par une infirmière qui répétait les mêmes phrases que le médecin. Lorsque j'ouvris les yeux, le visage de maman souriante m'accueillit à nouveau dans le monde, ensuite, ce fut ma fille, Patricia, ma cousine, mon amie, etc. Quelle surprise ! En somme, toute la tribu occupait les soins intensifs pour assister à l'événement. Plus tard, l'infirmière me dit :

« Ils étaient tous là, beaucoup de gens vous aiment. »

La suite fut une succession d'exercices dans le but de contrôler les réactions du cerveau qui, apparemment, n'était pas trop affecté. Dès les premiers instants de cette résurrection, je remarquai que je n'étais pas trop choqué. On me pria de m'asseoir, on me banda les jambes, on fit ma toilette. Je vivais dans une sorte de nursery car aucun mouvement ne m'était permis. C'est alors seulement que je compris la gravité de mon état physique. J'étais devenu un mort ambulant. Le lendemain de mon réveil, on m'assit dans mon lit, on me tendit une serviette humide et l'infirmière me demanda d'essayer de la passer sur le visage. Pé-niblement, je m'exécutai en pensant que ce geste était pourtant tout ce qu'il y a de plus naturel et banal. Or, je n'étais qu'au début d'une rééducation des gestes élémentaires que chacun de nous, bien portant, exécute naturellement.

À ce moment-là, j'étais devant le fait accompli : on devait m'apprendre à exécuter tous ces mouvements pourtant si faciles à l'état habituel. Je compris alors que chaque geste réussi était, pour moi, un cadeau du ciel. Ensuite, accompagné de deux infirmières me supportant, j'essayais de faire trois pas jusqu'au lavabo afin de tenter de passer seul ladite lavette sous le robinet et de me laver le visage. Ce geste relevait déjà de l'exploit. Quelques

jours plus tard, j'entrepris de me laver les dents et ce fut un pas de plus. Un matin, toujours en salle de réanimation, la responsable du nettoyage de l'hôpital passa devant mon lit, s'arrêta et me dit :

« Vous êtes encore en vie ? Vous savez, monsieur, je peux vous le dire, j'ai prié pour que vous mouriez tant c'était effrayant de vous voir connecté à une multitude de tuyaux, de pompes et d'appareils, je pensais que jamais vous ne vous en sortiriez. »

Je lui répondis que le Bon Dieu ne voulait pas encore de moi, qu'il fallait que j'endure encore d'autres épreuves sur cette terre. Et nous rîmes, moi, péniblement. La réanimation et rééducation durèrent des jours avant que les infirmières ne poussent mon lit dans une chambre à l'étage « Couleur trois » réservé aux malades cardio-vasculaires.

Au bout de quelques jours, je reçus la visite d'une personne, grande, effilée, souriante, avec des pinces à vélo fixées aux bas de ses pantalons. Je ne connaissais point cette aimable personne qui fut d'ailleurs une de mes premières visites. Elle se présenta :

« Bonjour, comment allez-vous ? Je viens prendre de vos nouvelles. Je suis le docteur Monnat et j'étais au colloque aux soins intensifs où, comme

par hasard, nous étions sept confrères à sept heures du matin. À croire que l'on vous attendait avec votre sévère arrêt du myocarde ! »

Il continua :

« Cela a été le branle-bas de combat, votre état très grave ne donnait pas beaucoup d'espoir de vous ramener à la vie. C'est toujours une grande satisfaction pour nous, médecins, de vaincre par la science la mort. C'est votre cas. Je vois maintenant que vous êtes hors d'affaire. »

Je le remerciai pour ses bons services et lui demandai de devenir mon médecin traitant, étant donné que je ne connaissais aucun médecin. Durant une trentaine d'années de voyages à travers le monde, je n'avais jamais eu recours au service médical, à part pour quelques « bobos » et une hépatite virale importante attrapée en Guinée. Le docteur Monnat me répondit :

« Puisque vous me le demandez si gentiment, je ne peux pas refuser. »

Dès ce jour, il fut effectivement mon médecin traitant, mon confident, celui avec lequel des dialogues de connivence se sont installés. Par la suite, il me connut bien, après avoir recherché les raisons de cet accident de parcours, quand bien même je ne présentais aucune prédisposition, n'étant ni fumeur, ni sédentaire, etc.

Cette année encore, je n'hésitai pas à faire des centaines de kilomètres pour le consulter.

Durant les premiers jours, dans mon nouvel environnement, je fus privé de visites, excepté celles de mes tout proches, dont ma cousine Arlette, adorable, qui m'apportait régulièrement une magnifique grappe de raisin dont les grains bien dodus étaient, pour moi, un pur délice. Durant cette solitude, alors que mes pensées fonctionnaient à nouveau à merveille, je dus constater l'évidence de mon état et compris qu'un accident important était survenu dans ma vie. Rien à voir avec tous les aléas affrontés jusqu'alors ! Il faut dire aussi que j'étais toujours branché à d'innombrables tuyaux et appareils avec en plus un masque à oxygène sur le « moère » (nom patois du pays de l'Ajoie désignant le visage. L'Ajoie se situe dans le Jura suisse dont le chef-lieu est Porrentruy, la ville des princes évêques).

« Me voilà dans un triste état ! » pensais-je.

Durant toute cette période qui suivit le trou noir, je m'efforçais à ironiser sur ce qui m'arrivait. Trouver, dans ces événements, des aspects comiques me faisaient du bien. Par exemple, j'observais la tuyauterie de laquelle ma vie dépendait et

je constatais que, pour quelqu'un qui avait enseigné, à travers le monde, entre autres, l'hydraulique et la science des fluides, j'étais vraiment bien branché. J'étais touché aussi en profondeur. N'était-ce pas une opportunité que la vie m'offrait en m'invitant à faire le point sur mon passé et à envisager des bouleversements pour les temps à venir ? Dans mon lit d'hôpital, j'avais le temps.

Je réfléchis que, deux ans auparavant, j'avais perdu ma famille, conséquence d'une séparation après 29 ans d'union et que j'avais également perdu ma propriété dans un site idyllique. En quelque sorte, j'avais vécu un naufrage complet corps et biens, où, seul, je me fracassais contre les rochers. Ce fut ce désastre qui m'incita à rechercher mes racines profondes et à retourner vivre dans ma belle Ajoie. J'étais, et le suis encore, très attaché à cette région du Jura suisse. Je m'étais installé avec le besoin impérieux de me ressourcer dans la maison de ma grand-mère, à proximité également de ma tante Yvonne qui habitait au premier étage. Durant cette période, je pus me ressaisir en côtoyant à nouveau les paysages de mon enfance, retrouvant les odeurs, les bruits et tout cet environnement aimé. Il faut dire que j'eus une douce en-

fance, heureuse, gâtée en compagnie de ma cousine Arlette ! Nous poussions entourés d'une grand-mère, de tantes et d'un oncle qui nous adoraient. C'est, je pense, cette enfance heureuse qui m'emplit d'énergies et me permit, ma vie durant, de cultiver un inébranlable optimisme.

D'ailleurs, à chaque retour de grands voyages d'affaires, entre deux avions, je profitais toujours pour revenir humer ces sensations fortes dans la maison de ma grand-mère, dans ce coin de Suisse qui m'a toujours été très cher. Je rendais visite à tous les gens du quartier qui me connaissaient depuis l'enfance et je me faisais un plaisir d'aller trouver le paysan voisin, « le Georges », qui lui, invariablement me demandait :

« Alors, Nony, (mon sobriquet d'enfance), d'où reviens-tu ? »

Je lui parlais du dernier voyage accompli et je passais un bon moment. Quand je le quittais, je me posais toujours la question :

« Lequel des deux est le plus chanceux ou le plus heureux ? Était-ce lui qui n'était jamais sorti de son coin de pays et qui menait toujours de son même pas lent ses vaches au pâturage, uniquement distrait par la foire mensuelle et le jeu de cartes avec les copains au « Cultivateur », vieux bistrot de Porrentruy ? ou moi qui courrais le

monde à mille à l'heure et qui sautais d'un avion à l'autre, tout en côtoyant des peuples divers, avec tout ce que cela apporte d'enrichissement ? »

Dans mon lit d'hôpital, je repassais comme un film tout ce passé si riche de mon enfance ainsi que le déroulement de ma vie d'adulte extrêmement mouvementée.

Lorsque j'étais tout petit, ma grand-mère me disait :

« Viens, Nony, nous allons causer aux arbres dans les bois ! »

Et nous cheminions en passant par la « Haute-Fin », mont surplombant la jolie ville de Porrentruy. C'était magique de causer aux arbres. Elle m'initiait à la connaissance des champignons, des fleurs et des plantes. Quelquefois, elle recevait la visite de son amie et toutes deux m'emmenaient dans les bois.

MA BELLE AJOIE



Le Château de Porrentruy



La ville historique



Les douces collines de l'Ajoie

Cette personne n'était pas quelconque. Elle s'appelait madame Sablukoff. Née dans le pays d'Ajoie, jeune-fille, elle avait été engagée comme dame de compagnie auprès de la famille du tsar. Elle fonctionnait également comme professeur de musique auprès des enfants de la famille impériale à St-Pétersbourg, en Russie. Elle racontait beaucoup d'histoires à ma grand-mère. Je les écoutais, fasciné, les oreilles tendues. Elle parlait du fameux train, l'Orient Express et des diligences. Elle lui contait ses voyages. De la Russie, un mois lui était nécessaire pour atteindre Porrentruy. Les deux femmes fumaient le cigare et jouaient aux cartes. Elles parlaient, souvent, de politique avec beaucoup de conviction. Ce furent, pour moi, des moments inoubliables.

Je pensais alors, dans mon lit d'hôpital, à ces temps anciens, mais aussi aux moins lointains, quand je trouvais normal de prendre le petit déjeuner dans la 5^{ème} avenue à New York, de souper le soir à Los Angeles et de respirer, le jour suivant, l'air de la Russie ou du Japon. Je m'aperçus que, dans cette chambre de malade, le déplacement de mon lit aux toilettes était un voyage ô combien

plus pénible ! Tous les gestes que j'apprenais quotidiennement devenaient comme un déplacement gratifiant dans le pays des découvertes et cela nécessitait bien plus de volonté et d'énergie que tous ceux que j'avais effectués si naturellement à travers le monde. Je réalisais que c'était une lutte pour la survie et, qu'en fin de compte, chaque obstacle à vaincre était un défi. Je compris que seuls la volonté, le défi et l'optimisme me sortiraient de là. J'essayai de transformer en jeux les gestes à réapprendre, les mouvements à rééduquer et à envisager avec sérénité l'avenir. Je n'avais pas le temps de mourir ! Je ne voulais pas mourir. Je compris, qu'après toutes ces épreuves, c'était Dieu qui continuait à me prêter vie. J'étais bien vivant et je savais, qu'en fait, au-dessus de ma tête, il y avait un ange gardien. J'essayais donc de faire des projets, de me donner des buts à court terme, adaptés à mon état. Je voulus, par exemple, à tout prix, sortir de ma chambre et « faire » un couloir et ensuite, « faire » un étage. Effectivement, le temps passant, je pus atteindre ces objectifs et je fus satisfait. Mais encore une longue route, voire une très longue route m'attendait. Mes médecins m'avaient organisé un programme concernant la suite des événements. Je devais me rendre à Genève pour subir une coronarographie afin d'observer

ver l'état de mon cœur. Ensuite, je devais aller à Delémont, capitale du canton du Jura, pour y subir une scintigraphie. Je devais aussi faire un séjour à ladite « Grande-Maison » de rééducation cardio-vasculaire du Noirmont. Voilà de quoi m'occuper en service commandé ! Une ou deux semaines plus tard, je me retrouvai embarqué pour l'hôpital de la Tour à Genève. Je commençais déjà à m'habituer aux odeurs et aux décors de ce genre d'établissement. Ce furent le docteur Viquerat et son équipe qui sondèrent toute la tuyauterie de mon cœur. Je passerai sur les détails de cette intervention. On m'avertit que ce n'était pas brillant. Le médecin me donna quelques conseils afin de me comporter en conséquence. Je partageai ma chambre avec monsieur Cornu qui devint un ami, par la suite. Cet homme âgé d'une quarantaine d'années était atteint d'un cancer de la vessie et était connecté à une potence qui ressemblait à un sapin de Noël roulant. En se promenant avec cet équipement, il me disait :

« C'est mon corbillard ambulant. » Comme je ne pouvais pas bouger et que lui se déplaçait constamment aux toilettes, durant la nuit, pour vomir, j'étais impressionné et je me demandais :

« Lequel des deux est le plus proche de la mort ? Est-ce lui ou moi ? Lui, c'est dans la douleur, s'il

meurt, il va « crever » à petit feu ; moi, si je meurs, c'est tout de suite que cela se passera, comme une lampe qui s'éteint, d'ailleurs, comme lorsque j'avais été conduit à l'hôpital. » Plus tard, il finit par rentrer chez lui et j'eus l'occasion de le visiter plusieurs fois. Il va sans dire que, durant ce séjour à Genève, je reçus les visites de maman, deux fois par jour, et évidemment également celles de ma fille, toutes deux habitant Genève. À mon retour, à Porrentruy, je subis la scintigraphie et, le lendemain, j'allai visiter, pour la première fois, mon médecin traitant, le docteur Monnat. Je lui dis :

« Docteur, le médecin qui m'a fait la scintigraphie m'a dit que le 30 % de mon cœur est nécrosé. »

Et la remarque du docteur Monnat fut :

« Non, non, ce n'est pas 30 %, mais un bon tiers ! »

Il dit cela en riant.

En sortant de chez le médecin, je pensai que je n'avais maintenant plus le choix mais que j'avais l'obligation de m'assagir dans mon corps et dans mon esprit. Difficile d'accepter ! Je rentrai tranquillement à la maison en rendant visite à mon « Litty » puisque les écuries étaient proches du domicile. Quelle joie de se retrouver ! Mon cheval me fit la fête en me couvrant de « mimis » et, de

contentement, il me donnait sa patte. Je lui promis que, bientôt, nous irions à nouveau faire des balades. Cela se passa, en effet, quelques jours plus tard. C'était pour moi un défi : juste une petite promenade !

Après une ou deux semaines de tranquillité à la maison, je décidai de me rendre pour une convalescence dans la ferme que mes parents louaient, depuis fort longtemps, dans le joli petit village d'Epauvillers qui se trouve dans le Clos du Doubs, au-dessus de St-Ursanne, toujours dans le Jura. C'était un lieu paradisiaque où papa et maman, retraités, venaient couler des jours heureux. Avec mon frère et ma sœur, nous adorions nous retrouver dans cet endroit. Il faut dire que, Jean, mon papa, s'était fait une réputation dans tout le village : cuisinier de métier, il préparait tous les repas des différentes festivités. Quand il n'était pas à ses fourneaux, il affectionnait l'art de la peinture paysanne à laquelle il offrait un joli coup de pinceau. Tous les villageois étaient gratifiés de ses œuvres. Il décorait bancs, bouteilles et mille objets. Mes parents étaient des militants du « Jura Libre », mouvement prônant la constitution de cette région en canton suisse, indépendant du canton de Berne auquel, jusqu'en 1978, la région fut rattachée. Ils étaient aimés de la population. À la

mort de mon père, c'est dans le joli petit cimetière du village que son corps fut déposé, en août 1987.

DÉTACHEMENT MATÉRIEL

Ma compagne de l'époque me conduisit à la ferme d'Epauvillers avec « Gribouille », une adorable petite chienne.

Je restai toute la semaine, seul, puisqu'elle enseignait à Porrentruy. Je peignis et entrepris la réfection de deux tableaux en plâtre et en relief achetés par ma grand-mère lors d'une vente, quand j'avais cinq ans. Je réussis aussi à remettre en marche la vieille pendule. Tous les voisins m'apportaient les commissions nécessaires, le bois pour me chauffer, et, jamais, je ne me trouvais seul à table. La grande générosité de tout ce monde voulut que je partage la plupart de mes repas avec les villageois. Le vendredi suivant, j'avais invité tous mes collègues de travail du garage ainsi que mes patrons, les deux frères Douvé. Je leur offris fromages et bouteilles pour fêter mon retour à la vie. Après le drame vécu ensemble, nous avions besoin de célébrer cet événement. Un détail qui a son importance : afin de libérer des places devant

la maison, exceptionnellement, je parquai ma voiture un peu plus loin. Nous fîmes une fondue au fromage, et nous déposâmes les bouteilles vides devant la porte, à l'extérieur de la maison. Le lendemain, maman qui, depuis son veuvage, ne venait plus guère dans cette maison m'autorisa, avec de l'aide, d'apporter quelques modifications décoratives sur ces grands murs épais de plus d'un mètre. Je choisis de réaliser une décoration western avec tous les vestiges gagnés lors de différents concours hippiques et de chasses à cours. Des selles et des harnachements, j'en possédais beaucoup. Dans cette ferme vivante, il y avait sous nos pieds, plus précisément, sous le sol du logement, une écurie comprenant une vingtaine de chevaux FM (franc-montagnard), avec toute la sellerie. Et sur nos têtes, au-dessus du logement, se situait la grange, avec des tonnes de foin, de paille et autres fourrages. Le propriétaire, « le Roland », comme on l'appelait, était un grand ami avec lequel j'organisais de nombreuses randonnées à cheval conduisant des copains cavaliers venus de Genève principalement. Nous avons, un beau jour, parcouru toute la chaîne du Jura de Genève au Clos-du-Doubs et c'est, émerveillés par cette randonnée magnifique, que nous étions arrivés dans le jardin

de la ferme où nous attendait un succulent repas préparé par papa. Quelle ambiance !

C'était un samedi où il faisait un froid de canard que j'entrepris la restauration de l'appartement. Vers les seize heures, nous hésitions à retourner pour la nuit à Porrentruy, étant donné l'inconfort dû au chantier. Réflexion faite, le fourneau qui dégageait une bonne chaleur nous incita à rester à Epauvillers où nous mîmes un peu d'ordre. Les deux tableaux que j'avais restaurés furent suspendus, ainsi que ma pendule, et ce fut une grande satisfaction de retrouver le tic-tac de mon enfance. J'en étais bien fier. Après le repas du soir, mon amie entreprit de corriger les épreuves de ses élèves et annotait les carnets scolaires qu'elle avait emportés. « Gribouille » s'était aussi installée dans le salon, les deux pattes avant croisées, signe de grand confort. Quant à moi, j'avais trouvé une mallette de cassettes de musique appartenant à maman et je m'amusais à les écouter. Nous étions en tenue d'intérieur et passions un moment paisible quand, tout à coup, je sentis un vide total et me surpris à dire à haute voix :

« L'âme de papa vient de quitter cette maison. »
Ma compagne me posa la question :

« Que viens-tu de dire ? »

Je répétais la même phrase. En même temps, nous entendîmes carillonner les cloches de l'église proche et nous nous fîmes la réflexion que l'angélus sonnait bien tard. Je voyais que mon amie était perturbée par mes sensations, elle qui était proche de l'ésotérisme. Quelques instants plus tard, nous entendîmes un bruit sourd : brrr, brrr, brrr... Nous pensâmes que c'était Roland qui aplatissait l'avoine avec la broyeuse pour en faire du fourrage. Cela nous sembla étrange, vu l'heure tardive et le silence de l'écurie. J'allai dans la chambre à coucher pour mieux écouter le bruit étant donné que la machine se trouvait dans la grange, au-dessus de la chambre. Arrivé dans la pièce, je vis des lucioles. Je me frottai les yeux pensant que j'avais des troubles visuels. Je décidai de sortir de la maison, ce que je fis, et ce que je vis m'atterra : Mon Dieu tout le village se trouvait réuni autour de la ferme et regardait les flammes qui s'élevaient à trente mètres, au moins, au-dessus de mon habitation. Des gens me crièrent :

« Oh Nony ! que fais-tu là ? »

Ils m'avaient cru parti, étant donné que ma voiture n'était pas devant la maison. Je rentrai précipitamment mais sans paniquer et invitai ma compagne à sortir rapidement, en emmenant la

chienne avec elle. Je les suivis. Puis, réalisant ce qui arrivait, je pensai à ma pendule et retournai sur mes pas sans réfléchir. Je montai sur un tabouret, la dévissai et sortis la déposer dans le jardin voisin. Ensuite, je pensai à mes deux tableaux, je rentrai à nouveau, les décrochai. À chacun de mes périples à l'intérieur de la maison en feu, je passais devant le portrait de papa dessiné au fusain et suspendu au mur. Je le regardais mais n'eus pas le réflexe de m'en saisir, pas plus que je ne songeais à sauver la serviette de l'institutrice. Les pompiers faisaient reculer les badauds afin de protéger la maison voisine qu'ils arrosaient copieusement. Ils évacuaient également tous les chevaux qui, effrayés, dévalaient les pâturages. Les cloches que nous avons entendu carillonner n'annonçaient pas l'angélus, mais, le tocsin. Et les bruits ne provenaient pas de la broyeuse de Roland, mais des flammes qui crépitaient au-dessus de nos têtes, embrasant le foin, la paille et le fourrage. Je n'osais pas penser à ce qui se serait produit si cela s'était passé quelques heures plus tard, dans la nuit, alors que nous dormions. Je me trouvais dehors, en pyjama, dans un grand froid. C'était un 25 novembre et une fois encore j'étais vivant !

Nous nous réfugiâmes, en face, dans la ferme de Roland où beaucoup de gens s'occupèrent de nous. Ils cherchèrent de la nitroglycérine pour apaiser les battements de mon cœur. Durant ce temps, je contemplais, à travers les vitres, mes souvenirs partant en cendres. J'avais, dans les bras, mon petit neveu Damien en week-end à Epauvillers. Je me fis la réflexion que, dans la vie, tout être humain n'est qu'un locataire de ce qu'il possède et que jamais rien n'est acquis sur cette terre. Je m'apercevais que la vie matérielle n'avait aucune valeur, perdant à nouveau tout ce que j'avais aimé. Ce fut un déchirement sentimental réel que de perdre ainsi les souvenirs et traces de mes parents. Cela représentait, pour moi, bien davantage qu'un nouveau drame matériel, d'autant plus que j'étais là pour me ressaisir et redonner sens à ma nouvelle vie. Alors que je philosophais, tout à coup, une immense explosion me fit sursauter et réduisit en débris toutes les vitres de la ferme où nous étions. Un tonneau de « je ne sais quoi » venait d'exploser dans l'incendie. Damien et moi étions recouverts de débris de verres plantés dans nos chairs et les gens s'affairaient à nous les enlever. Rouges comme des tomates, nous saignons de toute part. Mon Dieu, que mon cœur était donc solide quand je pense que j'étais cardiaque au troi-

sième degré et devais éviter toute émotion forte ! Les villageois s'activaient à nous soigner et à alimenter les pompiers en boissons chaudes. À trois heures du matin, nous décidâmes de rentrer à Porrentruy, ce qui se fit en tenue de nuit.

Je revins le dimanche sur l'endroit du sinistre qui fumait encore. Je contemplai les cendres et les résidus. Pas un centimètre cube n'avait été épargné ! Les étriers de selles avaient littéralement fondu. Seules les bouteilles vides étaient encore intactes devant la porte qui, elle, n'existait plus. La maison voisine était devenue une attraction, couverte qu'elle était d'une masse de glace sculptée dans la froideur du matin. Quelle ne fut pas ma surprise de retrouver la fameuse pendule que j'avais sauvée des flammes et oubliée dans le jardin, figée dans un bloc de glace compact. Je me la réappropriais. Aujourd'hui encore, elle cadence ma vie de son clic clac sympathique. C'est à Porrentruy que, finalement, je fus obligé de continuer ma convalescence.

ACCÈS À LA VIE SPIRITUELLE

Je profitai de passer de bons moments avec ma tante Yvonne. À Noël, j'assistai à la messe de minuit, à l'église St-Pierre de Porrentruy, église où je reçus toute mon éducation chrétienne (communion, confirmation, etc.) J'avais des comptes à régler avec Dieu et j'avais le devoir de remercier mon ange gardien car, au milieu des événements violents de ces dernières années, ma vie avait été épargnée. La présence de Dieu s'était réinstallée en moi. J'étais devenu athée durant mes différents périples à travers le monde à force de côtoyer mille et une religions différentes, toutes sujettes aux conflits et à la haine. J'avais constaté que tous les hommes des quatre points cardinaux sont les mêmes, toutes couleurs confondues. Ils aiment partager une bonne table, raconter des histoires, fumer, rigoler. Partout ils aiment les femmes. Mais, réunis en groupes pour cause politique ou religieuse, ils deviennent dangereux et souvent violents. L'on peut constater encore aujourd'hui que l'homme n'a pas évolué sur ce plan puisqu'il

fait toujours la guerre même si, techniquement, il a su, en quelque sorte, au travers de toutes les inventions faites, mettre les molécules dans le bon ordre. En ce Noël 1989, la vie m'était redonnée avec de nouvelles forces pour vaincre les problèmes et je sentais bien que cette force venait d'ailleurs. Je la qualifiais de « force divine. » Alors que tous ces événements se bousculaient dans ma vie, je songeai à une rencontre particulière qui m'avait frappé quelques années auparavant alors que j'étais, suite à mon divorce, en grande souffrance. Comme cadeau d'anniversaire, à l'occasion de mes cinquante ans, je reçus un bon pour une consultation chez Gilles. C'était un astrologue, un homme supposé pouvoir m'éclairer. Je n'avais, jusque-là, jamais eu recours à des devins, des chiromanciennes ou autres pratiquants de cette espèce. Je n'y croyais pas et jamais d'ailleurs, par la suite, je ne renouvelai cette expérience. Pourtant ladite séance chez Gilles mérite d'être comptée. Celui-ci interpréta ma carte du ciel. Il me dit en me regardant :

« Eh bien, votre passé n'a pas été triste. Quelle activité ! Tout ce que je vais vous dire maintenant, je vais l'enregistrer sur une cassette et vous aurez la possibilité ainsi de la réécouter au fur et à mesure des événements. »

Ce discours m'étonna mais je l'écoutais. Il continua :

« Effectivement, d'après les astres, vous êtes dans une zone d'explosion où la séparation était inévitable et rien ne pouvait être sauvé, de même que la perte de tous vos biens matériels. »

Me croyant au fond du trou, il me dit, toujours en me regardant :

« Vous savez, il y a encore deux degrés que je vois sur votre carte où les pires ennuis vont encore arriver. Ils se dérouleront sur environ deux, trois, voire, quatre ans. »

Je n'en croyais pas mes oreilles moi qui étais quitté par la femme que j'avais fidèlement aimée pendant 29 ans, avec laquelle je voulais finir mes jours. De plus, j'étais en train de perdre mes biens matériels acquis durant toutes ces années, notamment notre maison dans les bois de Richelien, dans le canton de Genève.

Monsieur Gilles insista :

« Il faut le savoir, cela sera ainsi. »

Je posai alors des questions :

« Quel genre d'ennuis ? »

Il me répondit :

« Vous perdrez des êtres chers, d'autres biens matériels et éventuellement la santé. »

Il ajouta :

« Cela sera très, très dur. Votre compagne du moment va, elle aussi, disparaître de votre vie. Elle aura été une personne précieuse dans ces moments difficiles. Puis, vous aurez une courte période de flou. »

Il continua :

« Cela vaut la peine de persévérer et de tenir le coup car, plus tard, les astres vous gâteront d'une façon exceptionnelle. Je vous l'assure. Il faut le croire, car la vie époustouflante que vous allez vivre sera un ciel sans nuage. C'est incroyable et cela est rare. Vous allez faire la rencontre d'une personne exceptionnelle et avec laquelle vous allez tout rebâtir. Vous allez refaire de l'argent. Vous allez vendre ou réinventer quelque chose, sans que je puisse vous préciser de quoi il s'agit. Vous aurez à nouveau des maisons. Vous allez à nouveau beaucoup voyager. Vous finirez votre vie par une maladie, mais cette vie vaut la peine d'être vécue. Elle est, je vous le répète, exceptionnelle. »

Je lui répondis :

« Que Dieu vous entende ! »

Il sortit la cassette de son enregistreur, la remit dans sa boîte et me la tendit en disant :

« Voilà, vous pourrez l'écouter autant de fois que vous voudrez. Bon courage ! »

Sur le pas de la porte, il me salua en terminant par ces mots : « Rarement, j'ai connu une personne avec une vie aussi riche et mouvementée que la vôtre. »

Je partis, sceptique, avec ma cassette, et ne revis jamais Gilles.

LA VIE MÊME

Force est de constater, en cet hiver 1989, que ce sacré Gilles avait un certain don divinatoire. À la fin de l'année 1986, je perdis ma marraine qui était ma mère spirituelle. En 1987, je perdis mon père. En 1989, je fus gravement atteint dans ma santé. La même année, j'échappai de justesse à un incendie en y laissant des paquets de souvenirs disparaître en fumée. Trois ans s'étant écoulé, je me demandai si les fameux deux degrés manquant dans ma carte du ciel étaient bel et bien comblés.

La fin de l'hiver approcha et le moment de la ré-éducation cardio-vasculaire était arrivé. J'allai à Roc-Montès y effectuer mon séjour. C'est une grande bâtisse qui surplombe le village du Noir-mont, dans les Franches-Montagnes, dans un magnifique cadre où le cheval est roi. Je côtoyai des gens, untel, cantonnier, un jeune hockeyeur de 20 ans, une ménagère, un directeur de banque, un recteur d'université, etc. Tous ces gens avaient un dénominateur commun : ils avaient subi un acci-

dent vasculaire à des intensités, certes différentes, mais chacun avait son histoire à raconter. Il y régnait une ambiance très profonde de relation fraternelle qui n'avait pas son pareil avec ce que j'avais connu précédemment. De solides liens d'amitié se créèrent, mais des drames surgirent aussi. On perdit des camarades, par exemple, en plein exercice de gymnastique ou de marche. À la fin des quatre semaines de séjour, nous étions en mesure de connaître et de maîtriser notre corps de façon à pouvoir revivre une vie à peu près normale. Je tiens au passage à remercier tout ce personnel pour le dévouement et la patience prodigués à chacun d'entre nous. C'était absolument formidable de quitter cet endroit la confiance retrouvée. J'eus la chance de prolonger mon séjour d'une semaine, accompagné de la petite chienne « Gribouille », dans le joli petit village de Vercorin en Valais, là où un ami m'avait prêté son studio. Je continuai mes exercices de marche, accompagné de l'animal. De retour à la maison, je vaquai à une vie tranquille et ne pus pas reprendre mon travail. J'en profitai pour m'inscrire au club cardiovasculaire de l'Ajoie. L'objectif de ce club est la continuation de la rééducation apprise à Roc-Montès. Je retrouvai évidemment beaucoup de gens connus lors du stage. L'esprit de camaraderie

régnait au club, comme dans la « Grande Maison », et nous parlions rarement de nos maladies. C'est une association de laquelle, pratiquement, personne ne démissionne. On en sort que les pieds devant... Régulièrement, des camarades nous quittent de cette manière.

Je me plaisais dans la maison de ma grand-mère et me reposais souvent dans le jardin que j'avais aménagé. Rien ne présageait que la santé de ma tante se dégraderait rapidement. Elle mourut au printemps 1990. À cause de problèmes d'héritage, la maison ancestrale dans laquelle je vécus une partie de mon enfance et dans laquelle j'étais venu me réfugier, après mon divorce, fut vendue. Je fus forcé de quitter ce lieu de ressourcement et trouvai une magnifique ferme dans un joli village, à la frontière de l'Alsace, toujours en Ajoie. Cette région était devenue un peu mon Texas. Très gâté, je possédais, dans cette ferme, une écurie pour trois chevaux, un joli verger d'arbres fruitiers comprenant les célèbres damassiniens, des cerisiers, des pommiers, de la poirette, des pruniers, des blouches, sorte de prunes jaunes, ainsi qu'un beau pâturage. Devant la maison, je créai un magnifique biotope avec un jet d'eau qui devint l'attraction du village. Le verger offrait la possibilité de tailler des arbres, de cueillir de beaux fruits,

et de préparer ceux-ci en vue de la distillation. En Ajoie, les faiseurs de goutte sont nombreux et chacun d'eux, cherche à confectionner le meilleur produit. Il y eut même un honorable curé, qui était fin distillateur, et qui cachait son alambic dans le clocher ! J'étais fier de mes produits distillés qui étaient excellents. Fort de cette ambiance, il était clair, dans ma tête, que je continuerai et finirai ma vie dans ce lieu charmant plein de poésie. Nous apportâmes quelques modifications et rendîmes cette ferme des plus coquettes. Les conditions d'une vie heureuse et confortable étaient réunis. Et pourtant...

Je continuai à visiter régulièrement mon médecin mais mon état cardio-vasculaire se dégradait régulièrement, malgré tous les soins que l'on me prodiguait. Mon médecin me conseilla de subir à nouveau une coronarographie à Genève de façon à établir un nouveau bilan. Je pris alors contact avec le docteur Viquerat qui était un familier. Au téléphone, c'est son petit garçon qui me répondit :

« Allo... c'est qui ? »

Je lui dis :

« Jean-Louis, et j'aimerais parler à ton papa. »

Il me dit :

« Tu sais, mon papa, il apprend à voler au-dessus des nuages. »

Je lui répondis :

« Ah bon, tu lui diras, quand il sera redescendu sur terre, de me rappeler. »

Lors de notre conversation, par la suite, nous éclatâmes de rire en nous remémorant cette anecdote. « Rebelote », je me retrouvai, en fin d'année 1990, à l'hôpital de la Tour, avec les mêmes acteurs. L'intervention faite, les résultats n'étaient pas réconfortants du tout. Durant ce séjour, mon dossier avait été étudié par les chirurgiens. Résultat : le docteur Viquerat vint s'asseoir sur mon lit et me mit au parfum avec un franc parler que j'exigeais d'ailleurs. Il me dit à peu près ceci :

« Nous sommes devant un problème délicat, pour ne pas utiliser les termes « nous sommes mal barrés », et aucun chirurgien ne veut risquer une opération à cœur ouvert étant donné la faiblesse du cœur. Un tiers du cœur est nécrosé et deux tiers fonctionnent encore normalement. De plus, trois coronaires sont bien abîmées. »

Je lui demandai :

« Que va-t-on faire ? »

Il me regarda, songeur, et dit :

« Je vais tenter quelque chose, je reviendrai vous donner réponse demain soir ou le surlendemain. »

Après son départ, je me grattai la tête en songeant :

« Nony, tu n'es pas sorti de l'auberge ! »

Durant ce temps, maman, qui habitait toujours Genève, profitait de me rendre visite, de même que ma fille. Le surlendemain, le docteur Viquerat revint et m'annonça :

« J'ai obtenu un rendez-vous auprès du professeur Faidutti, le fameux chirurgien cardio-vasculaire de l'hôpital universitaire de Genève, et vous me tiendrez au courant de vos décisions. »

Le rendez-vous fut fixé. Il me restait trois semaines à patienter. Le jour arrivé, maman m'accompagna. Le professeur nous reçut très aimablement et nous expliqua la situation. Il nous invita à passer dans la chambre noire pour visualiser le résultat des deux « coronas » simultanément sur écran. Nous montrant, sur la seconde, la dégradation des coronaires, subie lors de cette année écoulée, il nous proposa de m'opérer. À ce moment-là, je demandai à maman de quitter la salle car je voulais avoir des informations plus approfondies. Entre quatre yeux, je dis au professeur :

« Il y a bonnet blanc et bonnet bleu puisque des chirurgiens ne veulent pas m'opérer, à cause des risques trop grands, et vous, vous voulez m'opérer, quels sont les risques ? »

Il me dit :

« Cent pour cent de réussite. »

Je lui dis :

« Cela n'existe pas, dites-moi la vérité, je suis assez solide pour l'entendre. »

Il me répondit en hochant la tête :

« Septante pour cent » et il ajouta que, sans cette intervention urgente, il ne me restait que quelques semaines à vivre. Après un court instant de réflexion, j'acceptai son offre mais avec la réserve suivante :

« En cas d'échec, j'exige que vous me déconnectiez. »

Il me serra la main et l'affaire fut conclue. Je passais chez sa secrétaire pour convenir du rendez-vous qui fut fixé au mois de mai, le jour de la Fête-Dieu.

Cheminant avec maman sur le chemin du retour, je l'observai, cachant son chagrin et ses angoisses. Quant à moi, je m'efforçai à la bonne humeur. Je demeurai chez elle quelques jours, puis

rentraï dans le Jura le temps de préparer les bagages. En attendant cette intervention, je menais mon petit train-train quotidien. Quelques jours avant la date fatidique, je retournai à Genève, rendis visite à ma mère et également à ma fille qui habitait Versoix. Le jour prévu, maman et moi, nous prîmes les transports publics et, pour une fois, je n'allai pas à l'aéroport, mais bien à l'hôpital. Je rencontrai un ex-collègue de travail qui, me voyant la valise à la main me demanda dans quel point du monde j'allais me rendre. Je lui répondis que c'était un voyage tout à fait particulier et personnel et que, pour celui-là, il n'y avait pas besoin de passeport. Après les formalités administratives, on me conduisit au 9^{ème} étage, étage sensible abritant les grands opérés du cœur. Toutes les chambres étaient à deux lits. Je partageai la mienne avec un patient absent au moment où j'entrai puisqu'il était sur la table d'opération. À partir de ce moment-là, la valse des préparations commença et c'est durant trois jours qu'on m'examina de la tête au pied, entre autres, pour savoir quelles veines seraient prélevées. À la fin du troisième jour, je me retrouvai, non pas à poil, mais, sans poil et badigeonné de jaune. Je fus soutenu, pendant tout ce temps de préparation, par ma famille et mes amis. Je profitai de téléphoner à mon

compagnon de chambre de l'année précédente, monsieur Cornu pour l'informer que j'étais hospitalisé à Genève. Il s'empessa de m'annoncer sa visite pour le samedi à venir. Je me réjouissais. J'avais donné rendez-vous à ma fille dans un restaurant jouxtant l'hôpital afin de partager un moment, en tête à tête, avant l'opération.

Je faussai compagnie aux infirmières et rencontrai Patricia. Pendant le repas, je la mis au courant de ce qui se passerait si l'opération devait échouer. Nous nous quittâmes, le cœur serré, et je rejoignis ma chambre incognito. Avant d'aller me coucher, me badigeonnant à nouveau de jaune, je me regardai dans le miroir et admirai, encore une dernière fois, ma belle poitrine intacte me disant, qu'à ces heures-ci, demain, j'aurai une jolie « fermeture éclair. » Je souris, pensant à mes camarades de Roc-Montès qui identifiaient leurs « couturiers » selon leurs cicatrices plus ou moins belles. Je sombrai dans les bras de Morphée pour passer la nuit calmement puisque, déjà, on m'avait administré des calmants. À six heures du matin, on me réveilla, encore une fois sous la douche, encore une couche de peinture, puis on me présenta le brancard sur lequel, poussé, je descendis, en ascenseur, les dix étages. La minuscule pastille prise, quelques minutes plus tôt, n'avait pas encore fait

ses effets. Arrivé dans le bloc opératoire, je vis beaucoup de monde, en grande tenue, s'affairer. À mon salut, ils montrèrent de l'étonnement. Puis, plus rien...

LA RENAISSANCE

Au réveil, le soir, les visages souriants de maman et de Patricia m'accueillirent. J'étais aux soins intensifs, j'y restai deux à trois jours. Ce lieu éclairé et animé jour et nuit me fit comprendre la vie, ô combien méritoire, de ces soignants. Généreux, toujours gentils, ils approchent les malades avec les mots qu'il faut. Je profite de ces quelques lignes pour féliciter aussi et remercier le personnel soignant de tous les hôpitaux. Actuellement, à cause de la conjoncture, à force de stratégies administratives, l'on crée des problèmes à ce corps soignant en voulant, paraît-il, rationaliser les soins. Je pense que ces décideurs connaîtraient mieux l'importance des soins hospitaliers et seraient bien incapables de prendre de telles décisions s'ils avaient passé par la maladie.

Durant la nuit, après l'opération, je me sentis très mal. Je ne pouvais plus respirer à cause des drains qui étaient dans ma poitrine. Heureuse-

ment, je pratiquai le yoga qui m'avait été enseigné au club cardio-vasculaire, et je supportai tant bien que mal cet état. Le personnel soignant ne pouvait me toucher sans l'aval du professeur. Ce fut seulement vers huit heures du matin qu'ils eurent l'autorisation de m'enlever les drains. Si, une fois dans ma vie, je dus expier mes péchés, selon la formule consacrée, ce fut bien à ce moment-là, quand, à vif, on tira des mètres et des mètres de drains. Jamais je n'oublierai cette douleur : quand l'un était libéré, c'était le tour du suivant et il y en avait quatre ! N'ayant pas encore vu le professeur, je pensai néanmoins que l'opération avait réussi puisque j'étais toujours branché.

Au bout d'un certain temps, on me ramena dans ma chambre au 9^{ème}. Là, je fis la connaissance de Jean-Pierre Vigne, Genevois habitant le quartier des Eaux-Vives. Tous les deux, nous étions à « raz les pâquerettes » et nous pouvions, avec effort, causer, mais pas tousser, pas rire, pas bouger. Je sentais tout mon corps meurtri, cassé avec des douleurs de toutes parts. Il faut dire que le sternum avait été scié en deux, la cage thoracique écartelée, le cœur sorti de son habitacle afin d'effectuer les pontages. Tout cela dura plusieurs heures avant que les organes soient remis en place. Après l'opération, j'étais devenu un corona-

rien. Il fallait réapprendre à vivre avec un cœur réparé, cœur, malgré tout, resté délicat et fragile, puisque ne travaillant que sur ses deux tiers, le tiers nécrosé n'ayant évidemment pas pu être réparé. De ce fait, ma vie durant ce cœur devra être économisé. Les pulsations à la minute seront en moyenne de 50 au lieu de 72 et cela sera géré par des médicaments. Il ne devra pas subir d'efforts importants, ni d'émotions trop fortes. Il devra éviter les grandes fatigues et le stress. Et, pour mon compte, je devrais apprendre à le connaître et à maîtriser ce nouvel état d'être. Pour le moment, dans mon lit d'hôpital où je ne pouvais faire que très peu de mouvements, je devais attendre que, le temps aidant, ces organes se remettent en place. Je subissais les souffrances physiques avec sérénité puisque j'étais vivant.

Je m'aperçus, tout de suite, que mon copain de chambrée était un bon vivant. Ayant vécu une partie de ma jeunesse à Genève, nous connaissions les mêmes endroits du vieux Genève et nous étions contents de nous rappeler les joyeux moments de cette époque. Maman, elle, avait reçu une carte du professeur avec une libre autorisation de visite. Elle nous apportait, à chaque fois, des boules de

chocolat au champagne et nous remontait le moral. Jean-Pierre adorait ces visites car elle vint, par la suite, nous entraîner à la marche dans les corridors en nous soutenant. Au fur et à mesure que le temps passait, nous nous sentions revenir à la vie. Les blagues que nous nous racontions augmentaient violemment les souffrances de la cage thoracique. L'infirmière nous apprit, pour nous soulager, à croiser les bras très fortement, ce que nous fîmes souvent. Un soir, je reçus la visite du professeur Faidutti qui s'assit sur mon lit et me dit :

« Cela fait plaisir de vous voir sourire monsieur Danuser. J'ai réussi sur vous une magnifique opération. Vous n'êtes plus cardiaque et vous pourrez revivre plus confortablement. »

Je le remerciai bien évidemment et lui dis en plaisantant qu'il pouvait certainement s'arrêter de pratiquer car il avait sûrement trouvé un cœur en or. Il éclata de rire de même que mon voisin qui croisait ses bras.

Quand le professeur quitta la chambre, Jean-Pierre contrarié, me dit :

« Qu'un professeur se déplace pour visiter son patient, c'est une chance car le chirurgien qui m'a ouvert le « cageot », selon son expression, je ne le

connais même pas, il doit « s'en foutre de mon état. »

Le même soir, je reçus un coup de téléphone de mon ami Cornu pour prendre de mes nouvelles et pour m'informer qu'il ne pouvait pas me rendre visite comme promis, car, il était mourant. Ce furent des adieux difficiles et pénibles entre lui qui mourait et moi qui renaissais.

À ce moment-là, je compris que la mort et la vie étaient très proches. Hier encore, j'étais un futur mort à qui on accordait que quelques semaines de vie mais j'avais un espoir de prolongement grâce à l'opération. Mon ami, lui était vivant et savait qu'il était condamné sans appel. Il mourut durant la nuit, après une année de souffrance épouvantable, et moi, allongé dans mon lit, j'attendais la vie qui se réinstallait dans mon corps. Il souffrit pour mourir et je souffrais pour revivre.

Malgré mon grand chagrin, avec mon voisin de chambrée, nous avons un moral à tout casser à l'idée de cette renaissance.

Curieusement, cette nuit-là, l'infirmière de service vint nous trouver et s'assit entre nos deux lits, pour se distraire un moment. Elle rit beaucoup de nos blagues. Nous dûmes la prier de sortir tant rire nous faisait mal malgré la peine que nous

nous donnions pour croiser les bras sur la poitrine. Ces rires étaient les signes que la vie reprenait ses droits. Cette thérapie, par le rire, est certainement bienfaisante. Dans les moments dramatiques de la vie, n'y a-t-il pas souvent de bons moments insolites qui surviennent ? Le lendemain matin, au réveil, je ressentis une chaleur violente pénétrer mon corps du bas en haut. C'était la vie qui se réinstallait en moi, c'était une sensation tellement forte que je ressentis cela comme une renaissance. À nouveau, c'était comme une force divine qui me redonnait vie. La première fois, après mon coma, ce fut une résurrection ; cette fois-ci, c'était une renaissance. La première fois, je revins à moi comme sorti de la mort, la deuxième fois, c'était le fruit d'une réparation maîtrisée par la science.

De toute façon, dans ma conscience, je conclus qu'il fallait mourir pour vivre. Un grand bonheur délicieux m'envahit. Ces émotions fortes bouleversèrent mes façons de penser et d'être.

Après mon séjour hospitalier, une expédition s'organisa pour m'emmener chez moi dans le Jura. Je choisis le train plus confortable que la voiture. À Delémont, quelle ne fut pas ma surprise de voir un immense bouquet de fleurs se mouvoir sur

les quais et la personne qui se cachait derrière était ma petite sœur. Quelle joie ce fut ! Je passai encore quelques semaines à l'hôpital de Porrentruy où j'étais soigneusement surveillé par le docteur Bernard. Ensuite, j'habitai un laps de temps dans ma fermette. C'était avec une grande émotion et les yeux pleins de larmes que je revis ce bel endroit où je n'avais pas été sûr de revenir. Au bout de quelques jours, je me rendis à nouveau à ladite « Grande-Maison » de Roc-Montès. Mon deuxième séjour fut aussi merveilleux que le premier et, pour la coquetterie, les copains, en observant ma cicatrice, décrétèrent que j'eus affaire à un bon couturier. J'en étais fier. Quelques mois plus tard, je pus reprendre mon travail à 50 %. Je continuai très activement à fréquenter notre club « cardio ».

Durant mon absence, de nouveaux membres avaient rejoint le club, toujours aux programmes, deux séances hebdomadaires, alternativement : natation, yoga et marche. Je suggérai, lors d'une assemblée que, chacun, à tour de rôle, organise une marche dans la région d'une heure environ et que celle-ci se termine autour d'un repas prévu par l'organisateur. Ce projet fut accueilli avec enthousiasme. Par ce biais, nous nous retrouvâmes fréquemment dans des endroits fort agréables tels

que cabane de bûcheron, cabane de chasse, ferme, etc. Une fois, ce fut une gigantesque paella faite par Marie, épouse « du Germain », fidèle clubiste, qui nous rassembla. Une autre fois, ce furent des grillades. Tout cela pour dire que chacun se réjouissait de ces réunions qui étaient importantes et bénéfiques pour nous tous. Elles solidifiaient notre amitié et nous encourageaient dans notre processus de conservation de la santé.

Malheureusement pour moi, tout n'allait pas pour le mieux. Il est vrai que pour un rétablissement cardiaque, non seulement l'exercice physique et le moral comptent, mais également la vie affective et familiale. Au fur et à mesure que le temps passait, je sentis que les relations avec ma compagne se dégradaient. Pour des raisons inconnues, elle eut de la peine à supporter tous ces épisodes de maladie et surtout à accepter que de nombreuses personnes s'occupèrent de moi. Elle présentait une sorte de jalousie malade et sans aucun fondement.

Tous mes efforts pour la raisonner restaient vains. Ceci n'était pas pour améliorer mon état physique et mon état d'âme. Dans ma vie quotidienne, les ambiances qui dégénéraient en contrariétés et en violence, faisaient monter les palpita-

tions, l'adrénaline, le cholestérol, et les sueurs. Ce parfait cocktail comprenait tous les ingrédients pour rechuter gravement ou me précipiter vers une issue fatale. Ma conscience de ces phénomènes et mon désir de vivre étaient plus grands que la pitié que j'éprouvais pour elle. Un jour, je dus donc prendre la décision, pour une question de survie et de paix, de me séparer de cette personne. Une nouvelle fois, je quittai un lieu aimé, ma ferme, avec tout ce que cela comportait. Je laissai derrière moi un environnement merveilleux, un jardin aménagé avec goût, un biotope élaboré, un magnifique verger, etc. Dans ma nouvelle relation à la vie, depuis mes résurrection et renaissance, tout ce matériel, si beau était-il, ne pouvait prévaloir sur l'essentiel : une qualité de vie et de paix, à l'écoute de mes battements de cœur. Les priorités étaient mises dans un ordre nouveau. J'avais appris, de par mes expériences, qu'il faut toujours sauter les obstacles et ne pas essayer de les détourner. C'est exactement, comme lors d'un concours hippique, avec sa monture, il faut sauter l'obstacle pour gagner, car lorsque le cheval se dérobe, c'est à 99 % la faute du cavalier qui a fait une erreur sur sa monture. Il s'agit alors de recommencer pour arriver au but et gagner. Cela veut dire que, quelquefois, savoir prendre des décisions

en séparant la tête du cœur est un atout, même si cela est difficile.

LA JUSTE FORMULE

Avec l'aide de camarades, on transporta mes babioles, ma pendule et mes deux tableaux sauvés de l'incendie dans un tout petit deux pièces dans le village de Alle, toujours en Ajoie. J'y vécus une vie confortable, tranquille ou à peu près. Un jour, me revinrent à l'esprit les prémonitions de Gilles et je dus me rendre, encore une fois, à l'évidence. Il avait vu juste. Sacré Gilles ! Effectivement, durant près de deux années, je vécus une vie dite « floue. » À chaque fois que je rendais visite à maman ou à ma fille, je ne manquais pas de contacter mon ami Jean-Pierre et nous nous retrouvions soit autour d'une table ou sur une terrasse d'un bistrot genevois. Souvent, nous nous téléphoniions. Malheureusement, un jour, c'est sa fille qui m'appela pour m'apprendre le décès de son papa qui, un matin, ne s'était pas réveillé. Cela se passa deux ans environ après son opération. Pour moi, la vie continuait. Me trouvant tout de même à l'étroit dans mon petit appartement, je pris l'initiative de vivre avec un peu plus d'espace. J'en

trouvai un autre dans un immeuble se situant en pleine campagne à Bonfol, village limitrophe de la belle Alsace. Cette région est connue pour ses élevages de carpes dont l'origine remonte aux Princes-Évêques. C'est une région protégée, un magnifique site naturel permettant de belles balades à pieds, à vélo ou à cheval. Je profitai pleinement des bienfaits de cet endroit. Je vécus paisiblement quand, lors d'un séjour en Espagne, accompagné de maman et de mon jeune neveu, je fis la connaissance d'une jeune Suissesse avec laquelle une fréquentation s'ensuivit. Nous fîmes ensemble quelques voyages, mais finalement rien n'aboutit.

Travaillant toujours avec les frères Douvé, à cinquante pour cent, la situation économique se dégradait et les banques en profitèrent pour, c'était la mode, restructurer leur crédit. Ainsi, ces banques « mettaient au poteau », selon le jargon usuel, les petites entreprises même celles qui allaient très bien. C'est ainsi, qu'avec des carnets de commande pleins de services et d'entretien, mes deux jeunes patrons se virent obligés de mettre la clé sous le paillason. De ce fait, une douzaine d'employés se retrouvèrent au chômage et j'en fis partie. Ce ne fut pas glorieux pour les banques ni pour le canton qui ne fit rien, dans le cas d'espèce,

et qui aidait davantage les sociétés étrangères en leur octroyant des allègements fiscaux plutôt que de soutenir les entreprises locales.

Je fus, par conséquent, au chômage et j'allai timbrer. Comme dans ce petit pays, tout le monde se connaît, un jour on me proposa un job en tant que technicien d'entretien à l'hôpital de Porrentruy. Ce fut une immense satisfaction morale, pour moi, d'être en mesure de soigner techniquement l'hôpital. Durant plus de six mois, je remplis cette mission avec beaucoup de cœur et de dévouement. J'étais sur un terrain connu et très familier. Un jour, je croisai la responsable des nettoyages. Elle me dit :

« Non seulement vous êtes sortis d'affaire, mais, maintenant, vous êtes un collègue. Après la pluie, le beau temps. »

Un autre jour, contrôlant des appareils aux soins intensifs, quelqu'un me déclara :

« Cela me fait drôle de vous voir ici et d'être au chevet de nos appareils ! »

C'était le docteur Bernard. Je lui répondis :

« Effectivement, c'est avec un bonheur immense que je fais mon travail. J'ai l'impression ainsi de remercier cet hôpital qui a fait tant de choses pour

me sortir d'affaire. Cette mission restera pour moi un souvenir inoubliable. »

À chaque fois que je rencontrais un patient atteint d'une maladie cardio-vasculaire, je ne pouvais m'empêcher de lui remonter le moral, lui relatant mes expériences. Je lui faisais aussi de la réclame pour notre club.

AFFAIRES DE CŒUR

Nous étions déjà en 1995 lorsque la providence fit que deux chemins se rencontrèrent. C'était un 29 septembre, (drôle de coïncidence, c'était aussi un 29 septembre que je fis mon infarctus) qu'un ange m'apparut. Ce fut Marie-Claire que je rencontrai et nous fîmes connaissance. Marie-Claire est Valaisanne et originaire de la vallée de Bagnes, vallée se situant dans la région alpine du Grand-St-Bernard. Elle était enseignante dans un collège de Morges, ville située au bord du lac Léman. Moi, originaire du canton des Grisons, habitant le Jura, nous étions faits pour nous entendre. Je lui vantai les mérites de l'Ajoie, le pays des douces collines, ses immenses champs de blé dorés uniques en Suisse, ce qui changeait avec ses Alpes qu'elle avait gravi jusqu'à leurs plus hauts sommets. Acceptant mon invitation, elle vint dans le Jura en date du 1^{er} octobre, jour de son anniversaire, et depuis lors, nous ne nous quittâmes plus. C'était mon complément trouvé dans un cornet surprise, puisqu'à cette période de ma vie je ne m'attendais

pas du tout à rencontrer une personne d'une douceur extrême toujours souriante et dotée d'un joli caractère. Son bagage intellectuel et ses expériences de la vie étaient intéressants. Elle s'occupait, en dehors de ses activités professionnelles, d'une plate-forme de réfugiés politiques en Suisse, avait voyagé en Afrique, visité à Kinshasa les prisons de Mobutu, des écoles, des hôpitaux, avait été arrêtée par les militaires, sauvée par l'ambassadeur suisse, hébergée par les Jésuites. Par ses convictions et ses actions, c'était une personne hors du commun.

Durant de nombreux week-ends, nous nous rencontrâmes, principalement en Ajoie, région qu'elle découvrit avec joie. Elle appréciait les promenades autour des étangs, les espaces lumineux de la grande plaine et aussi les repas gastronomiques en Alsace voisine. Lors d'un séjour, alors qu'elle avait stationné sa petite voiture sur le parking devant la maison, nous fûmes braqués par le propriétaire muni d'un fusil. Cet homme, un peu « fada », s'imaginait réglementer ma vie, me reprochant d'avoir toujours une visite le week-end. Scène qui manquait à mon palmarès ! Devant l'agressivité de cette personne, je pris la décision, sur le champ, de déménager. Nous n'allions pas risquer nos vies pour une bagatelle. Ayant déjà vingt-huit déména-

gements à mon actif, ayant vécu, de par mon travail, en Amérique, en Australie, en Afrique, je n'étais pas gêné par un déplacement supplémentaire. C'était la première fois de ma vie que j'étais menacé ainsi alors que, durant trente ans, j'avais parcouru le monde entier, des forêts tropicales à la jungle de béton des plus grandes cités. Je vécus à New-York, à Chicago, à Los Angeles, cités où le risque d'agression, pensais-je, était plus élevé que dans ma paisible Ajoie.

C'est dans une belle villa surplombant la Barroche, coin réputé pour sa fameuse damassine, sorte de petite prune rouge, que j'atterris. Entouré de beaux pâturages, je vécus une vie paisible entre mon travail à l'hôpital et mes délicieux week-ends. Parfois, nous passions des temps de vacances dans la vallée de Marie-Claire. J'approfondis ma connaissance sur la vallée de Bagnes. Marie-Claire me fit connaître le chalet de la famille qui se trouve à Fionnay et me conta beaucoup d'anecdotes vécues durant sa tendre enfance.

Elle me parla notamment des deux hivers qu'elle passa à Fionnay avec ses parents et ses trois frères et sœurs. Ce hameau flanqué au fond de la vallée, à quelques kilomètres du barrage de Mauvoisin,

était difficilement atteignable l'hiver. À cette époque, en 1956, les avalanches isolaient fréquemment Fionnay du reste de la vallée. Ainsi, pour s'y rendre, les quelques habitants empruntaient le téléphérique transportant les matériaux de construction du barrage. Pour le ravitaillement quotidien, c'était monsieur Gyger, le fameux pilote des glaciers qui ravitaillait le village en pain et lait. Il en profitait, avec son hélicoptère, pour amener aussi du fourrage aux bouquetins et aux chamois. J'eus, pour ma part, la chance de connaître ce grand aviateur, innovateur des atterrissages en haute altitude, particulièrement sur les glaciers, lors de vols dans le cadre de mon service militaire. Malheureusement, ce pilote, si expérimenté, perdit la vie stupidement lors d'un atterrissage banal où il fut ébloui par le soleil et percuta un planeur qui atterrissait sur le même aérodrome. C'était à Sion, en Valais. Toutes les histoires de Marie-Claire me comblèrent et me passionnèrent. Elles étaient dignes des contes de Heidi, célèbres contes suisses.

Durant ces séjours, je me baladai sur les flancs des montagnes, ne pouvant malheureusement pas aller en haute altitude. Marie-Claire s'adapta à

mon rythme et à mes possibilités. Il faut dire qu'elle comprenait parfaitement mon handicap, elle qui en avait aussi un. Souffrant d'un diabète de type 1 depuis quelques années, elle avait l'habitude des adaptations de vie dues aux maladies. Je me remis, en cet hiver 1995, au ski sur les grandes pistes de Verbier, une des plus célèbres stations suisses. Trois mille mètres étaient mon altitude plafond. En skiant, j'appris à connaître les possibilités de mon cœur. Je craignais les grands froids et skiais plutôt en février ou mars, moments où le soleil chauffait l'atmosphère.

J'évitais également les champs de bosses sollicitant trop mon cœur. Mes efforts devaient être calculés, tenant compte du climat, de l'altitude, des pentes et de la durée de l'effort. Régulièrement, je faisais de courtes poses. J'appris aussi à apprivoiser l'altitude. Jamais je n'aurais pensé pouvoir ainsi m'adonner à nouveau aux joies des sports d'hiver. Le jour où je skiai à nouveau avec Patricia, ma fille, qui était venue nous rejoindre à Verbier, fut un grand jour. Quelle émotion après tant de souffrances partagées ! Ce fut une joie de plus à celles déjà vécues.

Je lui avais appris à voyager à travers le monde. Elle avait participé aux raids que j'organisais durant de nombreuses années dans le désert du Sahara en compagnie de mes amis touaregs avec lesquels, d'ailleurs, nous sommes encore en contact aujourd'hui. Elle tomba amoureuse de ces grands espaces et c'est au moins une vingtaine de fois qu'elle y retourna. Il faut reconnaître que le désert est un vrai lieu de ressourcement et d'éducation. La qualité du silence total permet la communion avec soi-même, avec les autres et avec le créateur. À chaque fin d'année, j'emmenais une douzaine de personnes choisies avec soin, car le désert n'est pas à la portée de tout le monde, pour partager les émotions liées à ces grands espaces. Toutes revenaient marquées par cette extraordinaire aventure.

Je terminai la saison de ski particulièrement enchanté de ce qui fut pour moi un exploit. Il faut aussi dire que chaque journée de ski se terminait par les traditionnels trois décis de fendant, vin blanc valaisan, sur la terrasse du restaurant « Le Carrefour » dominant Verbier. Marie-Claire, bien qu'ayant vécu, dès l'âge de douze ans, à Lausanne, était très attachée à sa vallée. Elle louait un studio,

dans le chalet d'une de ses tantes, dans le joli village ensoleillé de Montagnier. En juin 1996, nous décidâmes d'acquérir un « petit chez nous » dans la région. C'est alors que se présenta une belle opportunité. Nous découvrîmes, dans un camp résidentiel, un mobil home que nous allions nous offrir en cadeau de mariage et qui devint notre résidence secondaire. Nous le baptisâmes « Le Grizli ».



La vallée de Bagnes



Notre pied à terre le Grizzli

LES COULEURS DE LA VIE

C'est lors d'un voyage en Tunisie, en décembre 1995, que je la demandai en mariage. L'occasion était trop belle et je suivis mes intuitions dans le désir de partager des plaisirs communs, au quotidien, avec celle qui allait devenir la femme de ma vie. Elle choisit l'endroit et je choisis la date. Celle-ci fut fixée au 8 août 1996, jour de mes soixante ans. Ma mission à l'hôpital s'achevait, je projetais, évidemment, de rejoindre ma future épouse à Lausanne où elle habitait. Entre temps, je fus embauché par une société anglaise de contrôle de la qualité des marchandises prêtes pour l'exportation et c'est, souvent à Bâle, que je contrôlais des produits chimiques, pharmaceutiques, bijoux, pièces mécaniques, etc. Lors d'une visite chez mon médecin, je fis part de mes projets au docteur Monnat. Il en fut enchanté et me félicita vivement. Il me dit, entre autre :

« Vous avez de la chance d'épouser une femme qui, pour vous, a une maladie intelligente. »

Il s'expliqua :

« Pour la maladie dont vous souffrez, vous ne pouvez tomber mieux. Connaissant vos penchants gastronomiques, le régime du diabétique ne peut que vous être favorable. »

Évidemment, il dit cela dans un éclat de rire. Il est vrai que Marie-Claire est insulinodépendante, c'est-à-dire qu'elle dépend d'injections d'insuline quotidiennes et doit suivre un régime alimentaire très équilibré. Ceci ne nous empêchait pas de bien vivre et de faire des exceptions culinaires. Elle calculait ses glucides, faisait ses injonctions en fonction de celles-ci, et moi, je suivais. Nous goûtions, tous les jours, ce que la vie nous donnait. La date du mariage s'approchant, nous organisâmes la future cérémonie. Marie-Claire décida que les festivités matrimoniales se dérouleraient de la façon suivante : le 29 juillet, l'union se ferait dans l'église de Crans-Montana, église qui a une forme particulière puisqu'elle est ronde et qu'elle est pourvue de superbes vitraux. La cérémonie serait célébrée par un prêtre ami de ma famille, d'ailleurs diabétique lui aussi. Ensuite, le mariage civil s'effectuerait à Zuoz, village de l'Engadine, région grisonne où mon grand-père fut chef de gare et où mon père vécut sa jeunesse. Nous avons choisi,

contrairement à la coutume, de nous présenter devant Dieu et ensuite devant les hommes. Cela est toute notre foi. Lors de notre union religieuse, seul Dieu fut présent. Pour cet engagement, nous souhaitions n'être que les deux. Cela se fit lors d'une belle journée d'été et seul le prêtre fut témoin de notre amour, prêtre qui décéda, quelque temps plus tard, des complications dues à son diabète. Le mariage civil réunit mes cousins et ma tante en Engadine. Ma fille et ma belle-sœur, Anne-Lise, furent nos témoins. Ce fut une jolie cérémonie qui se déroula en romanche, la quatrième langue nationale de Suisse. Nous fîmes notre voyage de noces, comme il se doit, en passant par Venise. Les festivités familiales eurent lieu dans le Jura. Le staff de l'hôpital de Porrentruy et les membres du club des « cardios », bien entendu, étaient de la partie. D'autres moments de fête eurent aussi lieu dans le canton de Vaud, où ma femme vivait et travaillait. Toutes ces émotions et ce contentement, qui se traduisaient par un bonheur immense, me donnaient la sensation d'être en pleine forme. Ce fut sur deux mois environ que se déroulèrent les festivités de notre mariage. Loin de nous l'idée des grandes foules, aussi nous privilégiâmes de nombreuses petites rencontres. Mon cœur allait bien, mon esprit aussi. À Lausanne, où

nous nous installâmes, je continuai mon emploi d'inspecteur, travail que j'aimais beaucoup, exerçant mes connaissances techniques et linguistiques. Ma femme, passionnément, continuait ses classes à Morges. Coiffée de différentes casquettes : enseignante, syndicaliste, catéchiste, choriste, elle se passionnait pour tout ce qu'elle faisait et tout lui réussissait. Elle était très aimée par ses élèves, reconnue par ses supérieurs et sa maladie, qu'elle gérait de manière exemplaire, ne l'empêchait aucunement de vivre et de dégager beaucoup de charisme. À Noël 1996, une nouvelle fois, nous fîmes un voyage en Tunisie. En février 1997, nous fîmes un voyage aux Canaries. J'étais attiré par le climat régulier et, paraît-il, bienfaisant pour les coronariens. En effet, ce sont des îles au climat tempéré, entre 20 et 26 degrés toute l'année. Je découvris, durant ce séjour au bord de mer et à ces températures, que je ne souffrais plus d'angines de poitrine, phénomène qui se produit constamment en Suisse, dû aux variations de pression. Le vent, qu'on appelle « fœhn », les orages, les chutes de neige m'occasionnent des angines de poitrine. J'étais devenu un vrai baromètre pouvant prédire le temps à venir. Un jour, Marie-Claire, trouva un prospectus promotionnel pour un voyage en Chine. Elle organisa ce voyage en

avril 1997. Nous partîmes en compagnie d'un couple d'amis. Ce long vol d'une dizaine d'heures se passa tout à fait bien et j'étais très satisfait, qu'à nouveau, mon cœur supporta les contraintes de pressurisation d'une cabine d'avion.

Nous visitâmes Pékin. J'y étais déjà précédemment venu en 1979. J'y avais été invité par le ministère de la santé de Chine afin de présenter ma mallette dentaire pour laquelle je venais de remporter la médaille d'argent au salon des inventions à Genève. Il faut dire que, durant dix-huit ans, je participai aux congrès mondiaux médico-dentaires, d'où mes voyages intensifs. Comme Pékin avait changé ! À l'époque, on ne circulait dans Pékin qu'à vélo et il y en avait des millions. Les seules voitures étaient des voitures officielles ou militaires. Aujourd'hui, vingt ans plus tard, la plupart de ces vélos ont été remplacés par des automobiles. Lors de ma découverte de la Chine, en 1979, j'avais pensé que celle-ci était privilégiée par rapport à l'occident pollué par ses gaz d'échappement. Lors de cette deuxième visite, je déchantai en constatant que le respect de l'environnement était une notion inexistante. La plupart des innombrables voitures circulant dans d'immenses avenues dégageaient des panaches de fumée bleue, des sacs plastiques et autres déchets traî-

naient partout, les poubelles étaient inexistantes. Notre guide d'ailleurs disait :

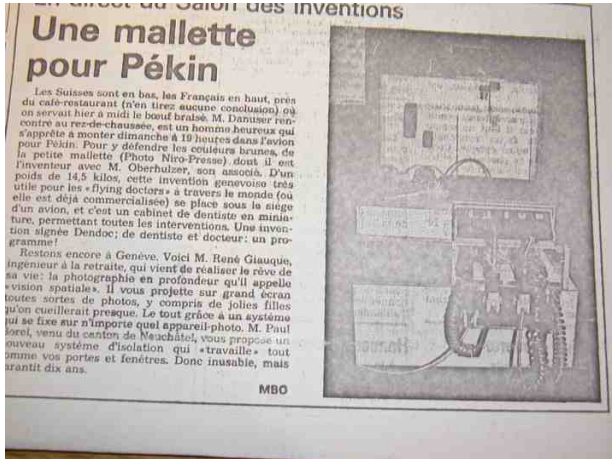
« La pollution est inhérente au développement. »

Bon nombre de maisons chinoises avaient été rasées pour faire place à des gratte-ciels aussi beaux les uns que les autres. L'âme de Pékin d'antan s'était envolée. Je me souvins alors d'une anecdote bien particulière et affluèrent à ma mémoire les souvenirs de l'ancienne Chine.

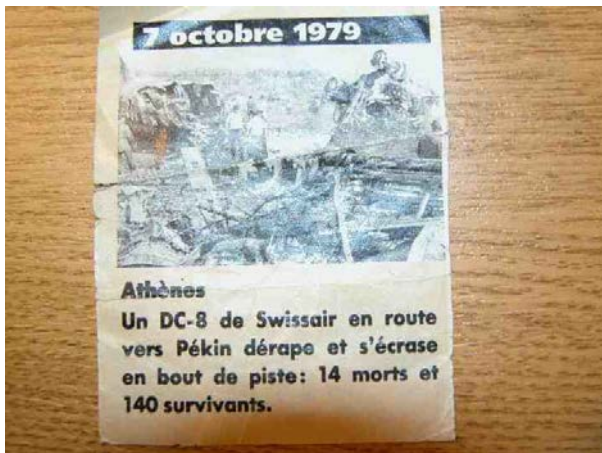
En octobre 1979, un rendez-vous avait été fixé avec le ministère chinois de la santé. Mais, pour une raison que j'ai oubliée, j'avais dû retarder mon vol. Lorsque je m'étais présenté, quelques jours plus tard, au ministre à Pékin, celui-ci avait sorti de son tiroir mon courrier reportant le rendez-vous et me l'avait tendu. C'était une enveloppe avec la lettre brûlée tout autour qui avait circulé dans l'avion que j'aurais dû prendre et qui s'était « crashé » à Athènes en faisant de nombreux morts. Quelle émotion !

Je fis, lors de ce voyage, des conférences dans diverses provinces avec un laissez-passer spécial. Souvent, les gens me touchaient en me regardant car ils n'avaient encore jamais vu une personne

aux yeux ronds. À l'époque, je payais un menu, vingt centimes et un centime la tasse de thé dans le train. Il y avait très peu d'occidentaux en Chine. Je fus un des premiers touristes à avoir l'autorisation du gouvernement à pénétrer et visiter la fameuse Cité interdite.



Au salon des inventions de Genève



Le crash à Athènes

Je me rappelai avoir observé de la fenêtre de l'hôtel de Pékin, à cinq heures du matin, le va et vient de tous ces millions de Chinois qui se rendaient au travail, n'entendant que les bruits des chaînes de vélo et leurs sonnettes. Il y avait deux sortes de gens, ceux habillés en bleu et ceux en kaki. Les uns étaient les civils, les autres étaient les militaires. La gente féminine n'était pas davantage gâtée. Toutes avaient la même silhouette. Elles portaient des vêtements qui les rendaient toutes rondes. On aurait dit des « bonhommes michelins ». Ce spectacle était impressionnant. De cette même fenêtre, je respirais le CO₂ dégagé par les innombrables maisons chinoises hautes de quelques mètres dont les cheminées crachaient de la fumée noire produite par le charbon consommé. Traverser les grands boulevards à pied n'était pas une sinécure tant le fleuve de vélos dans les deux sens était important. Un jour, j'avais été invité par le « dean » de l'université de Pékin, le poste officiel le plus haut de la hiérarchie. Cette personne d'origine allemande avait épousé une Chinoise et de ce fait avait épousé aussi la vie chinoise. Il me consacra toute une matinée à discuter des progrès dentaires. Il va sans dire qu'il me fit visiter la faculté dentaire et m'expliqua qu'il avait perdu trente ans de recherche à cause du régime de Mao

ne permettant pas l'évolution. Cette personne avait, pour salaire, l'équivalent de quarante-cinq francs suisses par mois. En fin de matinée, nous nous quittâmes chaleureusement et le « dean » m'accompagna jusqu'à la sortie où une grosse voiture officielle m'attendait flanquée des drapeaux de la Chine. Ce fut la voiture qui me véhicula aux différents endroits où je devais me rendre. Je me retournai dans un signe d'adieu et je vis cet éminent professeur, habillé de bleu, coiffé de sa casquette chinoise avec sa musette, enfourcher son vélo pour se rendre à son domicile. Au préalable, il m'avait averti qu'il ne pouvait pas m'inviter dans sa maison privée, ayant l'interdiction, comme tous les autres Chinois, d'inviter des étrangers chez eux. Me retrouvant seul dans la voiture, j'eus honte de ma « richesse » et de ma liberté. En 1979, je quittai le territoire chinois par Canton et c'est en bateau que je me rendis à Hong-Kong. Devant moi s'offrait un spectacle, inoubliable, à l'approche de cette ville. Ville des mille et une lumières, aux nombreux magasins regorgeant de marchandises, dans laquelle une vie intense régnait jour et nuit. Je me retournai de cent quatre-vingt degrés et là, en face, se trouvait la Chine, sans lumière, noire, abritant un milliard de personnes qui dormaient et qui, demain, devraient se nourrir, se la-

ver, survivre dans des conditions précaires. Quel contraste avec la riche Hong-Kong !

Avec Marie-Claire et nos amis, vingt ans après, nous découvrîmes surtout l'aspect culturel de la Chine profonde. Visite des palais impériaux, de la Cité interdite maintenant ouverte au public. Nous nous promenâmes sur la Grande Muraille de Chine, vœu tant désiré par mon épouse. Marie-Claire avait souhaité cet instant avec ardeur. Se promener sur cet impressionnant édifice qui avait marqué la vie de tant d'êtres devait être hautement émouvant, pensait-elle. Et elle ne fut pas déçue. Emmenés par un car de touristes, c'est à environ cent cinquante kilomètres de Pékin que l'on nous déposa au pied de la muraille. C'était une porte de visite tout récemment ouverte au public. Par téléphérique, nous fûmes conduits au sommet de l'édifice et c'est seuls, ce jour-là, que nous nous promenâmes sur le chemin pavé qui parcourt la crête de la Grande Muraille. Nos amis partirent dans un sens et nous deux dans l'autre. Une légère brise sifflait à nos oreilles et, tout en marchant, c'est, loin à l'horizon, que nous voyions se développer cet interminable ruban de pierres. Nous avançons comme dans un paysage irréel. Réguliè-

rement, nous nous arrêtions aux tours de garde pour examiner et filmer le spectacle d'un panorama inoubliable à perte de vue. Seuls le vent et les oiseaux qui volaient au-dessous de nous semblaient rendre hommage à tous ces disparus qui édifièrent le plus grand mur de la planète. La Grande Muraille demeure dans la mémoire chinoise le symbole de l'exil et de la mort de millions d'ouvriers. Nous quittâmes ces lieux en empruntant un petit sentier, à travers les ronces, qui nous conduisit au bas de l'édifice. Durant le retour à l'hôtel, le car fit une halte devant un magasin de l'État. Les touristes y furent déversés pour acheter les babioles d'usage. Notre ami André, maître plongeur et peintre talentueux, était très content d'avoir acquis quelques beaux pinceaux en soie pour l'équivalent d'une somme d'environ cinquante francs suisses. Or, le lendemain, au marché d'antiquités populaire, il fut surpris de voir des bottes de pinceaux à cinq francs. Et l'artiste qu'il était s'exclama :

« Oh Les salauds ! »

Maintenant la Chine est vraiment ouverte, comme presque tous les pays, au marché. Nous rentrâmes de Chine et, l'année suivante, nous eûmes le chagrin de perdre André qui n'est jamais

remonté d'une plongée qu'il effectuait dans le lac Léman.

Rentrés de Chine, nous reprîmes nos activités professionnelles sans pour autant perdre de vue que d'autres vacances approchaient et que nous pouvions nous octroyer une bonne part de l'été en « farniente », en tous cas sept semaines. C'est alors que l'envie me reprit de naviguer sur les canaux de France, activité que j'avais faite une ou deux fois. Marie-Claire, toujours très pragmatique, me suggéra de faire un échange entre notre résidence en Valais contre un bateau mouillant quelque part sur les canaux de France. Elle avait l'expérience de ce type d'échange et en avait toujours été satisfaite. Nous entreprîmes des démarches et plusieurs propositions nous furent faites. Nous choisîmes le bassin de la Loire avec un beau yacht portant le nom de « Falcon. » Nous irions trente jours en juillet naviguer et nos « correspondants » viendraient découvrir les Alpes qu'ils ne connaissaient pas, depuis notre base de Sembrancher, au mois d'août. Nous échangeâmes des photos et des courriers. L'excitation était à son comble quand, au début du mois de mai, nous nous aperçûmes qu'un permis de navigation pour

les eaux intérieures était indispensable pour piloter un bateau privé. Pour l'obtenir, il fallait, de toute urgence, préparer des examens, l'un théorique et l'autre pratique. Le ramdam commença. Je passai l'examen théorique et, quelques jours avant le départ prévu, je passai et réussis l'examen pratique. Ma licence en poche, je ne fus pas peu fier, surtout que la famille comptait sur moi pour passer quelques jours de vacances fabuleuses. En effet, la sœur de Marie-Claire, Anne-Lise et son mari devaient nous rejoindre avec leurs enfants.



Nous naviguâmes sur la Mayenne, l'Oudon et la Sarthe. Nous visitâmes des châteaux, des églises et nous nous trouvâmes, pour la célébration de la Saint-Benoît, à la fameuse abbaye de Solesmes. Ce jour-là est à marquer d'une pierre blanche dans

ma vie. Saint-Benoît est le fondateur des Bénédictins et, à l'occasion de cet anniversaire, les moines avaient invité un choral estonien, lieu d'un de leurs futurs monastères. Les répons entre les uns et les autres, entre le grégorien et le chant profond de l'est nous baignèrent d'émotion. Nous passâmes deux jours dans ce lieu de prières et de louanges et repartîmes tout vibrants de vie. Cette magnifique croisière fut une expérience très enrichissante sur le plan de la navigation des rivières. Sur le plan gastronomique, les berges offraient de belles tables, notamment celle intitulée la « Table du Meunier », qui, en comblant nos palais, nous transporta d'aise. Mais, parlons tout de même des exercices physiques durant cette navigation. Les écluses n'étant, dans ce bassin, pas automatiques, il fallait souvent aider l'éclusier aux manœuvres, descendre, monter aux échelles, lancer les amarages, sauter du bateau et celui-ci était long de douze mètres. Entre les écluses, j'eus l'occasion de cheminer à vélo ou à pied dans les terres pour des visites culturelles ou, pour se détendre, sur les chemins de hallage. Toute cette gymnastique m'était bénéfique du moment que je la faisais sans stress ni tension. Je me portais fort bien. Je profitais aussi de bains de soleil sur le deck, pont du

bateau, car nos trente jours de navigation ne con-
nurent qu'un faible orage un après-midi.

Au retour, nous accueillîmes le propriétaire du
« Falcon » et sa famille dans nos Alpes suisses.
Ensemble, nous fîmes des marches, dans la vallée
de Bagnes notamment. L'expérience de cet échange
fut riche et concluante.

Reprenant nos travaux à Lausanne, en ce mois
d'août, nous ne savions pas qu'un changement
nous attendait.

L'agence immobilière, propriétaire de notre ap-
partement de Lausanne, décida, en cette fin d'an-
née, de rénover les immeubles. Elle proposa à ses
locataires de les reloger dans les immeubles voi-
sins pendant la période des travaux. Pour notre
part, du moment qu'il devait y avoir déménage-
ment, nous décidâmes de nous rapprocher du lieu
où enseignait Marie-Claire. Nous trouvâmes un jo-
li petit appartement, au bord du lac, à Préve-
renges, avec un magnifique panorama sur le lac
Léman. Nous étions comblés tant par les facilités
de déplacement sur le lieu professionnel de Marie-
Claire que par le site grandiose où nous vivions. Ce
fut une époque de ma vie où ma santé allait bien.
Pâques 1998 approchant, nous organisâmes notre
prochain voyage au Kenya. J'étais aux anges à la

pensée de pouvoir, grâce à mon cœur réparé, reposer mes pieds sur le sol africain tant aimé. Mon épouse aimait aussi énormément ce mystérieux continent. Durant ce vol, beaucoup de souvenirs me revinrent en mémoire puisque j'eus l'occasion, durant de nombreuses années, de sillonner l'Afrique de long en large. Déjà dans l'avion, à chaque escale, nous sentions la chaleur du sol africain. Pour moi cette terre est caractérisée par le mystère, par ses odeurs sauvages, par sa mythologie.

Il faut dire que je vécus deux vies professionnelles, bien différentes l'une de l'autre. De formation technique, pendant plus de quinze ans j'avais embrassé la fonction d'instructeur d'engins américains de terrassement Caterpillar. Pratiquement, j'instruisais, en assistance technique, le personnel de nos concessionnaires en Europe, en Asie, au Moyen Orient et en Afrique. Souvent, j'allais visiter les chantiers se trouvant à l'intérieur des terres, chez les forestiers, sur les aérodromes, sur les routes et barrages, etc. Dans ce cadre, je connus l'intérieur des terres, le cœur même des pays, là où le développement se fait.

Dans une deuxième partie de ma vie, comme je l'ai déjà cité, je travaillai dans le domaine médico-dentaire et, à cette occasion, je sillonnais le monde

principalement dans les villes importantes où se trouvaient les facultés dentaires. Ainsi, je connus les cités et les terres intérieures.

Pour revenir à l'Afrique, lors de ce vol vers le Kenya, beaucoup d'anecdotes me revinrent à l'esprit. Je pensai à l'une particulièrement qui se déroula au Cameroun.

Alors que j'enseignais à une dizaine d'élèves blancs et africains, l'on m'invita à effectuer une balade pour aller découvrir les gorilles. Nous décidâmes de partir tôt le matin, un samedi. Les Africains m'emmenèrent sur une pirogue et, vogue la galère sur les marigots ! Imaginez-vous au lever du jour au milieu de mille bruits de la jungle, seul Blanc, entouré de Noirs qui chantaient tout en pagayant. De temps en temps, je me giflais non pas par plaisir, mais j'avais droit aussi à un safari moustiques. Nous continuions d'avancer dans cette jungle épaisse, mais toujours pas de gorille en vue. Le soleil commençait à être haut et nous pensions que la journée était trop avancée pour apercevoir les singes. Néanmoins, l'équipage continua à ramer. En fin de matinée, nous arrivâmes dans une grande clairière où se trouvait un magnifique village car, il faut le dire, les paillotes came-

rounaises rondes, propres, sont très gracieuses. Évidemment, sitôt aperçus, toute la tribu vint nous accueillir. Comme il se doit, chaque personne était nue comme un ver, les hommes tenant leur « zizi » dans leur main gauche, nous saluèrent. Une personne s'adressa à moi et me dit :

« Bonjour l'étranger, sois le bienvenu ! »

Avec un fort accent camerounais, il me posa la question :

« D'où viens-tu ? »

Je lui répondis :

« Du continent. »

Il me dit :

« De Paris ? »

Je lui répondis :

« Non, je viens de la Suisse. »

J'étais certain qu'il ne connaissait pas mon pays et pourtant il continua :

« D'où en Suisse ? »

Je lui répondis :

« De Genève. »

Toujours en tenant son « zizi », il me dit :

« Ah, je connais, j'étais musicien au Moulin Rouge de Genève. » C'était génial de rencontrer ainsi, en pleine brousse, un indigène si pittoresque et pourtant qui avait vécu à Genève. C'est cela aussi l'Afrique. Toujours, elle nous étonne. Nous rentrâmes sans avoir vu de gorilles mais enrichis de nouvelles expériences.

Alors que, de notre avion, nous regardions se dérouler la terre africaine, je contais à Marie-Claire une autre anecdote qui me revint à l'esprit.

Une fois que je me trouvais au Gabon, en Lambaréné, avec mes élèves, nous allâmes dépanner un engin dans la savane. Je me rappelle avoir dû placer les outils dans des bidons d'eau pour les refroidir tant il faisait chaud. En effet, nous nous brûlions en les touchant. De plus, tout autour de cet engin, nous avons construit un mur de feu afin d'empêcher les petites bêtes rampantes, serpents, et des sortes de mygales de nous rejoindre sous l'engin. Avant le déplacement en Afrique, quelques semaines plus tôt, en Islande, j'avais été appelé vers le volcan Mont Éclat où un barrage s'érigéait. Durant mon écolage, un tracteur s'était arrêté accidentellement. Il faut dire qu'au grand nord, vu

les très basses températures, les moteurs tournent 24 h sur 24 h. Donc nous avons dû dresser une tente sur l'engin et avec de puissants radiateurs remonter la température à -20 degrés pour permettre au moteur de lancement à essence de faire démarrer le moteur diesel de l'engin. Quelle expédition ! En Islande, ce n'est pas au safari gorilles que l'on m'emmenait, mais j'allais me baigner dans les trous d'eau chaude, ce qui était fort agréable.

Je songeais à ces épisodes de vie quand, par le hublot de gauche, nous apparut le Mont Kenya. Bientôt, nous nous posâmes sur l'aéroport de Mombassa. Après avoir profité de quelques jours de repos au bord de l'océan indien, nous prîmes un petit avion qui nous amena dans les terres intérieures, dans les réserves du Masai-Mara. Nous survolâmes la jungle et rasâmes le sommet du Kilimandjaro. Revoir défiler ce paysage et me retrouver dans cet endroit du monde fit palpiter mon cœur. Tant d'aventures furent vécues dans ces territoires. Je devais tout de même contrôler les battements de mon cœur qui ne devait pas dépasser cinquante pulsations.

Ces régions, je les ai parcourues notamment avec les dentistes volants qui étaient équipés de ma mallette dentaire. Nous allions soigner les Massaï et faisons une campagne prophylactique auprès de ces tribus dont les dents sont recouvertes d'une épaisse couche de tartre, dite « plaque. » Soit dit en passant, ces indigènes paraissent insensibles aux douleurs lors de détartrage aux ultrasons. Ce furent des voyages fort instructifs et intéressants. Il va sans dire, qu'en remerciements, nous avions droit aux danses rituelles plus appréciées que le bol de sang chaud qu'on m'offrait tiré directement d'une veine d'un bétail.

Je n'ai jamais pu avaler cet apéritif et j'étais, malheureusement, obligé de le repousser. Beaucoup d'histoires pourraient être citées du même crû. Je vécus des aventures semblables chez les Aborigènes d'Australie.

L'avion atterrit sur plusieurs pistes de brousse et, avant de se poser, effectuait un rase-mottes sur celle-ci pour effrayer les animaux sauvages qui s'y promenaient, notamment les girafes. Après plusieurs sauts de puces, nous arrivâmes à destination. Pour Marie-Claire, c'était la première fois qu'elle prenait connaissance du jardin d'Éden car ce ne sont pas des centaines d'animaux qui nous

regardent, mais des milliers. Voir tous ces animaux, en liberté, est un spectacle fantastique où l'on éprouve une grande émotion. L'on peut se rendre compte que, pour une fois, les rôles sont inversés : c'est nous qui sommes protégés par des grilles et ce sont les animaux qui nous observent. En contemplant cette faune sauvage, je n'avais plus du tout envie de voir des animaux exploités par les hommes afin d'amuser le public lors des spectacles de cirque. Durant la nuit, nous couchâmes dans un camp de toile. Sous notre tente, nous écoutions les bruits quand, tout à coup, l'un d'eux se fit plus proche et persistant. À travers la moustiquaire, nous aperçûmes une « grosse tondeuse à gazon » de six tonnes qui frôlait notre habitacle. À chaque fois que sa gueule se fermait, c'était un mètre carré d'herbe qui était fauché. Pour cela, il fallait être hippopotame ! À qui veut vivre ces grandes sensations au milieu des animaux dans leur élément doit se presser. L'Afrique est malade de guerres civiles, de massacres d'hommes et d'animaux, qu'en restera-t-il de ce fabuleux continent dans un proche avenir ?

Le jour de Pâques, seuls Blancs, dans une église de brousse, nous assistâmes à une messe vibrante de ferveur et de joie. Quel spectacle ! Les oiseaux entraient et sortaient de l'église. Les gens endi-

manchés, avec des bébés dans les bras, accompagnés de nombreux enfants, chantaient et dansaient aux sons des tam-tams. J'ai toujours admiré le bon goût des Africains sachant se parer et porter des habits immaculés de blancheur. Comment font-ils pour laver si blanc ? Ce temps de ressourcement au cœur de la brousse fut un grand moment que nous vécûmes comme un présent. Le retour au pays s'effectua par le survol du Nil qui était d'une extrême netteté. En l'admirant de mon hublot, je décidai qu'un prochain voyage serait une croisière sur ce magnifique fleuve, source de notre civilisation, le Nil étant une partie de l'Égypte que je ne connaissais pas encore. Constatant que mon cœur tenait, je questionnais mon ange gardien s'il était d'accord et pas trop fatigué de me suivre.

Je constatai que, sitôt que je me sentais bien, le chant des sirènes des voyages m'appelait, comme par le passé. Il s'agit d'un état de fait, d'un mouvement perpétuel, d'un destin. D'ailleurs, je me raconte une petite anecdote à ce sujet que j'image ainsi :

« Chaque être humain est né comme dans une bouteille. Le volume de celle-ci est l'espace dans

lequel il se meut avec sa liberté décisionnelle. La-dite bouteille, elle, est sur une rivière et poussée par le courant. Chaque paysage qui défile représente un jour de la vie et ce paysage qui défile n'est vu qu'une fois. Le long du courant, pour une raison ou pour une autre, la bouteille peut aboutir soit à bâbord, soit à tribord, et être retenue par une branche, un caillou ou une racine. Ce sont les obstacles de la vie : les ennuis, la maladie. Durant ce temps, l'être court dans son espace de bouteille, essaye de trouver des solutions, lutte afin de parer aux problèmes. À un moment donné, une force extérieure intervient, il se met à pleuvoir, par exemple, ce qui augmente le niveau de l'eau, ou bien c'est un vent qui se lève arrachant la bouteille de sa situation de blocage. Quoiqu'il en soit, la bouteille se remet à flotter, reprenant le courant de la rivière. Elle retrouve mobilité, rapidité, continuité, suivant le cours d'eau. Cet état sera plus ou moins long représentant une vie plutôt calme et normale. À un moment ou à un autre, la bouteille peut se trouver dans une chute de la rivière. Celle-ci va l'immobiliser, la faire tourbillonner. Ce sont les grosses turbulences de la vie. Puis, à nouveau, un élément extérieur vient frapper la bouteille, l'invitant à reprendre son cours. Il va de soi, que, durant tout ce temps-là, la personne, dans sa bou-

teille, se démène de droite à gauche, lutte, pour remédier à ses problèmes. La bouteille va rejoindre un grand fleuve beaucoup plus calme, fleuve qui représente le troisième âge et qui la conduira dans les grands espaces de la mer. Là, la vie entre dans l'inconnu. Certaines bouteilles n'atteindront jamais la mer, soit elles se cassent en route, soit on les casse ou encore elles disparaissent. »

J'en suis venu à cette définition de la vie car, bien souvent, j'ai voulu forcer le destin et, en insistant, aller dans une direction, alors que j'étais poussé dans une autre direction. Je constatais que je pouvais faire ce que je voulais, je ne changeais pas le cours des choses. Il est plus simple, quelquefois, de laisser faire le destin. Ceci sans se laisser aller à la fatalité, mais il s'agit plutôt de sentir ce qui peut être fait, ce qui doit être fait, et ce qui ne dépend pas de nous. Il s'agit donc de s'éduquer aux perceptions fines pour conduire sa vie.

À ce sujet, une anecdote me revient encore en mémoire.

Un jour, alors que je conduisais ma voiture en faisant un trajet bien connu dans la région monta-

gneuse du Jura, quelle ne fut pas ma surprise de recevoir une idée, comme un message intérieur, me demandant d'attacher ma ceinture de sécurité. Il faut dire que j'évitais de la mettre car, à la suite de mon opération, cela me gênait d'attacher la voiture à ma poitrine. Ce signal intérieur me disait aussi que j'aurai un accident, au grand contour, dans deux ou trois kilomètres. Je ralentis, je fixai ma ceinture et continuai ma route avec grande prudence. Arrivé audit contour, je roulais bien à ma place, exagérément à droite, à dix kilomètres à l'heure quand surgit une camionnette à vive allure qui emboutit ma portière et me coinça dans la voiture. Je n'eus aucune réaction de surprise et ne prononçai même pas un juron. Je ne fus pas blessé. C'était la troisième fois, dans ma vie, que des signaux prémonitoires m'informaient d'un danger. Il est donc important d'écouter avec sensibilité ses voies intérieures.

Je sais que ce genre de philosophie n'est pas toujours reconnu par le grand public, mais je pense que, chacun de nous, en passant par la souffrance et les épreuves de la vie, s'il réfléchit, trouve sa propre philosophie.

En rentrant chez nous en Suisse, nous retrouvâmes la vie quotidienne. Un jour de mai, me promenant au bord du lac Léman à bicyclette, c'est au port de Vidy que mon regard fut attiré par une pancarte en bois affichant « Bateau à vendre. » Ma curiosité attisée, je m'approchai du bateau recouvert d'une bâche d'hiver. Je ne savais pas, à cet instant, qu'à cause d'une petite pancarte, beaucoup de choses allaient changer dans notre vie. Sur place, je téléphonai au propriétaire pour m'enquérir sur le prix et lui demander des renseignements. Il m'invita à monter à bord en m'indiquant la procédure d'ouverture du bateau. Ce que je fis aussitôt. Quelle ne fut pas ma surprise de constater la charmante ambiance et les bonnes odeurs que dégageait l'intérieur d'« Escapade III ! »

L'intérieur en bois noble, en acajou plus précisément, comportait une cabine à deux couchettes, des toilettes marines, un carré avec le poste de pilotage qui, grâce à des développements astucieux, servait de cuisine, de salle à manger ou de cabine de pilotage, selon les besoins. C'était un bateau de sept mètres de long et de deux mètres vingt de large. Comme d'une femme ou d'un cheval, on tombe aussi amoureux d'un bateau. C'est ce qui m'arriva. Dans ma tête, j'entrevis déjà toutes les

possibilités de navigation sur le lac et ailleurs car je compris tout de suite la mobilité et la polyvalence qu'offrait ce petit navire et qui, de plus, était à la portée de nos moyens. C'était l'ouverture aux grandes évasions. Il ne me restait plus qu'à convaincre mon alpiniste, habituée, elle, aux sommets et peu apprivoisée par les plans d'eau. Pour ce faire, quelques jours plus tard, en secret, j'allai avec Escapade la chercher à la sortie d'un colloque professionnel et lui proposai une balade sur un bateau. C'était une belle journée de printemps, lumineuse et tiède. Bien qu'il fut déjà dix-sept heures, le lac était paré de soleil et la douceur printanière se humait lorsqu'elle monta à bord. Le champagne était au frais ainsi que les toasts préparés avec soin. Je larguai les amarres et, comme lorsqu'en Tunisie je l'avais demandée en mariage, sur Escapade, je lui proposai d'être la marraine de ce bateau. Quelle ne fut pas sa surprise ! C'est pourtant, sans beaucoup parlementer que, séduite aussi par le charme de ce petit bateau plein de poésie, elle me suivit dans mes projets. Néanmoins, elle posa une condition : il n'était pas question qu'elle soit, sa vie durant, un moussaillon, car, capitaine, elle voulait l'être aussi et elle le deviendrait. Avec ces bons états d'esprit, nous acquîmes le bateau. Ce fut notre première saison sur le lac Léman. Nous

n'avions pas assez d'yeux pour contempler ces paysages nouveaux tellement ils nous émouvaient. La côte, vue du lac, présente des reliefs inconnus depuis la terre. Quant à la France voisine, elle nous devint familière grâce aux mouillages dans de jolis ports agrémentés de petits bistrots. À chaque escale à Genève, nous retrouvions ma famille qui nous visitait à bord. À Lausanne, c'était la famille de Marie-Claire qui profitait de la navigation. Nous apprécions particulièrement les baignades au large, autour du bateau, et admirions, sans se lasser, les somptueux couchers de soleil. Parfois, le lac s'agitait et c'est ainsi que nous découvrons nos premières « frousses » face aux vagues qui nous paraissaient immenses. Quand le « Môlan », un des vents du lac, se levait, nos trente chevaux vapeur nous ramenaient à bon port mais en suffisamment de temps pour que nous ayons l'occasion de goûter aux turbulences et celle de nous exercer à la vraie navigation. Quel émoi c'était ! Lors de cet été-là, grâce à notre faible tirant d'eau de quatre-vingt centimètres, nous fréquentâmes avec délice tous les petits recoins du lac. Parfois, mouillant au port du Vieux Rhône, quand le mauvais temps s'annonçait pour plusieurs jours, nous quitions notre bateau pour rejoindre notre chalet en Valais par les transports

publics. La sauvagerie de ce port et son environnement naturel nous plaisaient beaucoup. Pour y accéder, il faut quitter le lac et remonter un cours d'eau dans la forêt au milieu d'innombrables oiseaux. Cette réserve naturelle est, malheureusement, infestée de moustiques. Donc, comme en Amazonie, nous apprenions à nous en protéger. Escapade, dans son mouillage d'emprunt, était recouvert d'une moustiquaire telle que l'on en utilise partout en Afrique, et dans cet abri clair et protégé, nous vaquions à nos occupations. Nous aimions boire un whisky, lire, accueillir des visites, etc. Marie-Claire s'appliquait à être un vrai mousaillon et étudiait déjà les codes d'obtention de la licence. Nous passâmes cet été 98 comme dans un autre monde, nouveau pour nous, celui de la navigation. Subsidiairement, mon épouse découvrait aussi comment « manager » ses glycémies capricieuses. Quant à moi, mon état de santé était satisfaisant, sans trop de problème. Cette vie sportive de marin me convenait à merveille, me tenant superbement en forme physique.

À la fin de l'été, la vie reprit son cours. Nos activités professionnelles nous absorbaient beaucoup et, à chaque fin de semaine, nous allions nous ressourcer dans notre chalet en Valais. Nous pratiquions de la promenade, des bains thermaux très

bénéfiques pour mon cœur et du ski. Sur le plan professionnel, j'effectuais, comme déjà dans le Jura, toujours les inspections et les contrôles pour la même société, qui était spécialisée dans le contrôle des produits import-export. Ma femme, de son côté, s'activait dans ses domaines professionnels avec beaucoup d'énergie et de conviction. Le bonheur nous habitait. Contrairement à beaucoup de personnes que nous côtoyions, nous, nous connaissions le prix de la santé. Nous avions appris à profiter du temps présent intensément et, instinctivement, nous nous éloignions des personnes à « risques. » Ce sont celles qui se créent de faux problèmes, celles qui disputent leur entourage pour des bagatelles, celles qui jouent imprudemment avec les détails de la vie. Je me souviens d'une réflexion qu'on me fit :

« Au moins, toi, Jean-Louis, on voit que tu as eu une vie sans problème avec une mine bronzée comme tu as, tu ne sais pas ce que c'est que de souffrir ou de connaître la maladie. »

Je répondis :

« Puisque vous le dites, vous avez certainement raison. »

Je pensai :

« À quoi bon raconter sa vie ! »

Mais, pour moi, c'était une victoire de paraître ainsi. C'était le fruit d'un travail constant sur soi, à la fois pour vaincre la maladie, les infortunes de toutes sortes, y compris les rancœurs dues à la trahison. Il s'agit parfois de savoir masquer ses problèmes et les parties négatives de sa vie pour ne pas encombrer et polluer l'entourage. Se confier, par moment, à une oreille attentive est une chose précieuse et soulageante mais qui ne doit pas être redondante. Il paraît que mes pensées positives et mon optimisme inébranlable reflètent mon intérieur et rayonnent autour de moi. Je l'espère ainsi.

En compatissant au malheur des uns et des autres chaque fois que l'occasion se présente, j'encourage les gens à apprendre à maîtriser les problèmes, les soucis, à essayer de sourire aux difficultés et pourquoi pas à s'efforcer d'éclater de rire le plus souvent possible. Un bémol néanmoins ! L'exigence envers moi-même me rend sans indulgence face aux manques d'effort de celui qui ne recherche pas l'essentiel dans sa vie et dans ses relations. L'amour, la santé, la quête constante de la paix dans la vie quotidienne sont des facteurs importants de la vie et méritent tout notre effort.

Je ne supporte pas les cris, les injures, les mauvais compromis, le non respect de ces valeurs essentielles. La vie peut être gâchée si facilement !

Pleurer sur son sort ne sert à rien, n'arrange rien. Il n'est pas opportun, non plus, de rechercher la responsabilité de ses malheurs chez les autres, ce que beaucoup de gens font.

Il faut apprendre à perdre, puis savoir perdre, par exemple, sa maison, sa famille, son travail, sa fortune, sa santé ou celle d'un proche. Seul cet apprentissage-là fait grandir l'être humain. C'est le mûrissement de l'âme. C'est l'apprentissage pour apprécier les bons moments, pour vivre au présent intensément, pour savourer les bonnes choses. On se sait alors seul responsable de sa ligne de conduite. Pour méditer cela un conseil, par exemple, si j'ose :

« Appuyez-vous contre le tronc d'un arbre, si possible un chêne, arbre qui dégage beaucoup de force, observez le paysage qui est devant vous, ouvrez vos paumes de mains face au paysage et, maintenant, respirez profondément tout ce que vous voyez à travers vos paumes de mains. De la même manière que vous offrez vos paumes des mains dirigées vers le ciel quand vous priez un « Notre Père. » Votre corps se remplit alors de

sensations fortes de plénitude et de paix. C'est le chemin qui mène votre pensée à la sagesse. »

Un poing fermé ne renferme qu'un petit volume d'air rien d'autre,

une main ouverte respire le monde entier.

Un soir, je reçu un coup de téléphone de mon ami Germain, membre du club des « cardios », en compagnie duquel j'avais effectué mon second stage de rééducation dans la « Grande Maison », au Noirmont. Lui aussi était un opéré du cœur et de plus atteint dans sa santé d'un cancer des poumons. Son téléphone avait pour but de me dire adieu puisqu'il savait que, dans quelques jours, il allait mourir.

Je lui écrivis le texte ci-dessous :

Le temps d'aimer

***Le grand faiseur et défaiseur des choses,
le temps.***

***Le premier qui fuit, le seul qui demeure,
le dernier qui sera.***

Le temps qui fuit, le temps qui passe et le temps qui s'en va.

Le temps, c'est de l'argent, pas si sûr que cela : ni ne se vend, ni ne s'achète, le temps ?

On en reçoit un petit bout, qui n'est même pas « donné-donné », mais seulement « donné-prêté. »

Un tout petit bout qu'on nous reprend, qu'il faut rendre dans l'état où on l'a mis, usé ! Comme on l'a usé, sans intérêt, ni location, gonflé seulement du prix qu'a coûté l'effort de vivre.

Alors profitons du bon temps et surtout apprécions le temps présent, très important. Et laissons le temps au temps. Celui d'aimer ne dure guère, du mal d'aimer dure toujours.

Prendre le temps d'apprécier la vie qui coule c'est le temps d'aimer. Le bonheur c'est une poignée de miettes. Aimer, c'est bien vivre, c'est... c'est du très bon temps ! C'est aussi de prendre le temps de dire à l'autre :

« Je t'aime ».

Noël 1998 arriva et nous trouva réunis ma fille, son mari, Marie-Claire et moi, au chalet. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver sous le sapin un gros paquet rond qui m'était destiné. Je l'ouvris, et dans un grand éclat de rire, je découvris un chou, heureux présage de mon futur état de grand-père. C'est un petit Marc qui naquit début juin. Il faut dire que ma fille a hérité du virus des voyages et c'est, d'ailleurs, lors d'une expédition dans le grand nord canadien, qu'elle rencontra son mari. Mon beau-fils est aussi un navigateur et un voyageur.

En février, lors des vacances scolaires, j'allais expérimenter le climat canarien car, malgré tout, l'hiver helvétique m'apportait pas mal d'angines de poitrine, appelées crises d'angor. Malgré mon amour du ski, de la montagne, la douleur et l'angoisse accompagnant ces maux m'incommodaient de plus en plus et perturbaient ma qualité de vie. Effectivement, le séjour aux Canaries me fut très confortable puisqu'il y règne constamment une température de 25 à 26° avec des pressions régulières. De ce fait, mon état général s'améliora nettement par rapport aux séjours en montagne. Je décidai de renouveler l'expérience chaque fois que

cela serait possible. De retour à la maison, nous planifiâmes d'emmener le bateau, lors des vacances de Pâques, sur le lac de Lugano, au Tessin. Nous nous équipâmes d'une remorque capable de supporter Escapade et nous nous préparâmes fébrilement, lors de nos loisirs, pour cette première expédition. C'est un convoi de près de treize mètres de long que nous conduisîmes au Tessin. Nous passions par la Suisse allemande, traversions la ville de Lucerne en travaux et franchissions le tunnel du Gothard. À chaque montée, nous surveillions la température d'eau, à chaque virage le comportement de la remorque, à chaque tunnel le tirant d'air (c'est-à-dire, l'espace se situant au-dessus du toit du bateau.) Nous apprenions à manœuvrer, tous les deux, notre convoi. Escapade se comporta comme nous l'espérions, ne sautant pas de sa remorque en voyant un plan d'eau, semblant jouir de cette promenade sous un soleil radieux. Arrivés au Tessin, une pluie battante nous accueillit mais ne nous découragea pas. À l'unique grue du Lac de Lugano, dans un coin perdu, mais que nous trouvâmes, nous mîmes le bateau à l'eau. La pluie ne cessait pas. Aucune visibilité sur ce lac ! Seuls navigateurs, nous scrutions tant bien que mal l'itinéraire que nous avions choisi de parcourir, c'est-à-dire, le tour du lac.

Heureusement, le lac était calme, avec de petites vaguelettes. Nous naviguions à la boussole et avec nos cirés.

Le premier soir venu, nous mouillâmes sur une côte inconnue avec toujours autant de pluie. Nous cuisinâmes un plat à bord. Toute la nuit, la pluie battante tambourinait sur le toit de la cabine perturbant notre sommeil. Au matin, il pleuvait toujours. Notre navigation à tâtons, mais pas dangereuse, continua et, le second soir, c'est devant un bon plat de pâtes, seuls dans un petit restaurant italien, que nous nous réchauffâmes un peu. En effet, à cette époque, Escapade n'était pas encore pourvu de chauffage. Dès le lendemain, c'est-à-dire, le troisième jour de navigation, nous nous mîmes à la recherche d'un radiateur pour notre bateau. Nous en essayâmes plusieurs et fîmes de mauvaises expériences : l'un piquait les yeux, l'autre était instable, un autre encore provoquait de l'humidité. Ce n'est pas lors de ce séjour, mais bien plus tard, qu'enfin Escapade fut équipé d'un merveilleux chauffage, sorte de chauffage central des plus confortables. Sur le lac de Lugano, ayant supporté quatre jours de pluie sans discontinuer, c'est à la grue que nous conduisîmes notre bateau pour le réinstaller sur sa remorque. Nous n'avions vu que peu de paysage sur ce célèbre lac de Luga-

no connu pour ses magnifiques panoramas. Nous avons été réduits à deviner seulement les contreforts des montagnes et à admirer la sauvagerie des rives.

Quels éclats de rire, une fois réinstallés dans notre voiture ! La vie est ainsi faite. Nous avons compté avec un beau temps printanier et ce ne fut pas le cas. Nous décidâmes, pour ne rien perdre de nos vacances, de passer par l'Italie, le tunnel du Grand-Saint-Bernard et achever ce périple à notre chalet de Sembrancher, en Valais. Nous reprîmes la route et bientôt le soleil nous sourit. Sans encombre, nous grimpâmes au Tunnel et le traversâmes. Escapade nous semblait heureux de se réchauffer au soleil du Valais et il fit la joie des enfants au parking du village.

Quant à nous, nous continuâmes les vacances au soleil et au confort.

Quand Escapade rejoignit le bleu Léman, Marie-Claire s'affaira activement à la préparation de son brevet de capitaine afin de l'obtenir pour affronter toutes les navigations et en particulier la fluviale qui était dans nos projets. Quant à moi, j'équipai le bateau pour des croisières de longue durée : frigo, chauffage, etc. C'était un grand plaisir. Vint le

moment où elle obtint brillamment sa licence. C'était agréable pour moi de savoir que, où que l'on soit et dans n'importe quelle situation, elle était capable de tenir la barre, de prendre les décisions nécessaires, de conduire le bateau à bon port et même de le manœuvrer avec la remorque.

Mais cette nouvelle situation suscita quelques problèmes de conflits de pouvoir. Souvent, les deux capitaines donnaient des ordres en même temps surtout durant les manœuvres délicates et urgentes. L'atmosphère tendue finissait par des disputes. Pour remédier à ces situations, nous décidâmes que celui qui barre commande. L'équipage ne devait pas discuter les ordres, même si la manœuvre n'était pas celle que l'autre capitaine aurait, lui, effectuée. Avec le temps, Escapade pouvait être fier de son équipage bien rôdé et devenu expert dans sa navigation. L'été arrivait à sa fin et nous reprîmes nos activités.

Mon employeur m'informa que la société allait changer de main et était déplacée à l'étranger. Je fus obligé de chercher une autre activité. Le hasard se trouvant sur mon chemin, on me proposa un poste de promotion pour un robot de nettoyage qui se nomme « Rainbow » made in USA. Curieux

par nature, je fis connaissance avec ce produit qui me séduisit par sa technique intelligente et hautement performante. Cette machine est vendue à un prix élevé. Néanmoins, j'acceptai de participer à la formation et à la diffusion de ce produit pour une période d'essai. Les opportunités offertes par les résultats obtenus, par chaque employé, permettaient d'acquérir, même à temps partiel, des salaires confortables. Très convaincu, je me lançai sur le terrain. Rapidement, les résultats positifs m'encouragèrent à perfectionner ma connaissance du produit et sa présentation. À soixante ans passés, je gagnais fort bien ma vie et prenais plaisir à faire ce métier. L'organisation de l'entreprise mettait en évidence le travail et l'effort de chacun, dans une ambiance très sympathique. Je côtoyai un monde cosmopolite et devins rapidement un leader de la vente. Ce poste me permit d'améliorer considérablement notre vie et nous eûmes un budget voyage non négligeable.

C'est en octobre 1999, que ma jeune épouse allait fêter ses cinquante ans. Qu'allais-je faire d'original pour célébrer cet événement ? Un matin, j'eus l'idée de réserver deux sièges d'avion destination New-York.

Je connaissais très bien cette ville. J'y avais séjourné plusieurs fois, durant de longues périodes.

C'est seulement la veille du départ que Marie-Claire prit connaissance de son cadeau. Depuis plusieurs jours déjà, Frank Sinatra chantait sur son disque « New York, New York » mais ma femme ne fit aucun rapprochement avec ce chant et son cadeau-surprise. Durant ce séjour, elle eut l'opportunité encore de visiter les majestueuses « Twins », de connaître les nuits folles de Broadway, de s'éclater dans la ville de lumière. Elle en fit un splendide film, comme lors de chaque voyage, document qu'elle utilisait pour ses cours de géographie, en classe. Nos santés, à notre grand étonnement, malgré l'agitation de cette ville, se comportèrent à merveille. Ce cadeau fut bien apprécié et nous rentrâmes avec de bons souvenirs. La fin de l'année 1999-2000, nous la passâmes à Majorque, invités par mon ami d'études, grand navigateur qui s'était installé sur l'île dans une vaste propriété où pâturaient librement ses chevaux. La St-Silvestre fut particulièrement originale puisque nous changeâmes de siècle dans les entrailles de grand-mère terre à deux cents mètres de profondeur, dans une immense grotte aménagée en restaurant espagnol.

Cet hiver-là, je travaillais beaucoup et me dé-tendais les fins de semaine en skiant dans les magnifiques sites de Verbier. C'était toujours avec prudence que je grimpais en altitude, en faisant des paliers. Je choisissais les jours les plus cléments, ceux qui étaient clairs, ensoleillés et pas froids. Il faut dire que, dans mon chalet, je passais certains jours de décembre ou janvier à ne pas mettre le nez dehors. Les températures négatives m'opprimaient et provoquaient des angines de poitrine assez fortes. Les mêmes effets se faisaient sentir les jours précédents les chutes de neige mais également les jours de « fœhn », un vent pourtant doux, mais qui ne me convenait pas du tout. Tenant compte de mes difficultés physiques, j'étais, parfois, obligé de reporter mes rendez-vous. Certains jours, je restais calfeutré chez moi, patiemment, à attendre que ces maux passent. Je traversais ces périodes de perturbation avec angoisse. Elles m'affectaient le moral. Je me trouvais démuné et cette situation fragile me faisait, à chaque fois, craindre le pire. Je commençais, alors, à rêver de vivre dans un climat constant, aux Canaries, par exemple.

Ce n'était pas non plus selon mes envies, que je pouvais m'adonner aux joies du ski. Ma vie quotidienne, surtout lors des périodes hivernales, dépendait des conditions climatiques. Mon entourage professionnel et privé était au courant et faisait son possible pour m'alléger les tâches physiques et me soutenir moralement. Donc, quand je skiais, j'étais attentif à tout signal qui m'indiquerait un malaise. Je dosais mes efforts, je contrôlais mes descentes, je choisissais mes pistes, suivi, ou précédé par mon épouse. Elle décidait, soit de fermer la marche, soit de m'ouvrir le chemin, suivant les conditions. Mon plaisir était infini. C'était un défi de pouvoir monter en altitude, à près de trois mille mètres, de pouvoir skier et de me sentir bien dans mon corps. Je profitais pleinement de cette aubaine ne sachant pas si, demain, elle se renouvellerait. Au bas des pistes, quelquefois glorieux, je demandais à Marie-Claire si elle arrivait à me suivre, elle qui est une grande skieuse. Tous ces moments de bonheur, j'avais coutume de les appeler « des moments volés » tant il est vrai que seul le bon temps peut être volé. Aujourd'hui, ils sont entrés dans le tiroir des souvenirs et j'ai vraiment bien fait d'en profiter.

À l'approche de Pâques, cette fois-ci, c'est l'histoire égyptienne qui nous attira. Nous choisîmes, pour ce faire, d'effectuer une croisière sur le Nil. Ce ne fut pas par hasard que nous choisîmes d'effectuer au printemps un voyage en Égypte. Le climat qui y règne, à ce moment-là, est agréable, pas trop chaud, donc supportable pour mon cœur. Le fait que nous logions sur un bateau était aussi intéressant nous permettant d'éviter les problèmes dus à l'insalubrité. En effet, les voyages, pour nous deux, ne pouvaient plus se faire dans des conditions quelconques. L'état de diabétique, comme celui de coronarien, nécessite des prudences alimentaires. Toute infection, du type malaria, typhus ou autre pouvait nous être fatale. Nous ne voulions pas nous priver de voyage, mais nous choisissons avec soin la manière de les effectuer. Marie-Claire était munie de réserves d'insuline, d'un certificat médical lui permettant de passer les frontières sans encombre avec aiguilles et seringues. Elle emportait aussi des antibiotiques pouvant irradier rapidement une infection. Chez les diabétiques, les infections provoquent rapidement des déséquilibres du diabète. Elle surveillait donc attentivement son alimentation. Elle emmenait des barres de céréales, des sucres rapides pour ses collations afin de surseoir aux éventuelles

hypoglycémies (manques de sucre). Quant à moi, je disposais mes médicaments dans différents bagages afin d'en avoir toujours sous la main, quoiqu'il arrive. Je surveillais aussi la préparation des bagages de ma femme car une certaine anxiété m'habitait quand nous partions pour des pays du tiers monde. J'étais bien conscient que, loin des hôpitaux, notre santé ne dépendait que de nous. Bien entendu, nous étions bien équipés en assurance de rapatriement. La préparation de nos voyages comportait aussi l'aspect culturel. Des semaines à l'avance, nous nous documentions sur Internet ou dans des livres afin de profiter au maximum des découvertes que nous allions faire. Le plaisir du voyage, même de courte durée, prend racine déjà dans sa préparation. La motivation atteint alors son comble au moment du départ.

En descendant de l'avion à Louxor, le fait de respirer cette chaude terre africaine était déjà un bonheur en soi. Nous découvrîmes avec plaisir le paquebot qui nous véhiculerait ainsi que son équipage. Sitôt les bagages déposés en cabine, plongés dans l'observation de notre environnement, quelle ne fut pas notre surprise d'être invités à bord d'une « felouque », embarcation ty-

pique du Nil. C'étaient des pêcheurs qui nous offraient une petite promenade sur le fleuve. Au soleil couchant, faisant semblant de siroter un thé dans des verres crasseux, nous découvrîmes l'ambiance du fleuve. Nous apercevions de larges horizons dorés, une eau polluée, des autochtones haut en couleurs, de grands bateaux fluviaux côtoyant de petites barques et, loin sur chaque rive, des déserts de sable rose. Tout pour nous mettre en condition ! Durant les jours suivants, les sites historiques visités nous enseignèrent une autre vie, un autre monde. Chaque participant assoiffé de connaissances pouvait boire goulûment aux sources de notre civilisation. Pour notre part, comme dans un mirage, nous déambulions à travers ces fabuleux monuments. Pourquoi avoir tant attendu pour se repaître de ce si riche passé ? Marie-Claire filmait, commentait ses prises de vue et se réjouissait déjà de les montrer à ses élèves. Quant à moi, le mysticisme du lieu m'imprégnait tout entier et j'étais heureux de découvrir les racines de notre civilisation. La paix et le silence des sites contrastaient avec la trépidante convivialité régnant sur le bateau. Je passais de longs moments au poste de pilotage où j'avais fait connaissance du capitaine. Il me fit visiter le bateau jusque dans ses entrailles. Ayant été spécialiste

des moteurs marins, mon intérêt était grand et, durant le voyage, je partageai souvent la cérémonie du thé avec l'équipage. La navigation, sur un grand bateau, au long de ce magnifique fleuve, me remémora le temps où je naviguais sur le Mississipi, avec la mission de contrôler les moteurs marins « Caterpillar ».

L'expérience fluviale offre toujours des émotions particulières. Sillonnant les paysages, le navire et ses passagers font partie du décor, sans rien abîmer, contrairement aux routes et aux voitures, qui, elles, nuisent à l'environnement.

« C'est l'homme qui a fait le bateau mais c'est le bateau qui mène l'homme ! » pensais-je souvent. La symbiose avec grand-mère terre est alors réelle.

Arrivés à Assouan, des passagers s'inscrivirent pour une excursion à Abou Simbel. Quant à nous, nous décidâmes de louer deux chameaux et un guide afin d'effectuer un raid dans le désert avec, comme but, la visite du monastère de St-Siméon, construit au VI^{ème} siècle, abritant, par la suite, des communautés coptes. Je revivais des souvenirs de désert, ces grands espaces tant aimés. Cela me replongeait dans les différentes traversées de déserts que j'avais effectués : évidemment le Sahara, mais

aussi les déserts de Libye et d'Irak. Je me souvins d'un de mes tous premiers voyages alors que j'avais 22 ans.

J'avais entrepris, en stop, la traversée de l'Italie, trouvé en Sicile un archéologue qui m'avait instruit et fait découvrir, un mois durant, toute l'histoire des Grecs immigrés sur cette île. Cet archéologue devait écrire un livre sur ce sujet. C'est ainsi que j'appris toute l'histoire en détail de la guerre des deux Grèces. Les Grecs immigrés voulaient démontrer qu'ils étaient capables de bâtir des temples et monuments plus grands que ceux de la mère patrie. C'est la raison pour laquelle, en Sicile, l'on trouve des temples monumentaux. J'étais accompagné, lors de ce voyage, de Gabrielle, ma fiancée et future épouse. Traversant ensuite toute la Grèce, la Turquie, le Kurdistan, la Syrie pour atterrir à Mossoul en Irak. Pour gagner quelques sous, j'assistais, en tant qu'aide-soignant un médecin libanais. Avec lui, je sillonnais les « bleds » et oasis de ce coin de désert irakien. Ce fut ma deuxième découverte du désert. J'étais fasciné. Nous continuâmes ce voyage jusqu'à Bagdad et là, malheureusement, nous nous trouvâmes au mauvais endroit et au mauvais moment. Nous

étions inopinément arrivés lors du déclenchement de la révolution de Bagdad. Sans comprendre ce qui se passait, la peur au ventre, nous constatons que nous n'étions pas les bienvenus. Les Arabes ne voulaient pas d'étrangers et, par conséquent, nous n'avions pas avantage à communiquer en anglais ou en français. Nous devions savoir ce qui se passait. Des slogans, par hauts parleurs, étaient diffusés, ainsi que des musiques révolutionnaires, évidemment en arabe. Les gens se promenaient dans les rues en brandissant des transistors.

Je pus enfin écouter des bribes radiodiffusées, en anglais, qui nous apprirent le massacre de toute la famille royale, c'est-à-dire celle du jeune roi Hussein, cousin du roi de Jordanie. C'était le 14 juillet 1958, jour anniversaire de la révolution française. Nous mesurâmes alors la gravité de notre situation. Nous devions trouver urgemment l'ambassade suisse dans cette ville immense.

Lors de cette recherche, nous avons failli être fusillés par des soldats sortis de la tourelle d'un tank. Pourquoi n'ont-ils pas tiré alors que partout des coups de feu résonnaient ? Je pense que, déjà, j'avais un ange gardien qui veillait ! L'ambassade trouvée, nous fûmes parmi les premiers Suisses à nous y réfugier. L'ambassadeur nous offrit le toit

de sa demeure pour coucher, toit plat qui était une terrasse. Au pays des mille et une nuits, c'est sous un ciel magique que nous couchions comme sur un tapis volant, mais, néanmoins, au milieu des feux de la guerre. Ce fut seulement après plusieurs semaines que le premier avion étranger eut la permission d'atterrir en Irak pour évacuer les réfugiés. Ce fut un avion « Swissair » et quelle ne fut pas notre joie de le voir avec sa croix blanche ! Ce voyage fut avorté et nous regrettâmes de ne pas avoir eu le temps de visiter les sites du berceau de notre civilisation : Babylone, la porte de Ninive, etc.

C'est donc dans le désert égyptien, lui aussi rempli d'histoire, que continue enfin le voyage de Bagdad. L'Égypte est aussi le berceau de notre culture et Marie-Claire et moi-même sommes passionnés par les civilisations. Pas le même désert, pas la même femme, et cette fois, des découvertes dans une atmosphère plus calme ! C'est au pas nonchalant des dromadaires que nous attaquâmes la piste. Nos « cheichs », (sorte de grands foulards), nous protégeaient du soleil et du sable. Une joie immense m'envahit car la vue et le silence du désert sont toujours impressionnants. De temps à

autre, notre chamelier nous invitait à descendre du dromadaire. S'accroupissant, il dégageait de sa main le sable d'un rocher et nous montrait le sommet d'un temple encore enfoui dans le sol. D'après des estimations archéologiques, une grande quantité de temples sont encore à découvrir sous le sable du désert. Au bout de quelques heures, au loin à l'horizon, notre guide nous montra de son bâton le fameux monastère. Nous étions impatients de visiter un des premiers cites de la chrétienté naissante. Celui-ci était habité actuellement uniquement par un guide qui nous fit, aux seuls touristes que nous étions, visiter le bâtiment, d'une manière extrêmement comique. Ne s'exprimant en aucune langue étrangère, il mimait la vie des premiers moines au fur et à mesure de la visite des lieux. Il s'accroupissait à l'endroit des latrines ; il faisait semblant de manger devant le four à pain ; il communiait d'invisibles hosties, il bénissait d'invisibles fidèles à l'autel. Il mimait la façon de prier de St-Siméon qui, pour ne pas s'endormir, plantait un doigt dans un trou au plafond.

Quelle étrange ambiance ! Nous étions reportés au début de notre ère, dans un silence profond où seul chantait le vent, concentrés dans une observation attentive du spectacle muet que nous offrait notre guide. Nous réalisions que ce périple de

quelques heures, dans le désert, nous avait fait passé au travers de six mille cinq cents ans d'histoire entre les constructions des temples pharaoniques et ce temple chrétien. Dans ces lieux, le temps ne compte plus et pas davantage la vie d'un homme. Je fus frappé, durant ce voyage, d'apprendre la signification profonde de la fameuse croix ansée dite « la croix d'Égypte » et que l'on voit partout gravée dans la roche des temples, des statues ou des monuments funéraires. Cette croix est le symbole de l'éternité, mais chose que j'ignorais, est surtout la croix de la vie. Quelle ne fut pas ma surprise de constater la similitude de ma théorie de la rivière avec cette croix si ancienne ! L'égyptologue nous enseigna que la partie verticale représente le Nil, c'est-à-dire, la vie, et que la partie horizontale représente les déserts d'est et d'ouest, de chaque côté du Nil. La anse est Dieu. Nous pourrions facilement envisager qu'une anse en forme de cœur représenterait la vie en Dieu.



La Croix d'Égypte

Quelques milliers d'années plus tard, la chrétienté naissante s'appropriâ le même symbole pour représenter le Christ.

Dans nos églises, on nous propose la croix du Christ souffrant et, pourtant, à l'origine ce symbole est la croix de vie. Pour ma part, j'aimerais voir un œuf sur la croix, symbole de la naissance et de la réjouissance, plutôt qu'une crucifixion. Je m'offris une croix de vie, si hautement symbolique puisque j'aime la vie et les hommes. J'estime que ce voyage culturel et spirituel fut la consécration de tous mes voyages. Et pourtant, les temples « maya » m'avaient beaucoup impressionné, bien qu'ils aient une portée différente, étant plus éloignés de notre civilisation. Nos santés, en Égypte, ne posèrent pas de problème.

Rentrant au pays munis de cassettes et de photos, toutes les semaines qui suivirent nous occupèrent, pendant nos loisirs, à digérer ce magnifique voyage. À l'école, Marie-Claire avait emmené tout ce matériel et l'Égypte devint une passion pour ses élèves. Quant à moi, comme à chaque retour de voyage, je développais rapidement mes pellicules et organisaient mes albums. Nous avions l'habitude de les rendre très vivants, avec textes et photos.

Aujourd'hui, la photo numérique étant devenu ma passion, ce sont des diaporamas sur CD que je construis.

Nous profitons de l'été, en général, pour beaucoup naviguer. Je prenais congé de mon entreprise les deux mois d'été, période durant laquelle les affaires étaient au ralenti, pour profiter du bateau. Cet été 2000, nous l'envisageâmes sur les canaux de France. Le premier jour des vacances, j'embarquai mon épouse dans mon convoi, à la sortie de l'école, avec pour objectif de pousser Escapade III dans la Saône.



C'est à Tournus que notre bateau fit la connaissance du fleuve. Marie-Claire eut, la première, la joie de glisser avec son bateau sur les eaux calmes. Durant ce temps, j'amenai l'attelage vide dans un parking sécurisé. Avec mon vélo pliable, je rejoins

gnis l'embarcation. Notre petit bateau était bien équipé et prêt pour une longue croisière. Il fallait apprivoiser à nouveau les réflexes d'une navigation fluviale, tenant compte des courants, des vents. Ce jour-là, il faisait beau et c'est, entre des rives fleuries, que nous naviguâmes. Nous rencontrâmes les premières grosses péniches qui klaxonnaient pour nous saluer. Notre Escapade, à contre-courant, nous montra qu'il réagissait bien et nous étions contents de ses performances. Nous entrâmes dans la première grande écluse qui nous fit monter, néanmoins, que d'un mètre. Les gestes et les manœuvres pour écluser notre bateau nous revinrent en mémoire mais nous avions encore besoin d'exercice. Nous avions tout le temps puisque, durant cette croisière, c'est près de cinq cents écluses que nous aurions à affronter. Notre parcours s'étalait sur mille kilomètres de route liquide. La première écluse franchie, ce fut à Chalon sur Saône que nous passâmes notre première nuit. Le lendemain, en quittant notre deuxième mouillage, nous admirions les nombreux bateaux de ce port fluvial et c'est, quelques kilomètres en amont, que nous scrutâmes l'entrée du canal du Centre, qui était caché par les arbres du rivage. Nous quittâmes la Saône pour entrer dans le canal du Centre long de 112 km et comportant 61

écluses. Arrivés à la 1ère écluse de ce canal, l'écluse de Crissey, notre émotion fut grande de la voir si profonde ! Elle nous éleva de 10,76 m ; elle était commandée par un éclusier, perché au haut d'une tour de 15 à 20 m qui, à l'aide d'un haut parleur, nous donnait les instructions de manœuvre. Notre navigation continua et le 14 juillet, jour férié des éclusiers, nous nous trouvâmes bloqués dans un bief, nom donné au trajet entre deux écluses. Le temps se gâtait accompagné d'une grande fraîcheur. Le soir, ce fut autour d'une fondue faite avec un fromage français, pas très approprié, que nous nous réchauffâmes. À la même halte, une longue péniche-école de trente mètres nous tint une compagnie forcée puisque, celle-ci, la veille, en passant l'écluse, avait voilé son gouvernail sur le radier, le bord des portes de l'écluse. Immobile dans ce lieu perdu, elle attendait du secours pendant que les enfants se précipitaient dans la seule petite épicerie du hameau et faisaient la joie de la commerçante. Arrivés à la hauteur de Decize, très jolie ville, nous quittâmes le canal du Centre par tribord pour entrer dans la Loire et, ensuite, dans le magnifique et réputé canal du Nivernais. Celui-ci est long de 174 km et possède 120 écluses, donc le sport est garanti. Nous nous arrê tâmes quelques jours sur les fameux étangs de Baye où nous profi-

tions de nous baigner, le beau temps étant revenu. Puis, c'est par les trois souterrains de Collancelle, que nous entreprîmes une descente abrupte de trois kilomètres deux cents comportant 16 écluses. Chacune de celle-ci nous descendait de 2 m 50. Nous étions dans l'une d'elle, moi à l'extérieur, alors que Marie-Claire pilotait. Le gros bateau de location qui se trouvait devant nous dans l'écluse, soudain, se pencha dangereusement pour se retrouver gîtant tribord. Le couple de novices n'avait pas compris qu'un bateau avalant ne s'amarre pas fixe sous peine de se trouver suspendu, ce qui se produisit. L'homme, à bord avec sa petite fillette, hurla, et en voulant dégager le cordage, passa à l'eau. Ayant toujours un couteau sur moi, par précaution, depuis le bord de l'écluse, je coupai le cordage et avec un grand plouf le bateau se retrouva à l'horizontal. L'homme, on ne sait comment, réussit à grimper sur le bateau et à reprendre les commandes. Je ne vous dis pas la peur de ma capitaine qui, elle, ne pouvait rien faire derrière ce monstre de dix tonnes.

Elle manœuvrait Escapade et le reculait au maximum. À la sortie de l'écluse, c'est avec grand plaisir, qu'ils m'acceptèrent à bord pour un petit cours de navigation. Par la suite, durant notre voyage, nous vécûmes plusieurs expériences de la

sorte : des enfants tombant à l'eau, des bateaux se remplissant d'eau dans les écluses suite à de mauvaises manœuvres, ce qui nous conduisit, très souvent, à ordonner les mouvements dans les écluses. Cela avait l'avantage de protéger Escapade III et d'éviter des drames. Nous ne comprendrons jamais la légèreté avec laquelle les loueurs de bateau et la législation autorisent des novices à piloter, sans permis, de si grands bateaux accompagnés de passagers ignorants les principes fondamentaux de la navigation. À la sortie du canal du Nivernais, nous fîmes une halte de plusieurs jours dans le magnifique port d'Auxerre. La ville vaut la peine d'être visitée et le port de plaisance y est particulièrement attractif. En effet, là se trouve la base des « Linssen » pour la France, bateaux pour lesquels j'ai une grande passion. Toute la gamme des « Linssen » est magnifique. Ce sont des bateaux nobles. C'est, à mes yeux, la perfection du bateau. À Auxerre, il y eut à visiter la cathédrale, les restaurants de Bourgogne, un patrimoine architectural exceptionnel. Poursuivant notre navigation sur l'Yonne, toujours en Bourgogne, nous traversâmes une grande richesse de paysages. L'Yonne est une rivière impressionnante et, après les eaux tranquilles des canaux, c'est avec plaisir que nous retrouvions la joie de la naviga-

tion, dans des courants. C'est aussi sur cette rivière que nous déboula dessus un puissant orage, un grain violent. Nous eûmes juste le temps d'accoster, à un petit ponton, dans les bois, tout en bâchant le bateau en un temps record. C'est à Montereau, qu'avec l'Yonne, nous rejoignîmes la Seine. Quel moment exaltant ! Quatorze kilomètres nous séparaient de St-Mammès avec une écluse de 180 m de long et de 16 m de large. Mon Dieu que nous étions petits ! Du haut d'une tour de contrôle, une voix stridente résonnait nous indiquant les positions d'accostage aux bollards flottants. À la sortie de cette écluse, Marie-Claire, surprise par des courants contraires dus au fort débit de la Seine chutant à bâbord, se trouva la proue et la poupe inversées. Le bateau, dans le courant, avait viré de cent quatre-vingts degrés sans que sa capitaine ne puisse le retenir. Je fus appelé à la rescousse. C'est à Saint-Mammès que nous mouillâmes car c'est là que le canal du Loing, que nous comptions suivre, rejoint la Seine. Une idée me traversa l'esprit. Et si cette escapade en Bourgogne s'aventurait jusqu'à Paris ? Tous deux, nous tombâmes d'accord. La Seine était à nous et Paris au bout de la proue. Yahou ! Je demandai à ma capitaine si elle se sentait prête à affronter cette aventure et si son état physique était satisfaisant. Cela

parut être le cas. Les écluses, après toutes celles faites, ne poseraient visiblement pas de problème. Nos conditions physiques, avec les exercices provoqués par le vélo, la marche, les écluses, étaient bonnes. Après avoir cherché, mais sans avoir trouvé de carte de navigation sur la Seine, nous partîmes pour notre voyage. L'émotion était à son comble. Nous avions calculé que, pour descendre la Seine, il nous fallait environ deux jours et trois jours pour la remonter à contre-courant avant de retrouver ce mouillage. Sur les rivières et fleuves, la vitesse de douze nœuds est autorisée, soit environ vingt kilomètres à l'heure, tandis que sur les canaux cinq à six nœuds maximum, soit environ neuf kilomètres à l'heure, ceci afin de préserver des remous les rives et les animaux aquatiques. Nous attaquâmes cette grande autoroute liquide sur laquelle règne un trafic intense. Il ne fut pas rare de voir des pousseurs, péniches de trente-six mètres, pousser deux autres péniches devant elle, de même longueur, dont le pilote qui n'a pas de visibilité sur l'avant, se dirige grâce à des caméras. Fort impressionnant ! Ils nous dépassaient créant d'immenses remous, des vagues de deux mètres, qu'Escapade III apprit à apprivoiser. Les pénichiers, tous sympathiques, klaxonnaient et, par un signe amical, nous saluaient. Ces gens naviguaient

avec une aisance et une précision remarquables. Ils entraient dans les écluses au centimètre près, manœuvre toujours impressionnante. Dans notre deuxième écluse d'une longueur de trois cents mètres, notre bateau ressemblait à une coquille de noix. Pour se rendre d'une extrémité à l'autre, les employés de l'écluse se déplaçaient à vélomoteurs. C'est là qu'on nous salua du haut de la tour d'un tonitruant :

« Bonjour les petits Suisses ! »

Il faut dire que les bateaux de particuliers étaient rares sur ce fleuve marchand. Sans complexe, nous continuâmes en admirant, aux approches de Paris, les merveilleuses maisons de maîtres toutes fleuries en ce mois d'août. Il faut dire que la navigation fluviale permet de découvrir un pays dans ces entrailles, de l'intérieur vers l'extérieur. Ce qui s'admire de la voie d'eau est, la plupart du temps, invisible de la route et le rythme de croisière invite le regard à la découverte.

Nous entrâmes dans les grandes banlieues parisiennes avec une météo venteuse. À l'endroit de l'affluent de la Marne, le débit d'eau devint beaucoup plus important et nous obligea à la vigilance. Au fur et à mesure que nous approchions de la ville, le trafic augmentait. Nous croisions bientôt,

en plus des péniches, des bateaux de passagers et des « bateaux-mouches. » Les parcours inconnus des différents bateaux que nous croisions augmentaient la difficulté de navigation sur ces eaux rendues tumultueuses par le vent et les courants. Des navires, tout à coup, nous surprenaient, en changeant de cap sans avertir, créant ainsi de forts remous. Il y avait bien force quatre sur la Seine, ce jour-là. Les habitués du lac que nous étions, s'ils n'étaient pas surpris par la navigation difficile, étaient néanmoins étonnés de rencontrer ces conditions à Paris. Une joie et une émotion immense nous habitaient et, à tour de rôle, nous voulions tenir la barre pour entrer dans Paris. Galant, je laissai ma femme piloter lors de notre première traversée de la capitale. Sur les ponts, les gens nous interpellaient et nous faisaient des signes amicaux. De même, les pénichiers dits « les flot-tants », amarrés le long de la Seine, applaudissaient sur notre passage.

Moi, qui ai vécu à Paris, qui y suis venu par la route, par les airs, par le train, c'était la première fois que j'entrais dans cette ville lumière en bateau. C'était l'apothéose. La vue était magnifique. Nous naviguâmes jusqu'à la Tour Eiffel et retournâmes à contre-courant sur un fleuve toujours aussi turbulent pour rejoindre le port de l'Arsenal

à l'entrée du canal St-Martin. C'est l'écluse de St-Martin qui conduit au port. Celui-ci se trouve, en plein Paris, dans le quartier de la Bastille. Nous fûmes accueillis, dans l'écluse, par un haut parleur nous souhaitant la bienvenue et nous indiquant notre lieu de mouillage. Bien entendu, nous avions annoncé, par radio, notre arrivée comme cela se fait dans les grands ports. Nous entrâmes dans le sas qui nous éleva de quatre mètres et nous conduisit de la Seine au canal St-Martin. Celui-ci traverse Paris, sous la ville, pour rejoindre le port de la Villette. Nous fîmes connaissance de nos voisins. La magie de la navigation fait que des relations instantanées et naturelles se créent entre navigateurs. La solidarité est aussi de mise, bien plus importante que dans la vie courante. Les invitations à bord sont fréquentes.

Nous fîmes aussi connaissance de la capitainerie où nous enregistrons notre bateau. Pas cher Paris, c'est la première fois que je couchai à si bon marché dans la capitale et aux premières loges ! Le soir, c'est, sans souci, que nous laissâmes notre bateau surveillé par des gardes accompagnés de leurs chiens pour flâner dans Paris « by night. » Le lendemain, nous demandâmes à la capitainerie de nous écluser, en fin d'après-midi, pour effectuer une navigation nocturne sur la Seine. Ils nous

recommandèrent que le dernier éclusage se ferait pour nous à 23 h précises. Et que si nous ne nous présentions pas, à cette heure-là, nous serions obligés de passer la nuit sur le fleuve.



Escapade III devant la Belle Dame



Nous n'étions pas enthousiastes à cette pensée, tant le mouillage sur la Seine y est difficile. Dans l'écluse, le haut parleur nous souhaita une belle

navigation dans Paris de nuit. C'est, plein d'entrain et tout excités, que nous entreprîmes notre excursion nocturne, sans oublier la bouteille de champagne que nous comptions faire sauter à la hauteur du pied de la Tour Eiffel. À bâbord, comme à tribord, nous admirions la ville au soleil couchant, puis illuminée de tous ses feux. Nous approchions de la Belle Dame brillante et parée de lumières qui, tout au long de l'année, commémorait le nouveau millénaire. Nous cherchâmes un amarrage qui n'existait pas. Sur la Seine, toujours aussi bougillonne, nous réussîmes à finalement nous accrocher à un vieux tonneau flottant pour déguster le panorama et notre champagne. Ce fut du sport pour remplir les coupes, mais quelle exaltation ! Ce fut un moment intense de ma vie. C'était un exploit que de venir avec mon propre bateau à Paris après avoir subi tant d'aléas dus à la maladie. Quel cadeau ! Je l'appréciai pleinement dans cette nuit du mois d'août au milieu de la ville lumière. Le temps passa trop vite. Nous regardions souvent l'horloge du tableau de bord car nous avions au moins une heure et quart de navigation, parmi un trafic nocturne intense, avant de nous présenter au sas du port, à l'heure. C'est à regret que nous larguâmes les amarres pour nous faufiler à travers toutes ces embarcations illumi-

nées et rentrer à contre-courant. Arrivés près du but, avant de tourner bâbord, il fallut anticiper pour ne pas être emporté par le courant et passer outre l'entrée de l'écluse. Nous n'eûmes pas d'avance et, c'est à plein régime, que nous arrivâmes à 23 h au lieudit. Les portes ouvertes nous attendaient avec un haut parleur qui nous souhaita la bienvenue. On nous souhaita bonne nuit. Nous amarrâmes le bateau et allâmes finir la soirée dans le vieux quartier de la Bastille, un des plus anciens quartiers de Paris.

Nous nous promenâmes dans les rues piétonnes agrémentées de bistrots, dans une ambiance estivale. Nous dégustâmes un délicieux plat de fruits de mer, ce qui nous changea de la viande de Bourgogne. De retour au bateau, nous eûmes la satisfaction de voir que celui-ci était toujours bien gardé par les vigiles.

Me réveillant tôt le lendemain, j'effectuais une petite promenade dans le port pendant que Marie-Claire continuait à dormir. Tous les plaisanciers se reposaient encore et c'est seul que je me promenais dans les jardins longeant le port. En sourdine, j'entendais les bruits de la ville qui s'éveillait. Je humais avec bonheur cette aube à Paris. Une belle journée s'annonçait. Quand, tout à coup, je fus

projeté très violemment sur le sol sans que je puisse me retenir. Ma poitrine accusa le coup d'une violence inouïe et je restai groggy un moment. Heureusement, ma tête fut épargnée. Revenant à moi, je sentis des douleurs épouvantables à l'intérieur de la poitrine et je me relevai à grand peine. Bonjour les dégâts !!! Je m'aperçus que j'avais heurté un anti-passage pour voiture, sorte de barre en fer qui se met sur les parkings privés pour empêcher l'entrée de véhicules. L'ayant pris dans les tibias, il m'avait fait basculer en avant. Me tordant de douleur et ayant de la peine à respirer, c'est, en titubant, que je regagnai le bateau et m'affalai sur ma couchette. Marie-Claire se réveilla brusquement. Elle vit mon visage blême et s'affola. Je lui expliquai, tant bien que mal, ce qui était arrivé en essayant de la rassurer pensant que cela allait passer. Elle me fit quelques compresses fraîches, mais voyant mon mauvais état, elle s'inquiéta. Comme nous avions décidé d'aller visiter l'église Notre-Dame de Paris, je l'exhortai à y aller seule et d'y faire une prière. Effectivement, elle quitta le bateau et alla prier, non pas à Notre-Dame, mais à la capitainerie afin qu'on s'occupe de moi. Une ambulance arriva, le célèbre SAMU, sirène au vent et réveilla le port tout entier. Un attroupement se forma autour de l'ambulance et

c'est, sur un brancard, qu'on vint me chercher au bateau. Me sentant très mal, j'étais content de la bonne décision de mon épouse. Je vivais une première, fonçant, cette fois-ci, dans les rues de Paris dans une ambulance hurlante. On nous conduisit à l'hôpital St-Antoine. À Genève, ville de ma jeunesse, St-Antoine est la prison, ici c'est un hôpital ! Me revoilà dans une ambiance bien connue ! Les odeurs, les blouses blanches, les bonnets, tout cela n'était pas un rêve ou un mauvais souvenir mais une réalité.

Durant mon attente aux urgences, je voyais, par la fenêtre, Marie-Claire accrochée à son téléphone portable. Elle appelait la Suisse pour l'organisation d'un éventuel rapatriement, par la voie des airs, si mon état le permettait. Je le sus par la suite qu'elle avait même envisagé la manière de rapatrier le bateau qui ne pouvait rester au port de Paris trop longtemps. Quant à moi, je n'en menais pas très large. Ma poitrine douloureuse m'inquiétait beaucoup, me rappelant les douleurs qui avaient suivi l'opération du cœur. Je fus rapidement pris en main par l'équipe médicale qui m'ausculta et me radiographia. Au bout d'une heure, la doctoresse m'apprit que j'avais de gros hématomes internes, mais rien de cassé et apparemment rien d'anormal au cœur. Elle me deman-

da si je voulais continuer ma navigation. À ma réponse affirmative, elle me prescrivit des calmants et de puissants antidouleurs. Elle me recommanda de rester deux ou trois jours sans activité aucune et au repos. Elle m'assura qu'ainsi tout devrait bien se passer. De retour au bateau, je flânais durant deux jours sur une chaise longue dans la prairie à côté des Parisiens qui venaient jouir du soleil. Marie-Claire alla seule à l'église Notre-Dame, pour prier. Je pensais, alors que lorsque j'étais sorti du bateau, trois jours plus tôt, mon ange gardien avait dû rester endormi auprès de mon épouse et qu'il m'avait laissé tomber.

La capitainerie fut très avenante et se proposa de nous aider en cas de besoin, de même que les navigateurs qui nous visitèrent. Effectivement, deux jours plus tard, mon état s'étant un peu amélioré, nous décidâmes de quitter Paris pour remonter la Seine. Comme j'étais content que mon épouse sache naviguer et soit capable d'effectuer seule toutes les manœuvres ! Ce furent des adieux touchants avec les navigateurs mouillant dans ce port ainsi qu'avec la capitainerie. Tout le monde nous souhaita un bon voyage et une bonne santé. Ce fut un départ digne d'une « transat. » L'écluse, ouverte à notre arrivée, nous ramena sur la Seine où Marie-Claire était prête à naviguer à contre-

courant. Nous refîmes, durant trois jours, le trajet inverse en ayant toujours de grands plaisirs de contemplation. Il faut dire qu'en matière de navigation, voguer dans un sens ou dans l'autre est différent. Il y a la navigation elle-même qui n'est pas la même et les paysages croisés se présentent différemment dans un sens ou dans l'autre. Sur la Seine, bien entendu, il était impossible de mouiller sur les rivages et nous devions trouver des ports plus ou moins bien abrités pour passer la nuit. Quant à moi, j'aidais la capitaine avec des moyens limités, mais nous nous en sortîmes. Arrivés à nouveau au port de Saint-Mammès, nous quittâmes le fleuve pour entrer dans le canal du Loing long de 49 km avec une vingtaine d'écluses. Quel plaisir de retrouver le grand calme des canaux ! Ce canal traverse une magnifique campagne. C'est la France profonde appréciée pour son caractère bucolique. Là, tout nous appartenait et nous supervisions le bon entretien des grandes propriétés et nous nous amusions beaucoup, mon état s'améliorant de jour en jour. Le canal est pourvu de nombreuses écluses automatiques, ce qui nous facilita les choses. À Montargis nous quittâmes le Loing pour entrer dans le fameux canal du Briare long de 54 km avec 32 écluses. Nous nous réjouis-

sions car tous les navigateurs croisés nous en parlaient avec beaucoup d'admiration. L'apothéose de ce parcours devait se situer à Briare par la traversée de la Loire sur le célèbre pont canal portant le nom de la ville. Celui-ci avait été dessiné par Eiffel qui a utilisé, pour la construction, les mêmes rivets que pour la Tour Eiffel. Nous avions déjà vu des photos et nous nous réjouissions. Arrivés à Briare les soutes vides, le ventre creux, nous entreprîmes, dans ce joli port de plaisance, de chercher un restaurant et des magasins. Nous n'étions pas seuls, le port était plein de bateaux. À cette occasion, mouillant à nos côtés, nous fîmes la connaissance du photographe privé de Marilyn Monroe. Il était là, sur un grand bateau, avec une dizaine de personnes. Tous nous cherchions un restaurant ouvert ce samedi soir mais nous n'en trouvions point. Pas de magasins non plus ! Ce fut dans une pizzeria pitoyable avec des pizzas infâmes que les navigateurs assouvirent leur faim. Le seul restaurant du port ne servait pas à manger le soir !

Le lendemain, nous marchâmes des kilomètres pour chercher du ravitaillement. Il est difficile de comprendre l'attitude touristique d'une petite ville provinciale qui devrait profiter, en plein mois d'août, de l'aubaine économique que représente le

passage sur le canal. Une fois rentrés en Suisse, nous prîmes la peine d'écrire au maire pour lui faire part de ces mésaventures. Il ne tarda pas à nous répondre en disant qu'il allait tout mettre en œuvre pour améliorer l'accueil touristique, bien conscient des lacunes de Briare et, en nous remerciant de nos remarques, nous envoya un magnifique livre sur sa ville.

Pour en revenir à notre navigation, ce fut un lundi matin, que nous nous présentâmes à l'entrée du célèbre pont canal. Il faisait un temps magnifique et c'est, caméra et appareil de photo sortis de leurs étuis, que nous commençâmes la traversée. Le ruban large et brillant du fleuve se déroulait au-dessous de nous. Ce fut le roi Henri IV qui fit creuser le canal pour relier la Seine et la Loire. Ce carrefour était un centre de communication important. À l'aube du XX^{ème} siècle, le pont canal de Briare fut construit pour enrayer les crues du fleuve. Cet ouvrage long de 663 m, entièrement métallique, est le plus long du monde, dans son genre. C'est à Montargis que le Briare, en une multitude de bras, se jette dans le canal latéral à la Loire. Cette ville a l'appellation de « Venise du Gâtinet » tant la rencontre de ces deux canaux est

saisissante de beauté. Lorsque l'on navigue sous les parapets des 127 ponts et passerelles qui disparaissent sous des cascades de fleurs et bordés d'arbres séculaires, nous tombons sous le charme. Ville gourmande aussi, spécialiste en pralinés appelés « crottes du chien », « roseaux du Loing », « pavés montargois », à Montargis, une halte s'imposa. Mon état physique s'améliorait ; je commençais à oublier le cauchemar de Paris. Nous étions pleinement conscients du merveilleux voyage que nous réalisions et nous nous rendions compte que le temps passait extrêmement vite. À chaque halte, nous fraternisions et avions beaucoup de plaisir à connaître les habitants des régions traversées. Le côté formidable de la navigation est de pouvoir dire aux gens : « Bonjour, merci et au revoir. » Ce qui était le cas à chaque écluse. Du bonjour à l'au revoir un temps plus ou moins long pouvait s'écouler, mais, toujours, nous rencontrions l'homme sous ses meilleurs aspects et son bon cœur. Nous n'avions pas le temps de découvrir ses défauts. C'est le propre de la navigation. Très rarement, nous fûmes mal accueillis. Nous constatons que si, en France, quelque chose fonctionne à merveille, ce sont bien les écluses. Nous étions agréablement surpris. En général, pas d'attente, des écluses charmantes, bien décorées, accueil-

lantes. On nous présentait parfois, le temps de l'éclusage, des produits du terroir que nous achetions pour quelques sous. On nous présentait également les nouveaux-nés de la maison, chiens, chats, chèvres. On nous renseignait sur la météo, les bons restaurants. De notre côté, nous offrions des chocolats suisses, en remerciement. Le canal latéral à la Loire, sur lequel nous entrâmes, est de 196 km avec 37 écluses.

Plus large, suivant le fleuve sauvage, le canal s'ouvrait sur de grandes plaines dorées. Ce fut l'occasion de faire quelques excursions à vélo. Nous visitâmes des châteaux, gravâmes des collines, pédalâmes à travers champs. Un jour, ayant mouillé à Saint-Thibault, petit bras du canal, nous laissâmes Escapade pour rayonner et faire des dégustations de vin de Sancerre. Un autre jour, alors que nous arrivions à Pouilly sur Loire, Marie-Claire s'exclama :

« Ici, c'est le pays du Pouilly fumé, j'aimerais en goûter. »

Nous enfourchâmes nos vélos et, après dégustation, c'est avec un carton sur le porte-bagages que nous rejoignîmes le bateau. La Loire s'étendait mollement et nous offrait la possibilité de magnifiques balades, sur les cailloux de ces rivages.

Nous admirions de beaux couchers de soleil. Dans cette région, nous profitâmes de terrasses de restaurants et de poissons grillés. Sur ce long parcours, nous appréciâmes les joies d'une navigation paisible. Un beau matin, nous arrivâmes devant le pont canal du Guétin long de 343 m, précédé d'une double écluse qui, elle, nous éleva de 9.23 m. Comme il y avait de l'attente, je descendis du bateau pour aller observer le maniement de ces deux écluses. J'allai consulter l'éclusier pour me renseigner sur le temps d'attente. L'éclusier me dit :

« Bonjour Jean-Louis ! »

Je le regardai avec curiosité et il continua :

« À bord de l'Escapade, vous avez bien un capitaine qui se nomme Marie-Claire ? »

Je le dévisageai avec encore plus d'étonnement. Nous étions au milieu de la campagne. Personne ne nous connaissait. Et pourtant cet éclusier nous avait repéré aux jumelles. Il poursuivit :

« Ce soir, vous êtes invités. On viendra vous chercher au port de Nevers, vers les 18 h. »

Nevers se trouvait encore à 25 km de navigation et c'était une famille que nous avions rencontrée sur le canal du Nivernais et, avec laquelle nous

avons navigué quelques jours, qui s'était recommandée auprès de l'éclusier. Leur ami était chargé de nous arrêter, lors de notre retour, et de nous transmettre leur invitation.

« Merci et au revoir monsieur l'éclusier ! »

Passés le pont canal, nous entrâmes dans un long bief sinueux dont l'embranchement de Nevers à bâbord est desservi par deux écluses automatisées nous menant au port. C'est là que nous laissâmes le bateau et retrouvâmes nos amis. Ce fut une soirée inoubliable que nous passâmes avec eux, dans leur jardin. Ayant retrouvé ma bonne forme et ma vigueur, nous fêtâmes comme il se doit. Nous étions « leurs Suisses » et ils nous logèrent pour la nuit, évitant ainsi un retour risqué pour le conducteur. L'année suivante, toute cette famille vint en vacances, chez nous en Suisse, et aujourd'hui encore nous sommes en contact. Nous reprîmes notre voyage en direction de Digoin où nous rejoignîmes le canal dit « tranquille » allant de Digoin à Roanne, 56 km avec 10 écluses. Le paysage, plein de charme, dominait la plaine. Nous contemplions des prairies et des champs qui s'étendaient à nos pieds. Nous naviguions dans une douce quiétude à la découverte de cette Bourgogne du sud et afin de retrouver, l'espace de

quelques jours, le plein sens du mot « nature. » C'était un véritable voyage au cœur de l'authentique, pour nous, sorte de « cerise sur le gâteau. » En nous éclusant nous-mêmes, comme les marinières d'autrefois, en rencontrant les gens de ce pays, nous vivions entourés de richesses historiques au centre de cette douce France. Chaque soir, comme durant tout notre voyage, nous nous parfumions ou nous nous douchions, suivant le temps. Muni de notre précieuse douche solaire, je sautais à terre et suspendais ces 25 litres chauffés par le soleil diurne à une belle branche ou à l'extrémité de la gaffe, si la branche faisait défaut. Marie-Claire appréciait sa grande salle de bain et, nue, prenait sa douche au soleil couchant. Je la suivais de près, rempli d'émotions. Nous étions, l'espace d'un instant, Robinson Crusoé sur son île déserte. Il y eut bien, parfois, quelques surprises. Un soir, ce fut un vélo qui déboucha à l'extrémité du chemin. C'était toujours dans des éclats de rire que nos ablutions se terminaient. Le premier prêt, en général moi-même, était chargé de servir l'apéritif sur la petite table installée sur le rivage, avant d'allumer le feu. Les grillades, par beau temps, étaient notre met favori. Nous avions découvert les belles tranches de charolais et n'étions pas prêts de nous en priver, accompagnés de vins

remarquables. Quelle bonne France ! Nous mouillions tantôt au bord d'étangs, tantôt à l'orée de forêts de conifères ou de feuillus, préférant toujours la grande nature aux ports. Ce n'est qu'en bateau, bien sûr, que l'on peut savourer, à ce point, la grande liberté, à notre avis. Nous naviguions entre manoirs et châteaux qui dominant le canal, passions dans les villages médiévaux pourvus de prieurés, églises romanes et gothiques. Des moulins à eau agrémentent cette région qui a su préserver son histoire. Nous sentions la fin de la saison d'été approcher car, le matin, des brumes planaient sur l'eau. Nous naviguions alors, sans voir la proue du bateau, et étions comme Cupidon sur les nuages. Une sensation extraordinaire nous saisissait. C'est à Roanne que se termina notre périple sur les canaux de France, cette année-là. Pendant que Marie-Claire, au port, nettoyait le bateau, je pris le vélo et le train pour rejoindre Tournus où nous avions laissé l'attelage. Le lendemain, le bateau ficelé sur sa remorque, nous entreprîmes le retour en Suisse par la route via Lyon. Pas pressés, un peu nostalgiques, nous couchâmes une nuit encore dans la cabine du bateau. Dans un petit village, nous nous arrêtâmes pour prendre un repas, dans un bistrot nommé le « Pourquoi pas. » La patronne et sa suite sortirent pour admirer Es-

capade qui, sur sa remorque, était garé devant l'auberge. La tenancière s'exclama :

« C'est bien la première fois que quelqu'un vient, en bateau, se restaurer chez moi ! » Le lendemain, le bateau rejoignit son bleu Léman. Que le temps avait vite passé ! Ce fut sur la terrasse de notre club nautique UNV, devant trois décis de vin vaudois, le lac à nos pieds, que nous philosophions à propos de notre magnifique expérience. Nous pensâmes à l'accident de Paris qui, en un rien de temps, aurait pu changer le cours des choses. Je me rappelai un dicton arabe qui dit :

« Aujourd'hui, vis ! car hier n'est plus et demain ne sera peut-être pas ! »

Donc vivons l'instant présent intensément ! Je me remémorai d'autres occasions, dans mon histoire, où j'avais risqué ma vie.

Lors, par exemple, d'un de mes voyages en Amérique du Sud, plus précisément au Mexique. Alors que j'étais à Mexico pour mon travail, je séjournais dans un des plus grands hôtels, au quinzième ou seizième étage. La vue donnait sur une importante place de Mexico City et c'était magnifique. Lors de mon voyage de retour qui dura quinze ou seize heures, via Paris, le temps d'arriver à Genève, d'acheter le journal, je fus sur-

pris de lire qu'un grand séisme venait de secouer Mexico et de faire un grand nombre de victimes. Sur la page intérieure, je découvris la fameuse place avec feu mon hôtel. Celui-ci n'était plus qu'un amoncellement de gravas. Difficile d'exprimer ce que l'on ressent !

Une autre fois, alors que j'effectuais un vol Moscou - St-Pétersbourg, en montant dans l'avion, je remarquai que les pneus du train d'atterrissage étaient bien lisses et, qu'apparemment, l'entretien de l'ensemble laissait à désirer. À St-Pétersbourg, je quittai l'avion qui, lui, retournait sur Moscou. Mais il n'arriva jamais. Là aussi, j'eus un tour d'avance sur les événements. Je reprends ici les paroles du fameux aviateur Berlioz :

« L'accident, c'est de mourir dans son lit. »



Retour dans le bleu Léman



À Lausanne, au port de Vidy, sur notre terrasse, nos amis navigateurs nous posèrent quantité de questions sur notre périple français. À leurs yeux, nous étions de grands navigateurs. Il faut dire que, par rapport à tous les bateaux qui ne quittent pas leur mouillage de l'été, effectivement, Escapade n'est pas souvent à son port d'attache.

La vie reprit son cours, conduite par nos activités. Nous étions plein d'énergie et mes ventes grimpaient. Lors des vacances de fin d'année, nous

fîmes une petite escapade d'une semaine au soleil du sud marocain. Nous aimions particulièrement nous enfuir des brumes lémaniques, au milieu de l'hiver, pour recharger nos batteries. Et cette année-là, ma femme en éprouvait encore davantage le besoin car ses glycémies devenaient depuis quelques semaines fort instables. À notre retour de voyage, en janvier, Marie-Claire attaqua, en beauté, son nouveau trimestre par une semaine de camp de ski avec ses élèves. Cette semaine, contrairement à tous les camps vécus jusque là, fut fort éprouvante, à cause de ses glycémies en dents de scie. Nous reçûmes, de la part du club des cardio-vasculaires de Porrentruy, une invitation à participer à l'Assemblée Générale prévue pour février. C'était toujours avec plaisir que nous y assistions. Il faut le dire, parfois, j'avais l'ennui, et je l'ai toujours, de mes copains et de nos séances hebdomadaires de sport. Comme lors des précédentes rencontres, ce fut une soirée très agréable. Le lendemain soir, nous fûmes invités à passer la nuit dans la maison de mon frère, à Montmelon, dans le Jura. Comme mon frère et ma belle-sœur étaient de sortie pour un moment, c'est au coin du feu que nous passâmes, mon épouse et moi-même, une soirée tranquille. Vers les 22 h 30, nous allâmes nous coucher. Au moment d'éteindre la lu-

mière, je constatai que Marie-Claire avait un comportement bizarre, inconnu. Ce qui m'inquiéta énormément. Le temps de la questionner, je constatai qu'elle perdait connaissance et réalisai qu'elle semblait dans un coma diabétique. Tout cela sans aucun signe avant-coureur.

Quant à moi, je commençai à paniquer et suppliai Dieu de ne pas la prendre maintenant, c'était trop tôt. Je dus maîtriser ma panique, à tous prix, et donner des priorités dans mes réactions. C'était dangereux de lui faire boire du coca cola, ce qu'elle prend habituellement lors d'hypoglycémies, je choisis donc le morceau de sucre fondant dans une cuillère et le lui enfilai sous la langue. Le temps passait. Je contactai mon frère et ma belle-sœur, leur fis part du drame qui se jouait dans leur maison et les priai d'appeler une ambulance. Je savais pertinemment bien que les secours allaient prendre un minimum de trente à quarante minutes, étant donné le coin perdu dans les montagnes où nous nous trouvions. Quant à moi, durant cette attente, j'essayai de lui administrer, tant bien que mal, du sucre fondu. Quelle angoisse ! Inutile de dire que mon cœur battait la chamade, ce qui n'arrangeait pas les choses. Au bout d'un long moment, l'ambulance arriva avec ses feux clignotants, ce qui me soulagea énormément car la situa-

tion n'évoluait pas. Trois personnes débarquèrent, un médecin, une infirmière et l'ambulancier. Ils la réanimèrent par une injection. Ayant, semble-t-il, repris ses esprits, elle ouvrit les yeux et nous regarda tout étonnée :

« Qu'est-ce qui m'est arrivé ? » dit-elle. Le médecin lui expliqua son état et l'informa que son mari venait de lui sauver la vie. Jugeant l'hospitalisation pas nécessaire, le corps soignant nous quitta une heure après en demandant à la patiente de consulter son diabétologue le plus rapidement possible. Entre temps, Gérard et Christine nous rejoignirent un peu éprouvés, il est vrai. En ce qui me concerne, la nuit fut agitée. Je venais aussi de réaliser que quelque chose de grave venait de se passer et, qu'à partir de ce jour-là, plus rien ne serait comme avant. C'était à nouveau un moment fort et pénible. Mon cœur s'était calmé. Dans la journée du lendemain, nous rentrâmes chez nous avec toutes les précautions qui s'imposaient. Évidemment, le lundi matin, Marie-Claire, alitée, eut un contact téléphonique avec son médecin. Depuis ce jour-là, malgré la semaine qu'elle passa tranquille à la maison, malgré les jours suivants où elle travailla le plus calmement possible, le diabète l'éprouva par son instabilité. Elle stoppa toutes les activités accessoires, les réunions d'enseignants,

l'animation des messes des familles, les différentes assemblées professionnelles à cause de ces maux fréquents.

Ses élèves, ainsi que ses collègues, furent instruits pour parer à une récurrence. Tout son entourage joua le jeu pour lui rendre la vie plus facile. Le contact privilégié qu'elle avait avec ses élèves fit que ceux-ci prenaient les choses en main, lui offraient des bonbons estimant, à leurs yeux, que c'était meilleur que les sucres. Ils organisaient une surveillance de leur maîtresse, essayaient de ne pas l'énerver, lui demandaient régulièrement comment elle se sentait et expliquaient à tout un chacun ce qu'est le diabète. Elle eut néanmoins de fréquents arrêts de travail toujours plus longs pour changer les traitements. Ses absences perturbaient les élèves. En mai, une interruption sérieuse fut préconisée allant jusqu'à la fin de l'année scolaire. Ce laps de temps devait être profitable pour essayer de rééquilibrer le diabète et aussi pour retrouver le moral qui se mettait à chuter dangereusement chez elle, qui était toujours positive et disciplinée. C'est alors que, de mon côté, des angines de poitrine se manifestèrent plus fréquemment et devinrent plus douloureuses. En juin, mon médecin m'ordonna d'effectuer à nouveau une coronarographie. C'est avec une certaine

appréhension que j'entrerais à l'hôpital universitaire de Lausanne cette fois-ci. Et « rebelote », les odeurs, les blouses, les bonnets ! Quatre médecins essayèrent, à tour de rôle, de passer la sonde dans mes pontages. Ils me demandaient de me tordre à droite, à gauche comme un ver de terre, afin d'être en mesure de prendre les contours aux angles voulus. C'était pénible, mais pas trop douloureux. Ils changèrent un tant soit peu mon ordonnance de médicaments et m'informèrent qu'ils pouvaient, si les douleurs persistaient, ballonner certaines coronaires. On me dit aussi que les pontages allaient bien mais que je devais impérativement diminuer mes activités et me ménager. Nous passâmes, tous les deux, notre convalescence dans notre chalet en Valais en nous surveillant mutuellement. Ayant des caractères combatifs, nous nous épaulions activement et nous ne nous permettions pas le pessimisme. Marie-Claire faisait tout pour retrouver l'équilibre du diabète afin d'être en mesure de reprendre ses activités en septembre. Quant à moi, de toute façon, en date du 8 août, j'allais rentrer en pension, ayant atteint mes 65 ans. Nous pensâmes qu'il serait tout de même bon de changer d'air. J'avais dans l'idée de descendre le Rhin et de naviguer dans les canaux de Hollande.

Vu les circonstances, la sagesse voulut que nous choisîmes d'effectuer une navigation dans le sud de la France, dans un climat doux et propice à mon cœur.

Nos médecins nous conseillèrent, effectivement, de nous détendre, en bateau, afin d'être agréablement occupés. Nous nous étions aperçus, depuis quelques années déjà, que Marie-Claire étant sur l'eau, ses glycémies devenaient plus horizontales. Notre projet décidé, nous passâmes aux préparatifs. Meticuleusement, nous nous procurions les cartes de navigation nécessaires, étudions les parcours, préparions le bateau. Le trajet que nous pensions faire consistait à effectuer la descente du Rhône depuis Lyon, d'entrer dans les canaux à la hauteur d'Avignon, de traverser la Camargue, puis l'étang de Thau et de rejoindre le début du canal du Midi à Marseillan, puis suivre celui-ci jusqu'à Toulouse. Ensuite, nous aurions navigué sur la Garonne jusqu'à Bordeaux. Pour cela, il était impératif de mettre notre attelage en sécurité et, si possible, à mi-parcours sur le trajet envisagé. Marie-Claire, par l'intermédiaire d'Internet, trouva un camping qui possédait des garages fermés et qui accepta d'abriter notre convoi. Se situant au bord du canal du Midi, dans le joli village de Colombiers, il n'était qu'à six kilomètres de la gare de

Béziers. Début juillet, nous voilà partis, direction plein sud. Après cinq tentatives de mises à l'eau, le long du parcours du Rhône, nous dûmes nous résigner à quitter cette option. Le niveau d'eau était, à cette époque-là, particulièrement bas, rendant aucune rampe praticable. C'est à Beaucaire, à la hauteur d'Avignon, à l'entrée du canal du Rhône à Sète, que nous effectuâmes une mise à l'eau sans problème. Le bateau à quai, nous amenâmes notre attelage à Colombiers distant de deux cents kilomètres. Le propriétaire de ce camping nous conduisit à la gare de Béziers. C'est à 22 h que nous arrivâmes en gare de Beaucaire et rejoignîmes notre embarcation. Il était bien tard mais nous étions fiers de notre exploit. Tout avait fonctionné à merveille. Le bateau sous nos yeux, sur une jolie terrasse, nous dégustâmes un plat de savoureuses moules-frites. Nous étions bien conscients que l'agitation de cette journée ne devait pas se reproduire trop souvent. Heureusement, nous allions attaquer une traversée de la sauvage Camargue sur une centaine de kilomètres avec une seule écluse. Le lendemain, nous glissâmes au fil de l'eau, lors d'une journée resplendissante, au son des cigales et dans les odeurs embaumantes du Sud. Marie-Claire flânait sur le pont avant, pendant que je pilotais. Le noir des taureaux, le blanc

des chevaux, le bleu du ciel, le rose des flamands se juxtaposaient dans cette belle Camargue. Tout cela représentait, pour nous, une excellente thérapie. Nos corps se laissaient pénétrer par la douceur du climat. Le soir venu, nous mouillâmes au milieu des pâturages et des étangs, dans un soleil couchant orangé. Par précaution, nous installâmes notre fameuse moustiquaire, dans l'attente de voraces moustiques. La soirée se déroula paisiblement. La nuit fut bercée par le léger clapotis et par les conversations des flamands qui crient comme des canards. Cette Camargue nous enchanta. Nous avions emporté suffisamment de provisions à bord car, dans cette région, les villages sont peu nombreux. Un jour, nous nous reposâmes toute la journée à l'ombre de l'unique arbre du rivage et nous profitâmes d'étendre, au soleil, la literie de notre bateau. Quant à ma santé, mes angines de poitrine avaient pratiquement disparu. Je me sentais parfaitement à l'aise. Parfois, nous croisions des gardians qui, de leur monture, nous faisaient un signe de la main. Sous un soleil généreux, nous avançons, presque seuls, dans ces paysages et ne regrettons pas notre décision d'escapade dans le Sud. Nous traversâmes des villes telles que Aigues Mortes, Sète dont l'intérêt historique est bien présent. Néanmoins, en cette pleine saison touris-

tique, nous ne nous attardâmes point. Le temps d'un repas sur une terrasse, le temps de quelques flâneries et, bien vite, nous reprenions le large dans Dame Nature. Les stations balnéaires telles que Palavas, Frontignan bordent le canal et nous profitâmes, lors de nos escales, de baignades bienvenues. Arrivant à Palavas Les Flots, nous bifurquâmes à bâbord pour entrer dans le canal qui nous amena au port. Je fis quelques photos des quais puisque le canal traverse la cité. Nous passâmes la nuit dans le grand port de mer. Quel plaisir que de faire la connaissance de l'eau salée, de grands bateaux et d'une vraie capitainerie maritime ! Dans sa tour de verre, le responsable du port, un personnage à longue barbe, nous enseigna l'histoire des Cathares et de leurs monuments. Nous fûmes, là aussi, bien accueillis. Notre sommeil fut bercé par le bruit des drisses cognant contre leurs mâts. C'est le lendemain que nous prîmes le large. Escapade goûtait aux flots salés et nous aussi. Devant nous, s'étendait la mer, ce n'était pas Évian de l'autre côté, mais l'Afrique.

Quelle belle sensation ! La mer était calme et nous nous baignions, évidemment, pas les deux en même temps, selon les règles fondamentales de sécurité. Du large, nous observions les plages et la côte. Une journée pleine de joie et de bonheur !

C'était aussi une première et un défi d'avoir emmené notre petit bateau lacustre jusqu'à la Grande Bleue. Nous fîmes un petit détour de navigation pour satisfaire notre curiosité. Sur six kilomètres environ, nous entrâmes dans les terres par le petit canal du Lez et naviguâmes jusqu'au terminus « La Marina du port Ariane. » Cela valut effectivement le détour. Nous rejoignîmes ensuite notre canal du Rhône à Sète. Il est très large sur ce parcours et rectiligne. Il suit la mer pour arriver à Frontignan, dernière ville sur ce trajet. L'étang de Thau qui nous accueille est surnommé « La petite mer. » Sète est à bâbord. Son port, avec ses chalutiers, ses voiliers, ses pêcheurs est pittoresque et représente toujours le cœur de la ville. La colline du Mont Saint-Clair, autour de laquelle la ville se développe, permet une vue panoramique à la fois sur l'étang et sur la mer. Sur son flanc sud, on peut admirer le large tout en découvrant le cimetière où est enseveli Paul Valéry.

Sur le bas de son flanc nord, c'est l'Espace Brassens qui nous fait revivre un temps de poésies mises en chansons. Il n'est pas étonnant que ces grands poètes aient été inspirés par ces paysages.

Notre navigation se poursuit sur l'étang de Thau. Cet étang est peu profond et il s'agit donc de

bien suivre le chenal de navigation. Ses eaux font partie du domaine maritime et les règles de barre et de route maritimes s'y appliquent. Des vents violents soufflent fréquemment sur l'étang. Le Mistral du nord-ouest, le Grec du sud-est soulèvent des vagues dangereuses pour les bateaux fluviaux non conçus pour ce type de navigation. Ce qui n'est pas le cas de notre bateau Escapade qui est un bateau norvégien, dit baleineau, avec l'avant et l'arrière pointus. Ce concept de coque a été conçu spécialement pour les bateaux de pêche norvégiens naviguant dans les fjords tumultueux. Ce même type de bateau a été transformé en bateau de plaisance. L'arrière et l'avant pointus sont ainsi faits pour briser les vagues et sécuriser le bateau.



Escapade III



Le canal du Midi et un pont caractéristique



La Capitaine



Dans le bassin de Castelnaudary, pays du Cassoulet



Remous dans l'écluse



le quai de Ventenac



Le fleuve sauvage de l'Hérault



Sur les quais de Sète

Le cap fut mis sur Mèze, de l'autre côté de l'étang. Nous avons réservé notre mouillage par radio et nous fûmes placés au milieu du port. Mèze est une bourgade fort sympathique avec beaucoup de petits restaurants, une plage sur l'étang et un site d'entraînement aux jeux aquatiques. Les joutes, jeux favoris de la région, sont très prisées.

Cette ville de pêcheurs offre une gastronomie raffinée faite de coquillages, de poissons et de vins ensoleillés du pays de Thau. Un port, c'est toujours une rencontre, un lieu d'échange et d'accueil. C'est un espace permettant l'expérience unique d'une double appartenance à la terre et à la mer. Durant quelques jours, nous y mouillâmes avec bonheur. Nous goûtions au plaisir de la plage :

nous nagions, nous bronzions. Au royaume des pêcheurs, nous savourâmes les fruits de mer qui proviennent des parcs à huîtres, la spécialité de l'étang de Thau. Un beau matin, nous larguâmes les amarres et prîmes le cap, direction Marseillan. Au bout de vingt minutes de navigation calme, surpris, nous constatâmes qu'un vent fort se levait. Très vite, la petite mer prenait des allures sauvages et moutonnait passablement sous un ciel invariablement bleu. Nous n'eûmes pas le temps de bâcher notre bateau, juste celui d'enfiler les gilets de sauvetage, prudence oblige, car les vagues se creusaient de plus en plus. Nous fîmes connaissance avec les vagues longues et profondes, spécifiques à la mer. Nous comprenions mieux la raison pour laquelle cet étang s'appelle « La petite mer », avec des recommandations sur la dangerosité de navigation. Le risque était l'échouage sur les hauts fonds de la partie sud de l'étang. Les vagues se brisaient sur l'avant du bateau, nous éclaboussant. Nous modifiâmes notre cap pour naviguer plus proche des parcs à huîtres, un peu protégés par ceux-ci. Nous étions au point de non retour et c'est par force six de l'échelle de Beaufort que nous devions absolument rejoindre le port le plus proche qui était aussi celui de notre destination. Bien que tourmentée, notre navigation, qui dura une heure

encore, ne posa pas de problème, Marie-Claire se risqua même à prendre des photos. Escale de charme entre mer, vignes et étang, Marseillan nous accueillit trempés, le bateau couvert de sel, encore tout étonnés de cette première et si subite tempête. Elle restera longtemps dans nos mémoires. Après un nettoyage et séchage de nous-mêmes et du bateau, nous longeâmes les quais de cette ville qui a gardé son visage authentique de village de pêcheurs. Nous attendions ma fille Patricia et sa petite famille. Ils devaient, pour quelques jours, s'emparer du bateau et naviguer sur le Canal du Midi pendant que nous, nous changerions de vie momentanément. Le rendez-vous de la reprise du bateau par ses capitaines attitrés serait à Port La Nouvelle.



C'est à Marseillan, fin de l'étang de Thau que commence le Canal du Midi, 240 km avec 61 écluses, se déroulant jusqu'à Toulouse.

Nous décidâmes de passer ces quelques jours d'escale dans un petit hôtel du littoral, flânant sur la plage. La santé de Marie-Claire n'était pas ex-

traordinaire. Ses glycémies, tout en faisant des pics moins pointus, étaient toujours en dents de scie. Elle souhaitait s'allonger à l'ombre des parasols et s'adonner à la lecture. C'est ce que nous fîmes. Quant à moi, j'étais étonnamment bien, sans plus aucune douleur.

Début août, nous reprîmes possession de notre embarcation à Port la Nouvelle, grand port méditerranéen, premier accès à la mer pour les bateaux venant, par les canaux, de l'Atlantique. Nous fîmes le chemin inverse en remontant le Canal de La Robine, avec une douzaine d'écluses, pour rejoindre le Canal Du Midi. La Robine se glisse dans un paysage sauvage de début du monde, pays des étangs à perte de vue peuplés d'oiseaux magnifiques. Paysage sublime, irréel, magique, paysage vierge, c'est un festival de couleurs. Des terres rouges, orangées se baignent dans le bleu des étangs qui, eux-mêmes se mirent dans la mer. Et de ci, de là, le long du canal, des figuiers sauvages nous offraient généreusement leurs fruits mûrs. Des allées de pins parasols propageaient leurs ombres généreuses et fraîches. Couchés sous les pins, nous écoutions, dans une grande sérénité, les légers bruits des insectes, de la faune aquatique qui, seuls, perçaient le silence. Aucun autre navigateur sur ces plans d'eau heureusement ignorés

par la plupart d'entre eux ! C'est certainement la plus belle navigation que nous connûmes et nous décidâmes d'y revenir dans un proche futur. Le Canal de la Robine qui mène à Narbonne nous permet de découvrir une escale fort agréable. Dans cette cité, le canal, de manière très pittoresque, passe sous les maisons. Nous visitâmes cette ville riche en vestiges historiques. Nous entrâmes dans l'embranchement du canal de jonction, bordé par de magnifiques pins parasols. À la rencontre du Canal du Midi, c'est à bâbord que nous virâmes direction Toulouse.

Mais revenons en arrière à près de cent kilomètres de là. À Marseillan, où nous avons laissé le bateau à ma fille, le Canal du Midi débute et chemine jusqu'à la hauteur de la ville d'Agde.

Arrivé à la hauteur de cette ville, une grande écluse ovale, unique au monde et très ingénieuse, permet aux bateaux d'aller dans trois directions différentes. Ils peuvent soit rejoindre la mer, soit le fleuve de l'Hérault ou encore le Canal du Midi. Sur tout le canal, nous ne rencontrâmes que des écluses ovales et non des rectangulaires comme au centre de la France. Nous en reçûmes finalement l'explication. À l'époque de la construction du Canal du Midi, la technique ne permettait pas encore

d'édifier des écluses dites « rectangulaires. » Paul Riquet eut l'ingéniosité de copier les arcs des ponts romains et de les reproduire verticalement. C'était la seule manière qui respectait les équilibres des forces en présence.

De cette écluse ronde, une heure de navigation suffit pour accoster au petit port de Cassafières, à Portiragnes-Plage, se situant à peine à un kilomètre de très belles plages. Ensuite, le canal poursuit son parcours, passant le pont canal de Béziers, pour atteindre le bas des fameuses neuf écluses de Fonserannes qui permettent aux bateaux de monter d'une trentaine de mètres. Impressionnant ouvrage datant de la construction du Canal ! Du sommet des écluses, un long bief, de près de 60 km, sans écluse, s'écoule bordé de magnifiques platanes. Dans cette partie-là, le canal s'attarde dans une plaine parsemée de collines aux reflets rouge-doré. Le très joli port de Colombiers jouxte le camping où dort bien sagement notre attelage. Nous y avons repéré l'existence d'une rampe de mise à l'eau. Ce fut aussi une des raisons qui nous fit choisir Colombiers comme base. En cas de problème, nous pouvions sortir le bateau de l'eau avant les chapelets d'écluses de Fonserannes. Et ce fut un point important pour la suite de notre histoire. Le canal devient de plus en plus sinueux at-

tirant l'attention des navigateurs dans les courbes. Les vestiges romains s'étalent sur ses rives. À un moment donné, le canal passe dans un tunnel, le tunnel de Malpas. Un célèbre oppidum domine l'ouvrage de Malpas et surplombe l'étang de Montady. La ville de Capestang, avec son imposante collégiale de Saint-Etienne, est visible longtemps car le canal tourne autour de la ville presque à 360°. Cette pure merveille qui s'offre au regard, au travers des arbres, est une conséquence de la construction du canal contournant les collines couvertes d'immenses vignobles. Les premiers 150 km de la voie d'eau sont la partie la plus merveilleuse de tout le Canal du Midi.

Après ces explications sur le Canal du Midi, revenons à notre montée de la Robine. À la jonction, nous quittâmes le littoral pour nous enfoncer dans les terres. Le climat changea aussi. Une merveille, ce chemin d'eau qui serpente dans des campagnes écrasées de chaleur, protégés que nous étions par la voûte ombreuse de platanes centenaires. Ce n'est pas loin de cent mille arbres qui furent plantés le long des chemins de hallage. C'est l'œuvre géante de l'homme Paul Riquet, le grand génie du siècle, né à Béziers en 1604. Il construisit ce canal

sous le règne de Louis XIV. Le canal fut mis en eau en 1681. Il fonctionne toujours avec les mêmes ouvrages d'alimentation. Un vrai chef-d'œuvre hydraulique ! Le Canal est inscrit par l'UNESCO, depuis décembre 1996, au patrimoine mondial de l'humanité.

Il rejoint au panthéon des réalisations de l'Homme des sites aussi illustres que le Mont-St-Michel, Lascaux, Delphes, Abou Simbel ou encore l'Alhambra de Grenade.

C'est à mon sens, la 8^{ème} merveille du monde, comparable aux travaux pharaoniques d'Égypte et à ceux de la Muraille de Chine. C'est le sentiment d'être face à l'incommensurable qui m'habita lors de la découverte de ce Canal du Midi. Il comprend plus de trois cents ouvrages d'art, rigoles d'alimentation comprises. Soixante-trois écluses sont encore en service, dont dix doubles, quatre triples, une quadruple et une octuple. Le Canal du Midi a deux pentes. C'est ce qu'on appelle un canal à point de partage. Du même type est le Canal de Briare parcouru l'année précédente. Nous goûtâmes aux charmes de cette balade tout le long de ce Canal du Midi et devînmes follement amoureux de celui-ci. Nous savourâmes les jeux toujours renouvelés de l'eau et de la lumière, la variété des

paysages des collines verdoyantes du Lauragais aux vignobles des Corbières, l'architecture des ouvrages d'art et des bâtiments du bord du canal. Le long de cette voie royale, nous nouions, comme de coutume, des liens avec les éclusiers, toujours présents. Ceux-ci, par leurs histoires, entretiennent les flammes du souvenir, avec... l'accent du soleil en plus. Donc Paul Riquet a réussi le formidable exploit d'effectuer la liaison de l'Atlantique à la Méditerranée par voie d'eau. C'est lui aussi qui a rendu navigable la Robine, un ancien lit de l'Aude, utilisé comme canal, dans l'Antiquité. D'ailleurs, à Sallès-d'Aude, des amphores furent découvertes sur les rives de la Robine, en 1968, par deux viticulteurs. Les fouilles menées, depuis 1976, ont mis à jour les vestiges d'un village gallo-romain de potiers spécialisés dans la fabrication d'amphores à vin. De là, ils acheminaient les vins par la voie romaine jusqu'à la capitale. Aujourd'hui, le site se nomme Amphoralis et est extrêmement instructif.

Il faut ajouter que cette région du Languedoc-Roussillon est le vignoble le plus grand du monde. C'est donc, à travers ces vastes vignes que nous naviguions. Par soleil brûlant, par exemple, nous avons le choix de nous glisser à l'ombre des grands arbres ou de nous prélasser du côté ensoleillé. Un régal ce canal ! Ce voyage passa par une

escale à Carcassonne ; l'étape suivante nous conduisit au grand bassin de Castelnaudary. Nous étions dans un des hauts lieux du Canal du Midi et... du cassoulet !

Entre Midi-Pyrénées et Languedoc-Roussillon, la vallée est formée par les contreforts des Pyrénées et de la Montagne Noire. Castelnaudary est distante de la mer de 80 km et est à 50 km de navigation de Toulouse. Le paysage changea :

Au revoir le Midi, les cigales, les parfums des pins, et bonjour la France profonde, réminiscence des paysages des canaux du centre de la France.

Nous contemplions, maintenant, les montagnes des Pyrénées, à bâbord, et la Montagne Noire, à tribord. Observant toujours les faits et gestes de mon épouse, par prudence et pour cause, je constatai des signes de fatigue, malgré une vie à bord agréable et détendue. Ses glycémies n'étaient pas aussi plates que le canal. Sur le Canal du Midi, nous naviguons à contre-courant jusqu'au point de séparation des eaux et, pour nous, il fallait encore d'un jour et demi avant d'atteindre ce point. C'est à la hauteur de Ségala, proche du département de la Haute-Garonne, que nous devînmes avalant. Cela veut dire que dorénavant la priorité

nous serait accordée lors des croisements et cela voulait aussi dire que les écluses que nous rencontrerions seraient pleines et feraient descendre le bateau en se vidant. En descendant le cours d'eau, les manœuvres sont plus faciles. Elles peuvent pratiquement toutes se faire de l'intérieur du bateau.

Nous n'étions plus qu'à quelques jours de la magnifique ville de Toulouse, surnommée la Ville Rose.

Marie-Claire me proposa de nous rendre à Lourdes, en train, depuis Toulouse. C'est régulièrement, qu'avec sa famille, elle faisait ce pèlerinage. Elle avait envie de m'y emmener afin que, moi aussi, je découvris ce lieu saint en sa compagnie. Arrivés dans le grand port de Toulouse, au centre de la ville, nous mouillâmes à côté de la péniche qui officiait en tant que capitainerie. La capitaine, fort sympathique, nous assura la sécurité d'Escapade pendant notre absence. Nous visitâmes la ville puis, deux jours plus tard, ce fut en toute tranquillité que nous quittâmes le bateau. Munis de nos vélos, nous atteignîmes la gare proche, heureusement, car il pleuvait fort. Arrivés à Lourdes, nous nous rendîmes à l'hôtel que Marie-Claire connaissait bien et auprès duquel nous

avons réservé pour trois jours. Nous effectuâmes notre pèlerinage, comme il se doit, et confidentiellement, je demandai à la Vierge Marie, puisque nous étions dans un lieu de miracles, un nouveau pancréas, pour mon épouse. En fait de miracle, elle reçut trois semaines plus tard une pompe à insuline ! Nous profitâmes du beau temps pour découvrir un peu les environs à vélo. Un rythme de prière et de promenade s'installa. En date du 8 août 2001, à Lourdes, nous célébrâmes mon anniversaire et déjà nos cinq ans de mariage. « Dieu que le temps passe vite ! » me disais-je. Cinq ans de tout grand bonheur ! Beaucoup d'humour, beaucoup de joie, beaucoup de partages, malgré les santés déficientes. Rire dans l'incertitude de ce qui se passe en soi, dans l'angoisse par rapport à l'avenir, avec la douleur à la poitrine ou les doigts bleus percés à force de piquer, n'est pas facile mais c'est indispensable au moral ! L'endroit était propice à refaire le point sur ce que nous vivions. C'est, portés par la méditation, que nous nous posions des questions :

— Notre mode de vie était-il juste ou fallait-il modifier nos façons de vivre, peut-être ? Sans avoir de vie stressante, étions-nous pourtant trop actifs ? Avions-nous raison de ne pas être statiques ?

Nous craignons, qu'en étant sédentaires, nous nous encroûtions autour de nos « bobos. » S'il était vrai que nous n'étions pas en santé physique, le moral n'allait pas mal. Marie-Claire espérait, qu'avec ce grand bol d'air, elle serait apte à reprendre ses activités, en tous cas un minimum d'entre elles. C'est, confiants, que nous quittâmes Lourdes, après notre examen de conscience, en ayant décidé de ne pas baisser les bras et de continuer une vie active, si possible. Je trouvais Marie-Claire trop fatiguée, malgré la peine qu'elle se donnait pour gérer ses glycémies, et je décidai, avec son accord, d'arrêter notre voyage à Toulouse et de rentrer. Lourdes fut donc l'étape ultime de notre voyage et, quant à la navigation prévue sur la Garonne, la Gironde et le Lot, elle fut repoussée à une date ultérieure. À Toulouse, je laissai sur le bateau mon épouse et allai, en train, rechercher notre attelage. Le bateau calé sur sa remorque, nous entreprîmes le retour par la route en deux jours. Le voyage se déroula sans problème. Escapade retrouva son mouillage de base dans son bleu Léman et, nous, nous allâmes flâner dans notre chalet. Nous avons encore quelques semaines de repos avant de reprendre notre vie professionnelle. Marie-Claire s'y préparait avec soin. Malheureusement, après quelques semaines de rachat

du climat du beau Valais, mes angines de poitrine réapparurent. Retrouvant le climat variable dû aux différences de pression, mon état se dégrada. Je ne fus pas apte à reprendre le travail.

Un beau jour, nous reçûmes un petit paquet. L'expéditrice était ma fille. L'ouvrant avec curiosité, j'eus l'heureuse surprise de voir apparaître une jolie cigogne en peluche. Avec sa façon toujours originale de nous annoncer les événements, elle nous apprenait la future naissance de Valentin, au printemps 2002.

Ma femme, avec une grande joie, retrouva ses élèves. Ceux-ci ne l'avaient point oubliée et manifestèrent un grand soulagement en la voyant réapparaître à la tête de leur classe. Malheureusement, pour elle également, son état s'aggrava sérieusement. En accord avec son diabétologue, elle résolut de recourir, en dernier ressort, à l'utilisation d'une pompe à insuline. Celle-ci lui fut placée fin septembre, et moi, aussi, j'eus droit à un enseignement. Il y eut un nouvel arrêt de travail, pour elle, afin qu'elle s'adaptât à cette nouvelle technologie. La pompe à insuline fut très bien acceptée, nous la voyions tous les deux comme une auxiliaire de santé miraculeuse. Encore aujourd'hui, nous en sommes pleinement satisfaits. Au bout

d'une semaine, elle reprit son activité. Celle-ci était réduite. Elle bénéficiait de nombreux avantages horaires. Le miracle que nous attendions, tous deux, ne se produisit pas. La pompe lui facilitait la vie mais sans améliorer son état. Les maux en classe s'accroissaient et nous la vîmes déprimer : perdre du poids et surtout le moral. Bientôt, elle n'eut plus la possibilité de gérer sa maladie étant totalement envahie par celle-ci, comme elle le disait elle-même. Lors des vacances d'automne, je l'emmenai à Ténériffe pour un petit séjour balnéaire afin, une fois de plus, de lui changer les idées. Les problèmes demeuraient, mais, sans l'agressivité de la vie courante, elle pouvait davantage faire face. Le retour en classe fut de courte durée. En novembre, elle n'eut pas le choix, c'est définitivement que se stoppèrent ses activités. Une grande pitié s'empara de moi et de son environnement. Tout le monde trouvait injuste qu'elle fut dans l'obligation de renoncer à tout ce qu'elle aimait pour survivre, elle qui était si brillante et aimée, pour ses qualités, par son entourage professionnel. Elle acceptait mal cet état de fait. Elle déprimait, pleurait beaucoup et je la vis, pour la première fois, détester sa maladie. Elle devait se rendre à l'évidence. Elle était devenue incapable de mener à bien son activité professionnelle. Il y

avait maintenant près d'une année que son diabète s'était compliqué et elle devait impérativement s'en occuper en priorité. Soutenue par son médecin et par sa famille, c'est dans la volonté de reprendre en main sa maladie qu'elle se réfugia. Nous étions à nouveau à une étape de vie confrontés à des problèmes de survie. Elle manifesta tout de suite la volonté de quitter ses lieux tant aimés, le site professionnel dans lequel elle avait évolué, l'appartement qui lui rappelait ses travaux. C'était toute une ambiance qui mourait en elle. Je la compris. Elle ne faisait plus rien, tournait en rond devant son ordinateur, dans notre appartement. C'est, seul, que je me trouvais cette fois pour prendre une bonne décision. Elle était trop atteinte dans son être physique et mental pour que nous parlions d'avenir. Ayant atteint l'âge de la retraite, je décidai alors de mettre fin à ma carrière professionnelle et de m'occuper d'elle. Jeune encore, elle devait impérativement accepter son nouvel état et continuer à aller de l'avant. Je l'emmenai dans notre chalet, sous la surveillance d'amis, et rejoignis notre joli appartement de Préverenges, au bord du lac Léman. Pendant qu'elle se reposait en Valais, avec son accord bien entendu, je remis les clés de cet appartement, excepté le garage, où j'entassai les meubles sans savoir ce

que nous en ferions. En l'espace d'un mois, notre vie basculait. Le temps passant, Marie-Claire se reprit et, par la magie de sa volonté, entrevit une autre vie possible sans « son école ».

Elle essayait de penser de moins en moins à ses élèves et elle se concentra sur ses courbes glycémiqes. Elle entreprit les démarches de mise en invalidité. Cela fut pénible, mais je l'aidais, comme je pus, à accepter cette situation. Je la bousculais aussi afin qu'elle ne pleure pas trop longtemps sur son sort. Bientôt elle se fixa de nouveaux objectifs, songeant à vaincre la maladie. Aujourd'hui encore, son diabète est instable, sujet au moindre stress, il est un travail de tout instant qu'elle accomplit avec la même patience qu'elle « faisait » son école.

Nous passâmes l'hiver dans notre lieu de retraite. Nous skiâmes un peu. Lors d'un beau jour printanier, magnifiquement doux et ensoleillé, nous allâmes skier dans les hauts de Verbier, plus précisément au lac des Vaux à 2'800 m. Vers les treize heures, nous nous arrê tâmes près d'un rocher pour boire notre thé et manger nos sandwiches, face à un grandiose panorama. Alors que nous le contemplions, le moment tant redouté depuis toujours arriva. Je ressentis un grand malaise m'envahir. C'est le cœur qui s'affola par des bat-

tements importants et irréguliers. Mes yeux se remplirent de paillotes troublant la vision. Plus de force dans les jambes, au seuil de perdre connaissance, je dis à Marie-Claire :

« Rejoignons tout de suite le télésiège ! »

Je souhaitais atteindre la station du téléphérique qui me ramènerait à plus faible altitude. J'insistai pour qu'elle n'appela pas l'hélicoptère et je pris la cabine qui redescendait à la station intermédiaire, évitant de changer trop rapidement d'altitude. Les paliers, je les faisais toujours pour monter comme pour descendre. C'est, avec peine, que je rejoignis la terrasse du grand restaurant.

Il me fallut attendre trois heures sur cette terrasse baignée de soleil pour que mes malaises s'atténuent à coup de nitroglycérine et de « patchs », sorte de petits pansements que l'on colle sur la poitrine et que j'avais toujours à portée de main. Il s'agit de médicaments qui dilatent les veines, les petites artères et les coronaires. De ce fait, le cœur doit fournir moins d'effort pour accomplir son travail et consomme ainsi moins d'oxygène. Petit à petit, mon corps se sentit mieux et le cœur reprit ses battements réguliers. Cela avait été un sérieux avertissement. J'étais préparé à vivre un tel moment tant j'étais conscient que le

ski que je pratiquais toutes ces années était du bon. Ce jour-là, sonnait le glas de la joie du ski et des balades en altitude, pour moi. Mais, j'étais toujours vivant et je profitai de ce paysage une dernière fois. J'insistai pour redescendre, skis aux pieds, le long d'un chemin à pente douce, conduisant à la station de Verbier. Je voulais ne pas faillir à la tradition du bonheur de la dernière descente face au paysage tant aimé. Mon caractère est ainsi.



Juste quelques minutes avant le malaise



La dernière fois



Les fameux trois décis de blanc

Le long du chemin, je m'arrêtais souvent pour contempler le ce grand cirque blanc. C'est à notre halte du restaurant du Carrefour que je déchaussai pour la dernière fois mes skis et appréciai notre fidèle petit « coup de blanc », le petit vin de la région. Marie-Claire, voulant me consoler, me proposa de skier, à l'avenir, en plus basse altitude. Je la dissuadai aussitôt. Après avoir connu les grandeurs du ski d'altitude et ses panoramas grandioses, je n'irai pas me promener sur des pistes de débutants.

C'est ainsi que le ski mourut pour moi, mais il me restait la navigation ainsi que tous les autres plaisirs de la vie. Nous étions début 2002. La vie s'écoula, quelques mois, paisiblement, dans notre chalet. J'avais de la peine à me remettre de ce malaise subi en altitude quand, un jour, un certain

dimanche, alors qu'invités chez les voisins pour un apéritif dominical, on nous offrit le journal local. C'est durant l'après-midi, à ma sortie de la sieste, que Marie-Claire me fit part d'une découverte qu'elle jugeait intéressante dans la rubrique des petites annonces. Il s'agissait d'un bien à vendre au bord de la mer.

« Et si nous achetions une maison au bord de la mer ? Ne serait-ce pas bon pour ta santé ? » me dit-elle. Je la regardai tout étonné et lui répondis :

« Pourquoi pas, mais je préférerais un grand bateau. » Néanmoins, elle prit contact par curiosité. En fin de semaine, nous reçûmes de la documentation. La cité balnéaire dont il était question s'appelle Portiragnes-Plage et est proche de Béziers. Elle se trouve justement sur le tronçon du Canal du Midi que nous ne connaissions pas puisque ce trajet avait été navigué par ma fille. Comme nous avions du temps, nous décidâmes de prendre quelques jours pour satisfaire notre curiosité.

Arrivés à Portiragnes-Plage, notre plaisir fut grand de retrouver l'ambiance du canal avec son port de Cassafières, les grands espaces sauvages des dunes et des bras de mer, la Méditerranée s'ouvrant devant nous à l'infini. Nous sentîmes

comme un appel du grand large. Après les restrictions imposées par l'altitude, nous goûtâmes les longues promenades dans les étangs dits de « La petite Camargue ». Les paysages nous remémorèrent les environnements de la Robine, de la Camargue et même des plaines d'Afrique avec des étangs peuplés d'oiseaux, des manades avec leurs taureaux noirs, des élevages de chevaux blancs. Un vol de flamands roses nous accueillit.

Sur la plage, nous nous surprîmes à méditer et un joli poème d'Abdelkader me revint en mémoire, poème qui symbolise vraiment la vie.

Quel secret recèles-tu, ô mer ?

Est-ce là ta blancheur éclatante ?

Es-tu source de fraternité

Ou bien mènes-tu à l'hostilité ?

Pourquoi tes vagues transportent-elles les vaisseaux de la mort ?

Est-ce toi qui engendres les guerres ?

Pourquoi es-tu devenue un champ de bataille

Combien effroyable et craint à travers les siècles ?

Le mal n'est pas en toi, ô mer !

Le mal vient de l'homme entêté et vaniteux.

Je m'aperçus que, quittant la montagne et les lacs, j'étais capable d'éprouver d'intenses émotions au bord de la Grande Bleue.

Dans ce paysage sauvage, les petites maisons de Portiragnes-Plage s'harmonisaient merveilleusement.

Nous fûmes séduits, bien que la visite de la première maison ne nous enthousiasma pas. Mais, on nous proposa l'achat d'une maison, sur plan, dans un lotissement à bâtir, en bordure de cette terre sauvage. Habiter dans une résidence à trois cents mètres de la mer, à un kilomètre du Canal du Midi, avec, pour voisins, des flamands, nous parut du domaine du rêve. L'étude du projet commença. Sans nous engager plus avant, nous signâmes la réservation d'une petite maison à notre goût. Nous avions quelques semaines encore pour réfléchir. Assis sur le bord du Canal, nous méditations : un grand bateau ou une maison au bord de la mer ? À tous deux, il nous parut important, en tous les cas, d'organiser une nouvelle vie. Il n'était pas pensable que je passe tout l'hiver enfermé dans mon chalet, ne pouvant pas sortir à cause du froid qui m'opprimait, ne pouvant pas me promener comme j'aurais voulu à cause de l'altitude, même en bonne saison. Les contraintes paraissaient trop fortes pour ne pas vieillir prématurément. Il y eut également un point important

qui influence notre future décision. À Portiragnes, se trouve un centre médical, une pharmacie, des hôpitaux à proximité, bref, toute l'infrastructure nécessaire aux malades que nous sommes. C'est assis au bord du canal que nous faisons des colonnes :

— Serait-ce le bateau ou la maison au bord de la mer ?

Les points positifs et les négatifs s'alignaient pour atteindre pratiquement les mêmes résultats. Nous décidâmes de laisser la question en suspens pour un certain temps. Durant quelques semaines, le projet fit son chemin, mûrit puis nous décidâmes. Ce fut la maison qui l'emporta. Quoiqu'il arrive, c'était un investissement. Contrairement à un bateau que mon épouse jugeait toujours comme un fonds perdu, un trou dans l'eau, la maison, elle, pouvait se gérer facilement et automatiquement prenait de la valeur au fil des ans.

Nos voisins les flamands roses :







La « Garrigue », notre maison



La petite Camargue



Nos beaux couchers de soleil

Cette région, particulièrement entre Arles et Perpignan, sur une profondeur de vingt kilomètres à partir du bord de mer, est réputée pour offrir un climat bénéfique aux gens qui ont des problèmes de cœur.

Les raisons sont dues aux pressions atmosphériques horizontales, sans grandes variations, aux embruns dégagés par la mer pleins de gouttelettes d'iode et d'oxygène, à l'air marin en général. Ces conditions sont uniques sur ce littoral. La Côte d'Azur n'offre, par exemple, pas ces mêmes avantages et il n'est pas rare de voir des malades du cœur y déménager pour se rendre dans le Midi. Est-ce à cause de la mer tonique du golf du Lion ?

Est-ce à cause de l'absence de grandes chaînes montagneuses ? Toutes ces informations glanées ont contribué à la décision finale de vivre un maximum de temps dans la maison que nous projetions d'acquérir. De plus, la formule de la maison ne nous privait en rien du bateau, puisque celui-ci, sur les Canaux du Sud de la France, se sentait déjà chez lui. La proximité du Canal du Midi, du fleuve de l'Hérault, de l'étang de Thau et de la mer offrait des perspectives de navigation paradisiaque.

C'était, dans cette région, le dernier lotissement au bord de la mer et nous voyions les étrangers se précipiter pour acquérir un ou plusieurs biens. Nos voisins, d'abord sur plan, furent des Irlandais, des Belges, des Allemands, des Français et aussi quelques compatriotes, dont nos chers amis et voisins de Sembrancher, la famille Bachmann. L'organisation de notre vie future fut un travail stimulant qui m'occupa tout le printemps. Nouveau projet, nouvelle vie et surtout une perspective d'amélioration pour ma santé ! En vivant dans un climat plus doux, ma vie ne pouvait qu'être plus confortable. J'étais également attiré par un autre lieu magnifique que sont les îles Canaries. La température hivernale y est meilleure qu'au sud de la France, le climat pour les cardiaques est idyl-

lique, mais l'éloignement de nos familles fit pencher la balance en faveur de la côte française. Quand nous prîmes possession de notre maison baptisée « La Garrigue », nous eûmes la joie d'y aménager un jardin d'agrément en compagnie de nos enfants et petits-enfants. Nous plantâmes un grand palmier, symbole du soleil, un olivier de 150 ans, symbole de la paix et un citronnier pour la joie de la cueillette et l'accompagnement des fruits de mer. Tout autour de la propriété, ce furent de beaux lauriers rouges et des touffes de lavande qui prirent place.

Nos arbres, nous les choisîmes déjà grands car je n'ai pas le temps d'attendre qu'ils poussent. C'est aujourd'hui que je profite déjà de leur ombrage et de leurs fruits. Depuis ce moment d'immigration dans le Sud, c'est régulièrement que nos familles et amis viennent partager les douceurs de notre jardin d'Éden. Les uns après les autres bénéficient de l'aubaine de passer quelques jours dans ce Midi enchanteur. Maman, à l'âge de quatre-vingts neuf ans fit l'effort, malgré le long voyage, de me visiter pour une dizaine de jours festifs entre tous. Je l'accueillis, accompagnée de mon frère et de ma belle-sœur. Ce fut, pour moi, un grand bonheur. Avec les petits-enfants, nous partageons de beaux moments en balades à la décou-

verte de notre environnement sur terre et sur eau. Des parties de pêche, de longues baignades et des séances d'observation d'oiseaux aquatiques occupent alors nos journées. Dans le lotissement s'est instaurée une ambiance amicale et fraternelle. C'est, ensemble, que nous avons aménagé nos maisons, nous prêtant les outils, nous rendant des services et cela aboutit à une agréable connaissance mutuelle. Pour ma part, mes capacités techniques et mes connaissances des langues firent que j'étais très souvent sollicité par les entrepreneurs comme par les propriétaires, soit pour des traductions, ou pour différents conseils techniques. L'aménagement de notre lieu fut une période très active vécue dans le calme, à notre rythme, et dans la joie. À la fin de nos journées, nous prîmes l'habitude de jouer à la pétanque. Ce sont nos voisins français qui nous initièrent à ce sympathique jeu. Tous, nous achetâmes des boules et c'est, autour d'une petite table ronde que je sortais de mon jardin, que nous buvions un pastis, entre deux parties. La place sur laquelle nous jouons actuellement a été baptisée la « Place des Trois Suisses » car elle jouxte trois parcelles helvétiques. Sont ainsi présents des ressortissants des cantons du Valais, du Tessin et de Neuchâtel. Dans le lotissement, les rencontres sont riches

d'expériences : les uns apprennent la langue des autres. À chaque période de vacances, les boules refont surface de leurs étuis et personne, presque pour rien au monde, ne manquerait le rendez-vous quotidien de 17 h. Des parties de pêche en mer sur « Escapade » sont organisées. Daniel, notre voisin français, fin bec, n'oublie pas de prendre à bord les pâtés maisons faits par sa maman octogénaire. Jeannot emmène ses spécialités espagnoles et Yves, ses mets lyonnais. Trop occupés par la chasse aux poissons et les maux de mer de mes passagers, ce n'est qu'au port du Cap d'Agde, au calme, que nous profitons de toutes ces bonnes choses.

Dans l'espace de vie de notre « Clos de Socorro », nom de notre lotissement, les contacts s'approfondissent et c'est, souvent, que nous invitons ou que nous sommes invités pour partager notamment des mets nationaux. Fondue, couscous, paëlla, grillades aux sauces typiques nous régalent. À nouveau, je constate, que, comme lors de mes voyages, les hommes de nationalités différentes, de cultures différentes, de langues différentes cohabitent dans une parfaite harmonie et compréhension mutuelle. Toute cette convivialité a pour résultat une ambiance qui permet de dépasser les clivages confessionnels et linguistiques,

ainsi que les douleurs laissées par l'histoire. Parfois, nous nous retrouvons, tous, pour un puissant apéritif chez une famille allemande, ou, parfois, une famille écossaise invite ses voisins français quand bien même personne ne parle la langue de l'autre. L'intelligence du cœur supplée à toutes les lacunes. Les liaisons Internet nous permettent de rester en communication les uns avec les autres, hors des périodes de vacances. En ce qui me concerne, c'est un aboutissement heureux de tout ce que j'ai vécu. Après avoir passé ma vie active à l'échelle internationale, c'est magnifique de couler une heureuse retraite dans cet environnement si riche. Mon épouse, ne voulant pas être de reste, a repris des cours d'anglais et d'allemand afin d'être en mesure de suivre les conversations de son mari.

Voilà bientôt deux ans qui se sont écoulés dans cette douceur de vivre entrecoupés par des incursions en Suisse. Lors de ces voyages, nous visitons nos médecins, Marie-Claire s'adonne à quelques promenades en montagne ou aux joies du ski pendant que je barbote dans les piscines thermales de notre belle Helvétie. Pour ma part, j'évite de me rendre en Suisse, en hiver, et c'est à Portiragnes que j'attends mon épouse quand elle rejoint le pays pour quelques jours. Je suis obligé de constater que ma santé se porte à merveille, sous ces lati-

tudes, même par temps variable ou par vents et tempêtes. Il semblerait que le Midi, pour moi, soit un médicament bienfaisant. Un jour, alors que je me promenais seul sur le front de mer, je m'assis sur un tronc rejeté par les eaux, lors d'une tempête.

Je méditais sur mon passé, face aux grands horizons, quand, tout à coup, me revinrent en mémoire les paroles prémonitoires de ce sacré Gilles dont j'ai déjà parlé. Je dus reconnaître, encore une fois, que toutes ses prédictions furent d'une remarquable précision car ma vie était telle qu'il l'avait décrite. Il m'avait encouragé à persévérer et à tenir le coup dans les moments pénibles de l'époque en me promettant une vie exceptionnellement gâtée par les astres. Je constatais qu'il avait bougrement raison car, effectivement, je vis une vie sublime. Je suis accompagné d'une épouse toujours aussi douce, souriante et joyeuse qu'au moment où je l'ai connue. Elle ne change pas de caractère malgré les années et sa maladie. Cet aspect-là fait aussi partie de mon bien être.

À LA POSTÉRITÉ

En février 2004, nous vécûmes un grand moment puisque Marie-Claire reçut la réponse de l'assurance invalidité fédérale (AI) qui reconnut son invalidité. Nos revenus furent modifiés vers le bas car la corrélation de sa rente et de ma rente exigeaient un plafonnement et, de ce fait, nous subissions un manque à gagner d'environ 40 %. Devant les faits accomplis, nous cherchâmes un moyen afin de parer à la perte de ce gain important. Toutes les possibilités furent envisagées sauf une et c'est, en dernière minute, pourtant celle qui s'imposa. Il faut dire que la maladie de Marie-Claire ne supporte aucune altération de la santé que cela soit un refroidissement ou une infection si bien qu'elle eut affaire au système médical français déjà à plusieurs reprises. Lors d'une des visites médicales, on lui conseilla vivement de prendre contact avec le département de diabétologie de l'hôpital de Montpellier. Au moment de la réception de la décision de l'assurance fédérale, elle était justement sous antibiotiques et pensa que

c'était le moment de suivre le conseil reçu. Ce qu'elle fit puisque la première visite au secteur spécialisé des pompes à insuline était gratuite. Ce secteur, chapeauté par le professeur Renard, suit plus de cinq cents porteurs de pompe et comporte cinq médecins en permanence ainsi que trois infirmières spécialisées. Ce fut un espoir d'amélioration supplémentaire. On lui expliqua que, si elle faisait partie de la Sécurité sociale française, tous les frais dus à la pompe et à la maladie étaient pris en charge à 100 %. On lui proposa également, vus sa discipline et sa bonne gestion de la maladie, de faire partie du protocole de recherche, ce qui lui donnait accès aux derniers progrès technologiques. Tout cela était très encourageant. Sans perdre de temps, c'est une solution jamais envisagée qui nous traversa l'esprit :

« Et si nous nous francisions ? »

Les conditions favorables nous attiraient. Malgré mon âge et mon dossier médical lourd, la transition ne posait aucun problème. Nous entreprîmes les démarches qui se firent facilement grâce aux accords bilatéraux entrés en vigueur en juin 2002. Dorénavant, notre résidence secondaire est en Suisse.

Par ce biais, nous avons résolu notre problème financier et comblé une bonne partie de notre perte de gain. Moralité : il y a toujours une solution aux problèmes, suffit-il encore de le vouloir ! Nous voilà Portiragnais. Escapade III nous suivit évidemment et quitta son mouillage de Vidy, à Lausanne, pour prendre son quartier général dans le port du Cap D'Agde. Il navigue, maintenant, sous pavillon suisse, faisant partie de la marine nationale.

C'est, grâce aux soins de tout ce corps médical, du staff soignant, de ma famille, de mes proches et de la science, bien sûr, que je peux vivre avec un cœur réparé. Toute ma gratitude va à ces personnes qui, de près ou de loin, m'ont soigné et soutenu et auxquelles je dois le succès de ma survie.

Et, le jour venu de mon départ de cette terre, car j'ai bien conscience que, malgré le répit accordé par la science, à l'instar des autres êtres vivants, je suis mortel, je souhaite que mes cendres retrouvent le sol de mes souvenirs d'enfance, cette enfance qui m'a tellement fortifié.

Mais, pour le moment, insatiable, je suis bien vivant et des projets continuent de m'habiter.

Portiragnes-Plages, le 29 septembre 2004

2^{ème} PARTIE

MADININA

*Est-il encore debout le chêne
Ou le sapin de mon cercueil ?...
« Le Testament »*

« pour que Jean-Louis ait encore de nombreuses aventures à négocier avec Marie-Claire et, conséquence logique, des pages bien sûr originales à rajouter au présent ouvrage... »

Parole prophétique du Docteur Monnat dans sa préface.

Donc je reprends la plume en novembre 2013, accompagné de mon épouse, pour vous livrer la suite de mon histoire.

Quelques fois je m'envie...

Une vie douce ou une douce vie, c'est selon

En février 2004, nous décidâmes de vendre notre chalet « le Grizzli » et nous quittâmes la Suisse pour résider définitivement dans le Midi afin de profiter toute l'année du climat qui me convenait si bien.

Vu la tristesse de Marie-Claire de s'éloigner de ses montagnes, je lui proposai un séjour de longue durée à passer sur des îles, par exemple polynésiennes, que je connaissais et aimais beaucoup. Elle me demanda de lui octroyer un temps de réflexion. Quelques jours plus tard, elle vint vers moi, mappemonde en mains et, de son index, pointa les Antilles et, plus précisément, la Martinique. Fort étonné, car c'est une région rare du monde que je ne connaissais point, je la questionnai : « Où veux-tu aller en Martinique ? ». Elle me répondit « Au Diamant, j'y trouverai une location avec vue sur la mer des Caraïbes, j'ai besoin d'horizon. »

Le 28 novembre 2004, nous décollâmes de Montpellier, via Paris-Orly, pour Fort de France en Martinique. Voyage magnifique, sans problème, nous atterrîmes dans une atmosphère chaude et sucrée à l'aéroport « Aimé Césaire », nom du célèbre écrivain martiniquais.



Madinia



Nous nous engouffrâmes dans un taxi pour nous rendre au bourg du Diamant où nous attendait l'appartement loué pour trois mois et demi. Il faisait nuit, doux, et des chants de Noël en créole emplissaient nos oreilles. Le chauffeur du taxi nous expliqua qu'il est chrétien et qu'ici, en Martinique, les « Chanté Nwell », comme l'on dit en créole, débutent très tôt. Marie-Claire y vit un signe de Dieu qui nous accueillait, on ne peut mieux ! Et quand nous apprîmes que notre conducteur vivait au bourg du Saint-Esprit, ce fut tout simplement divin !

Ainsi avons-nous déposé nos valises dans cette belle île qui deviendra pour nous si importante.

De la terrasse de notre appartement, nous fûmes saisis par la beauté du paysage ouvrant sur la Mer des Caraïbes. La baie du Diamant nous offrait un spectacle majestueux avec, comme émeraude, son rocher émergeant dans les eaux turquoises. Ce rocher rappelle par sa forme les multiples facettes de la pierre éternelle et a ainsi donné le nom de « Diamant » au bourg sur la côte. Les premiers jours que je vécus en Martinique, je découvris mon Afrique tant aimée.

Oui une « Afrique » civilisée, une « Afrique » propre, un peuple joyeux et accueillant, doux, rieur et très gai. Il ne m'en fallut pas davantage pour comprendre que c'est là que j'allais finir mes jours, au soleil.



Mais, au fur et à mesure que le temps passait, je constatai, qu'il ne fallait plus faire de comparaison avec l'Afrique.

Je découvris sur cette île un autre monde.

Des hommes et des femmes au bien triste passé : déportés d'Afrique comme esclaves, exploités dans toute la Caraïbe, considérés pire que des animaux, je constatai, qu'à ce jour, suite aux libérations de l'esclavage, suite à l'enracinement de ce peuple dans ses nouvelles terres, un monde nouveau était bien né aux Antilles.

Un peuple Créole qui défend sa créolité, loin de ses racines africaines et pourtant imprégnées de celles-ci, comme l'a si bien démontré l'écrivain martiniquais, Édouard Glissant.

Les façons de se vêtir ont changé, le madras est né.

La cuisine créole est née,

La musique créole est née,

Les danses Antillaises sont nées,

Les mœurs entières ont changé, plus de sorciers, mais des quimboiseurs, plus les mêmes rituels.

Une saga d'artistes et d'écrivains que je lus pour la plupart a refait l'histoire riche des Antilles, avec brio.

Un peuple nouveau est né et est devenu Antillais.

En plus, les Martiniquais sont aujourd'hui de nationalité française et européenne. Ils ont choisi ce statut en 1946 et, encore tout récemment, l'ont confirmé par votation populaire, contrairement à d'autres îles voisines dans les Caraïbes, qui, elles, ont choisi l'indépendance.

Permettez-moi, Cher lecteur, d'établir un parallélisme entre la vie de l'Homme et la vie d'un Peuple. Si l'on pense, à titre individuel, que, du négatif, peut sortir du positif, alors pour ce peuple, il en est également ainsi. Au moment où leurs pays d'origine souffrent de malnutrition, de misère, de mauvaise santé, etc. le peuple martiniquais, après toutes ses misères sous l'esclavage, lui, est devenu un peuple chanceux ayant accès à tous les services d'un pays moderne.

Un nouveau monde est né avec toutes ses nouvelles coutumes et façons de vivre façonnées par une population aux multiples origines, non seulement africaines, mais également, indiennes, chinoises et européennes. Les Békés actuels, descendants des maîtres d'esclaves, sont aussi martiniquais. Aujourd'hui, l'Association « Tous Créoles » porte l'ambition unitaire de ce peuple.

Une nouvelle histoire... Une bénédiction de Dieu pour ce peuple très croyant.

Quelle richesse ! Vive les Antilles !

*** **

Nous découvrîmes « Madinina » qui veut dire « l'île aux fleurs », comme un écrin de couleurs et de senteurs au milieu de l'océan. Vivre d'amour, de soleil et d'eau fraîche sur des plages idylliques, barboter dans des eaux tièdes et limpides au cœur des Antilles, qu'espérer de mieux ? Cette Martinique est représentative d'une culture plurielle, riche et complexe, comme en témoignent sa littérature, ses musiques, sa cuisine et ses traditions vivantes. Nous nous appliquâmes à découvrir tout cela et en profitons pour nous ressourcer dans les eaux chaudes bordées de sable fin blanc, gris ou noir. Nous apprécions les douces soirées calmes où seuls les bruits mêlés des grenouilles, criquets et autres insectes emplissent l'espace. Nos corps se sentirent bien, ni chair de poule ou frisson, ni chaleur torride. Nous vivions tout le temps à l'extérieur, sur les terrasses, dans les jardins et, pour nous, qui aimons tant la nature et le plein air, c'était – et cela l'est toujours – prodigieux. Sur le plan de ma santé, tout fut parfait. La raison en est, et je tiens à le souligner très fortement, que les pressions atmosphériques sont stables comme dans le Midi de la France. Cette stabilité, comme déjà indiqué plus haut, présente un confort pour les cœurs et le système circulatoire dont les coronaires. Je regrette que tant de personnes atteintes

dans la santé de leur cœur ne prennent pas en considération cet aspect et n'en tiennent pas compte lors de leur choix de lieu de vie, particulièrement quand, arrivées à la retraite, elles en ont la possibilité. Nombre de mes amis, membres du club cardio-vasculaire de Porrentruy, nous ont quittés, à mon avis, prématurément tant ils souffraient des rudes conditions météorologiques.

Nous pensons, mon épouse et moi-même, que, quand la maladie s'installe, le pire est de faire comme si de rien n'était. Accepter sa ou ses maladies, c'est organiser son quotidien en en tenant profondément compte. Trop de gens prétendent qu'ils ont des obligations, qu'ils ne peuvent rien changer etc. Ils aiment leur maison etc. Se donner les moyens de vivre avec d'autres conditions est à la portée de beaucoup plus de gens qu'on ne le pense. Vouloir n'est-ce pas pouvoir ?

Pour nous, une vie s'installa au Diamant. Nous fîmes des connaissances, nous nous liâmes d'amitié avec des autochtones, des métropolitains, des Canadiens, des Suisses aussi, certains en vacances, comme nous, et d'autres résidant à l'année.

Après ce séjour si riche en expériences et en qualité de vie très bénéfique pour nos santés, nous rejoignîmes le Midi de la France.

Je glissai à l'oreille de mon épouse ce sentiment profond : « La Martinique est le paradis sur terre et, il faut bien le dire, pour nous, le Midi avait trouvé un concurrent ! » Vous l'aurez compris, cher lecteur, les cœurs et les corps étaient pris et il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour acquérir, au Diamant, un petit appartement nous permettant, chaque année, de venir y séjourner 6 mois. C'est notre nouveau chalet, sis dans une nature tropicale, au milieu d'oiseaux colorés, proche de la mer, agrémenté d'une belle piscine d'eau douce.

Il faut dire que la Martinique est une région subtropicale et de plus, en tant qu'île, elle est ventilée agréablement par les alizés.



Cela fait près de huit ans, maintenant, que nous sommes « pendulaires » partageant notre temps entre le Midi de la France et la Martinique. Si, pour ma part, je reste dans les régions qui ne contrarient pas trop mon cœur, Marie-Claire, elle, fait régulièrement des séjours en Suisse. Elle a besoin de se promener dans ses vallées et montagnes.



**Le Bel Espoir est le « trois mâts »
Mouillage dans les Anses d'Arlet en Martinique,
sa base aux Antilles**

Le but de l'association, créée en 1954 par le Père Jaouen, est d'organiser des écoles de navigation pour jeunes en difficulté, participant ainsi à leur réinsertion sociale. Une vraie école de la vie que de maîtriser un voilier !

Évidemment, nous ne pouvions plus continuer nos navigations avec notre bien-aimé bateau « Escapade ». Il fallut faire un choix et nous nous en

sommes séparés. Il est retourné sur le lac Léman, l'acquéreur étant Suisse. De notre côté, nous ne rompîmes pas avec le milieu marin puisque nous eûmes l'opportunité de naviguer avec des amis suisses en bateau aux Antilles et sur le « Bel Espoir » avec le fameux capitaine, le Père Jaouen, ainsi que sur d'autres bateaux dans la mer des Caraïbes.

Au Diamant, des amitiés se sont consolidées au gré des séjours renouvelés annuellement. Amis et famille ont attrapé le virus de la Martinique et nous visitent régulièrement. Nous avons même créé un club de « jeudistes » pour se retrouver sur une plage différente, chaque jeudi, et partager les bons moments de la vie, évidemment pique-nique choisi avec grillades, planteurs etc...





Les « Jeudistes »

Nous partageons beaucoup de discussions philosophiques avec nos amis français, Jean-Jacques et Geneviève, qui ont vécu des années en Guyane. Ils nous racontent leurs aventures de chasse en brousse, de navigation sur le fleuve Maroni, nous parlent des performances du travail qui se réalise au centre spatial à Kourou où Jean-Jacques était employé. Que de moments palpitants ! Notre ami a aussi travaillé sur des plates-formes de gisement de pétrole dans le Golf Persique et dans le désert du Sahara etc. Comme nous, très attachés à la Martinique et aux Martiniquais, ils y séjournent en tous cas 3 à 4 mois par an.

Nos amis canadiens, eux, viennent de la belle province du Québec et n'habitent pas loin du lac St Jean. Line et Robin ont une histoire pas quelconque non plus, un bel exemple de vie. Robin, à bord du petit avion qu'il pilotait, s'est écrasé à l'atterrissage, alors qu'il avait la quarantaine. Sa vie a basculé. De grand sportif, il est devenu handicapé, paraplégique. En chaise roulante pendant plusieurs années, encouragé par sa femme, à force d'exercices et de volonté, il put quitter son fauteuil pour marcher, mais difficilement. Lors de nos séjours balnéaires réguliers, les discussions vont bon train sur la manière de vaincre les obstacles dus aux maladies et à la vie en général. La douceur du climat et les bains de mer dans la Caraïbe très saline conviennent également à Robin et diminuent ses douleurs. Il marche, dit-il, beaucoup mieux en Martinique qu'au Canada. Il se donne même comme défi de nous accompagner aux dîners dansants au « Fromager ». Ce fut une grande émotion pour nous tous de le voir, pour la première fois depuis son accident, évoluer avec sa canne dans les bras de son épouse.

Ce couple plein d'humour nous fait beaucoup rire. Line, avec son bel accent canadien, nous ra-

conte que, lorsqu'elle a, en Martinique, la nostalgie du pays, il lui suffit de mettre quelques minutes la tête dans le congélateur et son ennui passe aussitôt. Quant à Robin, il se réjouit de voir, en Martinique, enfin sa femme dévêtue sous les cocotiers alors qu'il fait -42 degrés dans leur iglou canadien. Je partage avec ce couple une même approche de la maladie et la même volonté de vivre.

Avec nos amis, nous rions énormément car *le rire n'est-il pas la musique de l'âme ?*



Face aux épreuves difficiles et aux drames de l'existence, il faut savoir trouver en toutes choses des raisons d'espérer car ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts et plus grands...

Nous fîmes connaissance de Clément et de Rose-Aimée, des Martiniquais qui devinrent des amis. Elle est artiste-peintre et, après une carrière

dans l'Éducation Nationale en France, est rentrée au pays ; elle nous introduisit dans le monde culturel de son île, nous invitant aux nombreuses soirées organisées autour d'écrivains, de poètes, de musiciens. Nous rencontrâmes l'âme de ce pays si riche et si divers. Nous avons même participé à l'organisation de ses expositions de peinture dont l'une, l'an dernier, à l'Atrium, haut lieu culturel des Antilles !



Il faut savoir que la Martinique est le département français recensant le plus d'artistes, de poètes, et d'écrivains.

Notre magnifique vie s'installa dans une linéarité très agréable jusqu'au jour où, sans raison apparente, le diabète de Marie-Claire se déséquilibra

totale­ment et elle fut hospitalisée dans un service de diabétiques à Trinité, de l'autre côté de l'île. En chambre privée, très bien soignée, comme si elle avait été en France ou en Suisse, on lui découvrit une infection qu'on traita, et elle ressortit requinquée. Avec en plus une expérience de vie unique : au 5^{ème} étage avec une vue magnifique sur l'océan Atlantique, elle s'aperçut bien vite que la porte de sa chambre devait rester ouverte, sans cela les personnes voisines, inquiètes, venaient toquer les unes après les autres pour voir si elle allait bien. La Fraternité !

On lui prêta aussi des ustensiles car les repas étaient servis sans couvert, chacun est supposé en emmener, idem pour l'eau. Ne connaissant pas ces règles, pendant plusieurs jours, elle utilisa, sans le savoir, l'eau généreusement donnée par les voisines et apportées par les infirmières.

La générosité était de mise. Elle-même, ne mangeant pas tous ses desserts ou petits pains, les donnait aux voisines toujours friandes, malgré leur diabète. Les après-midis, l'étage se transformait en un grand espace de vie animé par les visites des familles qui occupaient les couloirs, rigolant, se racontant des histoires, les médecins n'ayant plus accès auprès des malades jusqu'à

17 h, bien sûr sauf en cas d'urgence. Évidemment pas de climatisation, fenêtres constamment ouvertes, cela était très appréciable.

Puis, pour Marie-Claire, toutes ces années martiniquaises se déroulèrent très bien, occupée par la chorale dont elle fait partie depuis sept ans et diverses activités. Le grand changement de mon épouse est sa couleur de cheveux, elle qui était châtain foncé est passée au blond blé sans décoloration, uniquement par le soleil. Phénomène surprenant et pourtant bien réel !

Quant à moi, en 2008, alors que Marie-Claire se rendait auprès de sa maman malade à Lausanne pour une dizaine de jours, je restai seul. Une nuit, les lumières rouges s'allumèrent : mon cœur battait la chamade et s'emballait. Je ne me sentis pas bien du tout et je pensai que c'était la dernière nuit. J'eus tout de même la présence d'esprit de prendre un crayon et de noter sur une feuille de papier les numéros de téléphone urgents, par ordre de priorité, à l'intention de ceux qui me retrouveraient le matin et je déverrouillai les portes. Tant bien que mal je continuai la nuit dans un état fort inquiétant. Le matin, toujours en vie, j'avertis mes voisins et leur demandai de contrôler dorénavant, chaque matin, si je respirais toujours. Même

pas eu la présence d'esprit de me faire hospitaliser ! Je me reposai puis je consultai mon cardiologue en Martinique. Après la tempête, le calme s'établit à nouveau. Cet épisode me rappela mon cœur malade et m'incita à être vigilant. Pourquoi ce malaise ? Je venais d'avoir eu la visite de ma fille et de ses enfants que je suivis sur les plages de l'île à un rythme trop effréné pour mon cœur fragile. Emporté par la joie et l'effervescence, je ne m'aperçus pas que je me fatiguais. J'ai risqué d'en payer lourdement les conséquences. Donc le repos quotidien, pour moi, s'impose, une sieste à tout prix. Dorénavant, quand nous comptons passer une journée entière sur les plages, j'emporte mon hamac et fait une sieste entre deux cocotiers. Marie-Claire de retour, une vie plus sage reprit, elle m'aida à gérer au mieux nos journées.

Plus que jamais, nous apprécions le moment présent intensément et nous nous le répétons bien souvent.

Nous disons à nos amis que nous les aimons et que nous avons besoin d'eux dans leur présence proche ou lointaine. Il faut dire que les moyens modernes de communication nous gardent proches, en éliminant virtuellement les distances. Cela est fort appréciable !

Installés sur notre terrasse, nous admirons de longs moments la nature qui nous entoure ainsi que les oiseaux que nous nourrissons. La vie est là et nous la savourons ! Nous n'avons pas besoin de grandes activités, nous évitons, bien entendu, les conflits mais aussi toute atmosphère bruyante. Cela est le résultat de nos prises de conscience de ce qu'est la vie. Nous philosophons beaucoup sur les plages, nous pensons aux nôtres et les espérons bien dans leur peau.

Le fait de vivre une partie de l'année aux Antilles et l'autre dans le Midi n'est pas une punition, nous apprécions cela à sa juste valeur. Retrouver les amis, les parfums et les couleurs du Midi nous enthousiasme, à chaque départ des Antilles, sachant que les conversations ne manqueront pas. À chaque fois, ce sont des émotions qui sollicitent nos cordes sensibles et mettent du baume au cœur. Parfois, l'un ou l'autre s'en va de cette terre sans que nous l'ayons revu, c'est aussi cela la distance et l'expérience d'un vécu à l'autre bout du monde. C'est un choix !

Ainsi :

Une étoile s'est éteinte la nuit de Noël, Maman, en 2008, suivie de celle de la maman de Marie-Claire un mois plus tard !

Ma cousine, Arlette, presque une sœur, nous a quittés en mai 2013.

Nous avons fait des voyages en Suisse pour les voir lors de leurs maladies avant leur départ ou, quant à moi, le jour de Noël pour l'enterrement de ma maman. Évidemment ce fut pénible ! Ainsi va la Vie !

Lors d'un séjour à Portiragnes, en septembre 2009, je sentis une fatigue inhabituelle et constatai une inflammation des chevilles. Je consultai mon médecin traitant, médecin très sympathique et expérimenté, qui me fit faire un examen complet : prises de sang, radios, scanner etc. à la belle clinique Saint Privat de Béziers, d'autant plus rapidement que notre voyage pour les Antilles était prévu mi octobre. Les résultats tombèrent début octobre. On me convoqua pour m'annoncer qu'un cancer m'habitait. Quel mot terrifiant, autodestructeur ! Pas de comparaison avec un arrêt du myocarde qui, quand on en prend connaissance, est déjà passé et n'est pas susceptible de se renouveler si tout est mis en œuvre pour l'éviter.

Je pense à tous ces gens qui subissent ce choc et il n'y a plus de mot qui existe pour décrire le ressenti et ses émotions incommensurables. Non seulement on doit accuser le coup mais il faut encore

le transmettre aux siens. Des moments dramatiques, des moments de panique et des moments de réflexion. Que faisons-nous ?...

Une ou deux nuits passées, nous décidâmes de consulter un grand professeur renommé à Toulouse qui confirma le diagnostic : je souffrais d'un cancer de la prostate, petit, mais virulent. Il y avait urgence d'intervention et il nous suggéra, comme traitement, la radiothérapie. Impossible de m'opérer à cause du cœur fragile, il préconisa une radiothérapie suivie de trois ans d'implants hormonaux.

Revoilà Nony devant de sérieux problèmes à surmonter ! Comment mon moral réagirait-il ? Comment celui de Marie-Claire réagirait-il ? Mon épouse commença par différer le voyage de retour en Martinique. Un enchaînement d'examens médicaux eut lieu, en deux semaines, vingt trois visites médicales. Durant ce temps, beaucoup de discussions entre nous, beaucoup d'encouragement et de la confiance pour attendre la suite des événements ! Je repris une thérapie mentale similaire à celle pratiquée lors de la veille de mon opération cardiaque. Mes devises : chasser toutes les images négatives, prendre de la distance par rapport à soi-même en jouant sur l'humour ou la dé-

riation, tout positiver. Cela m'avait réussi lors de mes précédents problèmes, cela devait réussir encore cette fois. Je m'interdis le pessimisme et essayai de garder la bonne humeur et de jouir de la vie présente.

De manière générale, j'évite de polluer l'environnement avec mes problèmes, ce que je mis en pratique à ce moment-là. Je suis reconnaissant d'avoir été bien entouré par ma belle-sœur et mon beau-frère, Anne-Lise et Eric, qui alternent comme nous six mois par année à Portiragnes et six mois en Suisse. Ils nous aidèrent, et, comme nous, voulaient croire très fort en la guérison. Ce fut une épreuve qui nous rapprocha encore davantage.

Programmation du traitement : radiothérapie durant quarante cinq jours, mais auparavant trois mois de traitement hormonal. Plein d'espoir, je courus chez mon médecin pour lui demander l'autorisation de passer ces trois mois en Martinique. Cela me fut accordé et je partis avec mes piqures sous le bras. Soulagement, je ne serai pas privé de ma belle Martinique tout un hiver et je comptais bien, là-bas, me fortifier pour me présenter d'attaque au traitement de radiothérapie, début mars en France. Cela était d'autant plus

soulageant que nous avons de bons amis au Diamant, Jacqueline et Georges, lui est médecin et elle souffrait d'un cancer qu'elle appréhendait avec courage. Ils me firent du bien. Georges accepta gentiment de me faire les implants mensuellement avant le ti-punch qu'ensuite nous partagions tous les quatre dans la bonne humeur. Donc l'hiver se passa bien et, ne sachant s'il me serait donné d'y revenir, je profitai pleinement de ce séjour que je considérais presque comme un cadeau « volé ».

De retour en France début mars, chaque matin, à heure précise, une ambulance m'attendait pour me transporter au centre de traitement « Oncodoc » et me ramener à la maison. Les ambulanciers devinrent de bons copains de même que tout le personnel du centre. J'essayai de plaisanter, cela détend toujours l'atmosphère dans ces lieux si chargés de misère. Je regardai autour de moi : parfois une salle d'attente pleine, des jeunes, des moins jeunes, des femmes, des malades venus des hôpitaux en brancard connectés à leur chimiothérapie, tout un monde de souffrance. Rien que dans ce centre, cent vingt personnes sont traitées quotidiennement. Qu'on ne vienne plus se plaindre auprès de moi de bobos, en passant par des épreuves de ce genre, on se recentre sur la Terre, n'est-ce pas ? Durant tout ce laps de temps,

j'appliquai ma méthode de pensée positive et j'éloignai tout le négatif. De ce fait, je gardai un moral d'acier et réussis à surmonter toutes ces épreuves. Content de moi-même !

Je confirme aujourd'hui que vivre dans la joie est important. Toujours garder la rage de vivre.

Nous reprenons allègrement notre vie entre la Martinique et la Métropole avec des projets, même petits, mais qui font vivre. Faire des projets maintient en vie, cela est un médicament redoutable. Bien entendu depuis cet épisode, je contrôle deux fois par an mon taux de PSA, l'hormone participant au diagnostic du cancer. Jusqu'à ce jour, tout est en ordre. Dieu Merci !

En 2013, voilà qu'une idée surgit dans nos têtes : et si cette année, notre retour nous le faisions, non plus par avion, mais en bateau ?



Donc le 21 avril 2013, nous embarquâmes sur un bateau de la compagnie « Costa » en Guadeloupe, l'île voisine, avec un couple d'amis, Claude et Josy, navigateurs aussi, et pendulaires aussi, pour une navigation de vingt jours. La première semaine, nous la passâmes à visiter des îles des Grandes Antilles. Après ce cheminement de beauté, nous commençâmes la traversée de l'Atlantique, cinq jours de navigation en haute mer pour arriver à Ténériffe, île des Canaries. Lors de cette escale, nous allâmes faire un pèlerinage des lieux déjà connus et, durant le retour au navire, des maux fort désagréables survinrent. Que se passait-il ? Je me sentais très fatigué et mon cœur battait fort. Dans la cabine, je me couchai pour ne plus me relever pendant huit jours. Je me mis à tousser sans arrêt, à expectorer d'importantes glaires. Cela me changeait des deux semaines idylliques vécues parfaitement sur le « Luminosa » entre salles de restaurant, promenades sur les ponts, baignades dans les jacuzzis, spectacles au théâtre, rigolades, échanges nombreux en différentes langues que j'étais heureux d'avoir l'occasion de pratiquer. Me voilà cloué au lit dans un piteux état. Bien sûr, je consultai le médecin à bord qui me donna des antibiotiques puissants. Rien n'y fit. Marie-Claire, de plus en plus inquiète, voulut me rapatrier dès

notre prochaine escale, à Casablanca. Elle entreprit les démarches avec l'aide du personnel navigant. L'Assurance de rapatriement, après réflexion, choisit de me faire hospitaliser à l'hôpital cardio-vasculaire de Casablanca pour d'abord me stabiliser et faire un diagnostic précis. Je refusai, au grand désespoir de mon épouse et de nos amis. Il faut dire que je n'avais plus tout à fait mes esprits, ne me nourrissant plus, en manque d'air continu, je ne savais pas, à ce moment-là, que mes poumons étaient si gravement atteints. Je me souviens que je n'avais qu'une idée : rentrer à la maison pour consulter. Au grand dam de mon entourage, le bateau quitta Casablanca pour traverser la Méditerranée afin de rejoindre la destination finale de Savone, en Italie. Je savais que je risquai, un matin, de ne pas me réveiller, mon cœur n'en pouvait plus de lutter... tant les efforts de toux étaient interminables. Mourir en voyage ne me faisait pas peur, ce serait pour moi une sorte de « happy end », pour le grand voyageur que j'étais. Chaque soir, j'enlevais mon alliance, ma chevalière et ma chaînette avec la croix de vie et déposais mon trésor à un endroit bien précis de la cabine afin d'épargner à mon épouse la désagréable corvée de les enlever sur mon cadavre. Cela voulait dire encore trois jours de navigation que

je passai au lit à cracher mes poumons. Enfin Savone et... enfin la maison. Je vous ferais grâce de mon voyage épouvantable sur terre. C'était le jour de l'Ascension. À Portiragnes, accueilli par la famille de Marie-Claire qui nous attendait, celle-ci prit peur. Elle pensait, me dit-elle plus tard, que je ne serais plus longtemps des leurs. Ce fut l'hospitalisation immédiate à l'hôpital de Béziers. On me mit sous oxygène car je n'avais plus que 60 % de capacité respiratoire et mes poumons radiographiés n'étaient plus qu'un gros nuage.

Un corps médical très compétent me prit en main, il craignait que j'aie attrapé le virus qui, au même moment, faisait des victimes en Arabie saoudite en abîmant les poumons. Le Coronavirus Mers appartient à la famille du virus responsable du syndrome respiratoire aigu sévère qui avait fait près de 800 morts dans le monde. Ils envoyèrent des analyses à Paris qui furent fort coûteuses pour la Caisse Maladie. Sous oxygène, bourré d'antibiotiques différents, sous forme d'injections, de perfusion et par voie orale, je me laissai faire. J'avais perdu six kilos en une semaine et je continuais à tousser. Vu mon état qui ne pouvait pas attendre, on testa des antibiotiques différents afin de trouver celui qui serait efficace. Ceux-ci, ayant des temps d'action échelonnés dans le temps,

chaque deux heures à peu près, on me faisait des contrôles sanguins pour analyser lequel était efficace. Entre temps, les analyses de Paris arrivèrent et indiquèrent qu'il ne s'agissait pas du fameux virus. Soulagement du personnel et du malade ! Le diagnostic final fut une pneumopathie bilatérale avec une grosse insuffisance respiratoire. Dix jours passèrent, toute ma gratitude à ce magnifique corps médical ! On me sauva encore une fois. Le cœur a été atteint sur sa partie gauche, mais il résista. Il n'y eut pas de décompensation cardiaque sans cela je ne serais plus là pour vous en parler.



Encore une fois : Bonjour les dégâts ! Trois mois seront nécessaires pour un rétablissement avec comme directive de mon cardiologue : pas d'effort, tranquillité, laissons passer la vague ! Mon méde-

cin jurassien, le Docteur Monnat, toujours au courant de mes péripéties, puisque nous sommes régulièrement en contact, a été enchanté d'apprendre qu'une fois de plus, j'avais fréquenté la « Camarde » sans y laisser ma peau.

Patricia, ma fille bien aimée, évidemment le lendemain de mon hospitalisation était à mon chevet n'ayant pas hésité à faire 500 km pour venir trouver son papa le plus rapidement possible. Elle a toujours partagé ces moments pas comme les autres. Une fois de plus, elle était là pour vivre les moments difficiles !



Jour de mes 77 ans

Nous nous réjouissons de nous retrouver, famille réunie, chaque été, à Portiragnes pour passer des moments agréables ensemble puisque les enfants nous régalent de leur présence presque pendant toutes les vacances scolaires, rejoints par leurs parents durant leurs trois semaines de temps libre. Quel plaisir !

Cette année, c'est tous ensemble que nous fêterons Noël 2013 aux Antilles. À faire pendant qu'on est vivant, plus de temps à perdre !

Aujourd'hui, en plaisantant, je dis que, pour moi, cette croisière, dans sa dernière partie, fut une cure d'amaigrissement nécessitant ensuite une remise en forme et, contrairement aux croisiéristes habituels, je n'ai pas pris un gramme !

À nouveau, de retour aux Antilles comme si de rien n'était, je me porte comme un charme et, bien sûr, suis toujours vigilant.

Et pourtant...

L'année 2013 n'est pas encore consommée...

Rendez-vous avec la dengue le 21 décembre. Un moustique femelle peut vivre jusqu'à 60 jours et piquer environs 15 fois. 3000 espèces de mous-

tiques sont répertoriés dans le monde. En 2010, 40'000 personnes ont été atteintes de la dengue et l'épidémie a entraîné 18 décès.

Difficulté respiratoire, douleurs de poitrine, maux de tête, vomissement, etc.

Donc SOS médecin et départ en ambulance à l'hôpital de Fort de France au CHU de la Meinard aux soins d'urgences. De retour en fin de journée muni de tous les médicaments pour parer à ce fléau.

Pour couronner cette fin d'année, durant le repas de Noël le 25, entouré de toute ma famille dans une ambiance très joyeuse, rien ne présageait un drame qui pourtant se produisit :

un AVC venait perturber cette magnifique réunion de familles aux Antilles. Donc panique... AVC ischémique transitoire.

Le trouble fête c'est moi...

**Est-il encore debout le chêne
OUI**

Nouvel-an passé je suis toujours en vie. Mais avec beaucoup de suivi.

Bonne Année et Bonne Santé

En date du 21 janvier 2014, je me rendis tôt le matin à un rendez-vous médical à la clinique de Saint Paul, en Martinique, au service de radiologie pour effectuer un IRM du cerveau afin de voir s'il y a des lésions, suite à l'AVC du 25 décembre 2013. Arrivant sur les lieux, je ressentis une douleur horizontale dans la poitrine qui m'indiquait, par expérience, qu'un infarctus imminent allait se produire. En remplissant les formalités à l'accueil, je sentis le malaise s'amplifier et je demandai d'urgence l'intervention d'un cardiologue. On me répondit : « OK, on fait passer le cœur avant la tête ».

Branle-bas de combat. Arrivé en cardiologie, tout est mis en œuvre pour me sauver. Encore une fois, j'avais rendez-vous avec un sauveur. Le cardiologue, le Docteur Darmon, intervint rapidement et organisa l'évacuation de son patient par ambulance au service des urgences et soins intensifs de l'hôpital La Meinard, le CHU de la Martinique. Dans l'ambulance, accompagné d'un médecin, d'un infirmier et de cinq pompiers, je tins le coup. Six jours aux soins intensifs bénéficiant de

soins remarquables, mon cœur, qu'on qualifia de très usé et fatigué, fut stabilisé par une médication adaptée. Le corps médical, en établissant un rapport pour mon cardiologue, le Dr Darmon, m'invita à réfléchir à la pose d'un défibrillateur et d'un Pacemaker. Ce fut la première fois qu'on me parlait de ces implants cardiaques.

Une fois rentré à la maison avec une indication de repos pour que mon cœur récupère, avec une interdiction de prendre l'avion ou même de trop bouger, en tous cas momentanément, je m'installai dans mes fauteuils.

Actuellement, j'attends que mon cœur ait repris un peu de vigueur, ce qu'il est en train de faire, avant la consultation cardiologique du 24 avril où il sera décidé si je peux faire le voyage et poser les implants à Montpellier ou s'il est préférable que je reste ici, en tel cas, ils seraient posés en Martinique.

Dans le cas où je rentrerais en Métropole, c'est bien évidemment le cardiologue Dr Mellet, de Béziers, qui me suit depuis 10 ans qui reprendrait le tout en main et me conduirait vers les interventions nécessaires. Ma confiance en lui est illimitée,

raison pour laquelle j'espère bien pouvoir faire le voyage.

En conclusion, je constate, une fois de plus, que mon ange gardien a fait un travail remarquable en me laissant subir un infarctus pratiquement dans les bras d'un cardiologue. Et mon médecin traitant de Martinique qui s'éclate en m'annonçant :

« Sans l'AVC du 25 décembre vous ne seriez pas allé faire un IRM et votre infarctus se serait produit n'importe où mais pas à l'hôpital !

Donc soyez conscient de votre chance ! »

Quant à mon épouse, je lui laisse le soin de vous conter son vécu.

« Jean-Louis, en partant faire son IRM, m'annonça qu'il ne reviendrait pas sans avoir passé aussi au service de cardiologie car il sentait que son cœur n'allait pas très bien. Aussi, lorsque le téléphone sonna et qu'on m'avertit que mon mari avait été transféré de radiologie en cardiologie à la clinique Saint-Paul, je ne m'inquiétai pas. Je pensais qu'il avait, avec son pouvoir de séduction légendaire dans la famille, réussi à obtenir un rendez-vous de dernière minute. Et quand, une heure plus tard, on me téléphona cette fois du service des soins intensifs de la Meinard m'informant que mon mari était chez eux pour

des examens cardiaques, je leur demandai de bien s'en occuper pensant que ces examens étaient dans la suite logique des choses. On m'indiqua néanmoins que je pouvais le visiter à 14 h car il en aurait certainement pour la journée. Ce que je fis, et c'est de la bouche de mon mari que j'appris qu'il avait fait un infarctus. Moi aussi j'ai été protégée et je suis reconnaissante à ces secrétaires si bonnes psychologues. Je le vois se rétablir chaque jour actuellement, et nous partageons à nouveau de bons moments sur les plages ou dans notre jardin tropical. Une force de la nature cet homme et si plein de Vie! Tout le monde le reconnaît. Il faut dire que sa constitution est particulièrement robuste. À le voir, svelte et bronzé, jamais on ne penserait qu'il est si atteint dans sa santé! Moi aussi, j'attends patiemment le 24 avril, date de grandes décisions, celle de l'intervention cardiaque, celle de notre retour ou pas sur la Métropole. Ma vie se poursuivra-t-elle, sans que mon mari ne puisse rentrer sur le continent ici en Martinique ou pourrons-nous, comme à l'accoutumée, rejoindre Portiragnes et notre famille pour les mois d'été? L'important c'est la Vie, nous avons toujours donné la priorité à ce cadeau incommensurable que Dieu nous a fait, qu'elle se passe ici ou ailleurs, n'est-ce pas? Avec Son Aide, nous nous adapterons. »

Ayant vécu, entre autres, aux quatre coins de la Suisse, aux quatre coins du Monde, en Orient à Bagdad, en Australie à Sydney, en Amérique, à Chicago, New York et L.A en Californie, en

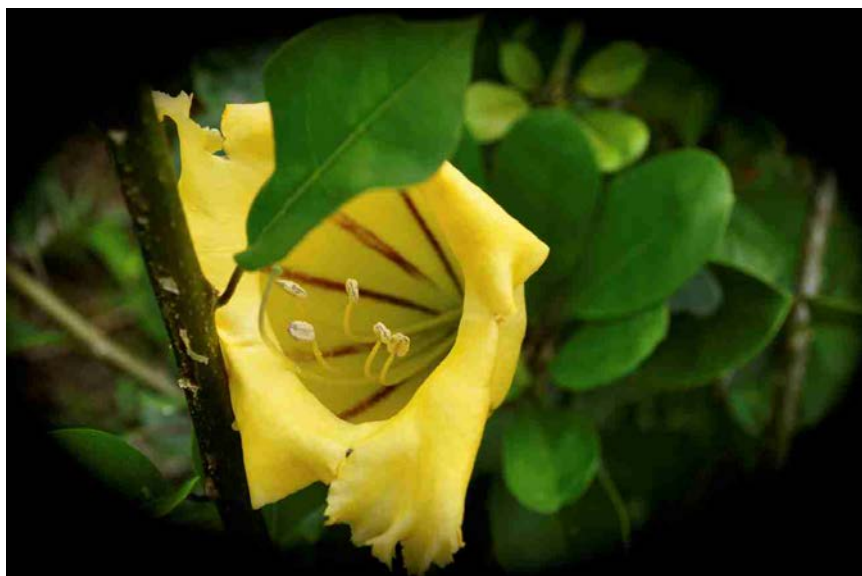
France, à Paris et ayant effectué de longs séjours dans toute l'Afrique et sur les 2 cercles polaires, je remercie mon cœur d'avoir tenu le coup et mon ange gardien d'avoir veillé sur moi.

Quelle énergie, durant ma vie professionnelle, pour transmettre des savoirs à travers le monde ! Mais quelle récompense !

Quelle richesse ! Une belle mission accomplie durant mon passage sur cette terre ! Une vie tant aimée et partagée avec tous ces peuples bien différents les uns des autres ! Et, en apothéose, une fin de vie si heureuse que mon imaginaire même n'aurait pu l'envisager ! Comment ne peut-on pas devenir Ami de la Terre et Citoyen du monde ?

J'en profite pour témoigner toute ma gratitude à mon épouse pour nos dix-huit ans de bonheur, ce qui a largement contribué à maintenir au diapason mon cœur et mon esprit. Et elle m'a supporté dans des épreuves pénibles !

Je veux la féliciter pour la discipline dont elle fait preuve, empreinte de rigueur dans la gestion de son diabète si compliqué. Appelée à contrôler ses glycémies plusieurs fois par jour et également de nuit, sa survie en dépendant, elle présente une force de caractère forgée au contact de la montagne qui l'a vu naître et à la pratique de l'alpinisme qu'elle a tant aimé ! La rage de vivre est bien présente en elle aussi. Et, pour ce livre, son précieux concours de rédaction fut indispensable.



Poème en acrostiche de notre ami Luc André,
Poète martiniquais bien connu.

ELLE

Malgré l'adversité, elle a su résister,
Alliant sa destinée à un ressuscité,
Regardant l'avenir avec un beau sourire.
Imposant son courage elle vaincra les dommages,
Éclairant son visage par de nombreux voyages.

Calée à son Jean-Louis, elle embellit la vie,
Lorgnant avec envie des lendemains fleuris.
Autour de ses amis elle ignore l'ennui,
Insufflant l'énergie à ceux qui se replient.
Ranimée par l'amour qu'elle reçoit chaque jour,
Elle nourrit ses discours d'un délicat humour.

LUI

Jumelant ses missions à son goût d'évasion,
Explora les régions avec exaltation.
Alerté par son cœur qui brigait sa valeur,
Négocia sans rancœur avec le bon docteur.

Lestée d'une expérience revêtue de distances,
Ouvrit sans résistances son âme à la romance.
Unissant son destin aux signes du divin,
Inscrit avec entrain sa vie de grand témoin
Sa vie est un roman où tout est palpitant.

L'Histoire de l'île que j'aime :

Il faut dire que l'on m'a toujours demandé à moi qui connaît le monde dans quel pays j'aurais aimé m'arrêter. Je n'ai jamais su y répondre jusqu'au jour où j'ai découvert la Martinique.

La présence des premiers habitants de l'île, les Indiens Saladoïdes venus d'Amérique du Sud, est notée en l'an 180. Ils en furent chassés par les Arawaks vers l'an 300. Quelques 300 ans plus tard arrivèrent les Caraïbes, qui dévoraient leurs ennemis mais gardaient les femmes à leur service. C'est pourquoi, quand les Conquistadors arrivèrent aux Antilles, ils découvrirent un peuple dont la langue parlée par les hommes différait de celle qu'utilisaient les femmes. De ces premiers habitants, il ne reste que quelques lieux portant leurs noms (Case Pilote, Rivière Pilote, Tombeau des Caraïbes entre Saint-Pierre et le Prêcheur à Rivière-Claire).

Découverte en 1502 par Christophe Colomb, la Martinique a été colonisée par la France à partir de 1635, devenant domaine de la Compagnie des Indes Occidentales dès 1664, avant d'être rattachée à la Couronne en 1783. Pendant cette période, la Martinique a été au cœur du commerce triangulaire, de la traite négrière et de l'esclavage. Ce n'est qu'en 1848 que plus de 70'000 esclaves ont définitivement accédé au statut d'hommes libres, lors de la seconde abolition de l'esclavage. Les colons ont alors fait appel à des travailleurs chinois et hindous. Épisode tragique de l'histoire de l'île : l'éruption de la montagne Pelée le 8 mai 1902 qui détruisit entièrement la

ville de Saint-Pierre et tua 30'000 personnes. Devenue département d'outre-mer (DOM) en 1946 avec la Guadeloupe, la Guyane et la Réunion, la Martinique est en même temps aujourd'hui une région.

Parole de Christophe Colomb quand il découvrit la Martinique... « C'est la meilleure, la plus fertile, la plus douce, la plus égale, la plus charmante contrée qu'il y ait au monde » écrivit-il en juin 1502. Sa définition reste inchangée depuis...

UN peu de géographie :

D'une superficie de 1'100 km carrés, la Martinique est le plus petit des départements d'Outre-Mer.

Sa longueur est de 73 km et sa largeur de 39 km. Par 14,5° de latitude nord et 61° de longitude ouest, elle se situe entre le tropique du cancer et l'Équateur. Placée au cœur de l'arc antillais, elle est séparée de 6'800 km avec la métropole, de 30 km avec l'île de la Dominique au nord et de 25 km avec l'île de Sainte-Lucie au sud.

La Martinique est baignée à l'ouest par la Mer Caraïbe et à l'est par l'Océan Atlantique. Bordée par 300 km de côtes, ses eaux de surface ont une température moyenne de 27°-29° tout au long de l'année.

Son climat insulaire, chaud et humide caractérise bien cette île tropicale. Ventilée par les alizés, ses températures varient entre 25°et 30° sous les influences maritimes et les pluies fréquentes.

Ses saisons divisent l'année en deux :

De janvier à juin, c'est le carême ou saison sèche. Le temps est agréable, chaud et sec.

De juillet à décembre, c'est « l'hivernage » ou saison des pluies. Les $\frac{3}{4}$ des pluies s'abattent durant cette période chaude où les dépressions tropicales et les cyclones surgissent.

Moi distillateur amateur ajoulot, bien sûr, lorsque je résidais en Martinique, je devais – noblesse oblige ! – m'intéresser au rhum... Je m'abstiendrai de vous faire un descriptif de la fabrication de cette merveille car des livres très intéressants existent. Mais une chose, le Rhum en Martinique est en parfaite harmonie avec l'environnement, les hommes et leur culture. C'est le symbole ensoleillé de l'île, celui que l'on consomme aux Antilles est le rhum agricole, qui bénéficie d'une appellation d'origine contrôlée depuis 1996.

Un clin d'œil à mes lecteurs tout de même avant de nous quitter... Une recette du fameux le « feu » des Antilles, un breuvage que nous apprécions et aimons partager.

Le Ti-punch

Ti-punch, sec, vieux, pété pied...

Le punch a d'innombrables surnoms. Ce subtil trio rhum, sirop de canne, ou sucre de canne, citron vert n'est pas réservé à l'apéritif. Certains le dégustent dès le lever, on le surnomme alors « décollage » Plus tard, il revient régulièrement sur la table tout au long de la journée. À l'apéritif, d'autres punches peuvent êtres servis ce sont de savoureux « punch maison » réalisés avec des fruits macérés dans du rhum, du sucre et des arômes.

Le Ti'punch

½ mesure de sirop de canne ou une cuillère de
sucre de canne

4 mesures de rhum blanc ou rhum vieux, c'est selon

1 zeste de citron vert

Mélanger le tout avec un bois lélé

Donc avant de vous quitter, Cher lecteur, Marie-Claire et moi-même vous souhaitons une vie bien choisie, douce et heureuse.

Diamant, avril 2014

Jean-Louis Danuser.



Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en juin 2014.

— **Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Marie-Claire, Jean-Louis, Isabelle, Françoise.

— **Sources :**

Cet ouvrage, écrit entre 2003 et 2014, a fait l'objet d'une édition originale édité par l'auteur en 2004, © Jean-Louis Danuser, 2004.

La présente édition numérique publiée en juin 2014 par Les Bourlapapey, Bibliothèque numérique romande, www.ebooks-bnr.com, est réalisée sous licence CC BY-NC-ND/2.5/ch (Attribution-

Pas d'utilisation commerciale-Pas de modification) Jean-Louis et Marie-Claire Danuser.

La maquette de première page a été réalisée par Laura Barr-Wells en avril 2014 en utilisant une de ses photos, *Allée d'arbre vers une propriété de la Réunion*, prise en 1992.

— **Dispositions :**

Ce livre numérique est publié, avec l'accord de l'auteur, sous licence CC BY-NC-ND/2.5/ch (Attribution-Pas d'utilisation commerciale-Pas de modification) Marie-Claire et Jean-Louis Danuser 2014. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Elle participe à un catalogue

commun qui répertorie un ensemble d'ebooks gratuits et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.chineancienne.fr>

<http://livres.gloubik.info/>,

<http://www.rousseauonline.ch/>,

[Mobile Read Roger 64](#),

<http://fr.wikisource.org>

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.